











**VOYAGE**  
**EN SUISSE**

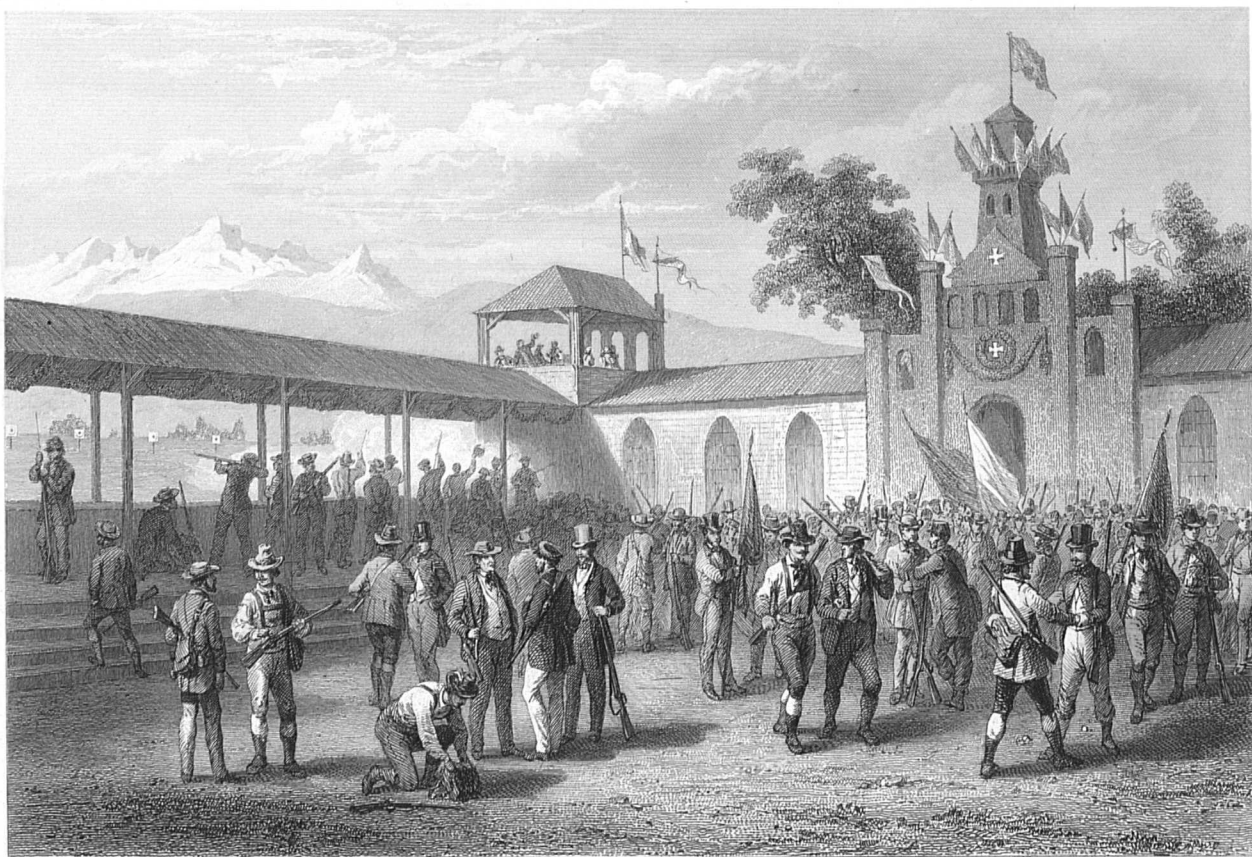
---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

---







Rouargue del.

Imp. P. Charbonnaud. Paris.

Ed. Willmann sc.

T I R F É D É R A L .

# VOYAGE EN SUISSE

DE J. M. MARMIER

PARIS, CHEZ M. LEBLANC, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-après de la Liberté.

1788

058 625

PARIS, CHEZ M. LEBLANC, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-après de la Liberté.

1788

100111



100111

# VOYAGE EN SUISSE

PAR

M. XAVIER MARMIER

Auteur du VOYAGE PITTORESQUE EN ALLEMAGNE

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES



CHAPELLE DE TELL SUR LE LAC D'URI

PARIS  
MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
5, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 5

Tous droits réservés.

489'675

1862

RH 457



96/1538



## INTRODUCTION

---

Au midi de la France, près des embouchures du Rhône, commence une chaîne de montagnes, d'abord peu imposantes, mais qui graduellement s'exhaussent, puis se développent le long des frontières septentrionales de l'Italie dans des proportions gigantesques, puis s'étendent vers l'orient, jusque dans l'intérieur de la Hongrie, et là s'affaissent et se réduisent en petites collines. Ces montagnes, dont les diverses ramifications portent différents noms, sont les Alpes, et le pays où s'élèvent leurs plus hautes sommités, c'est la Suisse.

Les vallées de ce pays se déroulent vers le nord en s'élargissant progressivement jusqu'aux monts calcaires du Jura, qui

forment entre le lac Léman et le lac de Constance un vaste demi-cercle. De Schaffouse à Bâle, le Rhin serpente le long du Jura. On dirait un fossé creusé au pied d'un rempart.

Il fut un temps où cette région était plongée dans les profondeurs de l'Océan, où nul œil humain n'aurait pu découvrir les champs sillonnés aujourd'hui par la charrue, parsemés de hameaux et de villages, où les pics gigantesques, dont on mesure à présent la hauteur avec le baromètre, apparaissaient comme des îles éparses dans l'immensité des vagues. Les observations des géologues ne laissent aucun doute sur cet état primitif de la contrée helvétique.

Quand la masse d'eau se fut écoulée, quand le sol qu'elle laissait à découvert se fut revêtu d'herbes, de plantes, de forêts, longtemps encore cette terre virginale resta inhabitée.

Des traditions rapportent que, six cents ans avant l'ère chrétienne, des Italiens, épouvantés par une invasion de Gaulois, dévalisés et chassés par ces barbares, vinrent avec leurs femmes et leurs enfants chercher un refuge dans les gorges sauvages des Alpes. Là, les bois et les montagnes les séparaient des hordes féroces contre lesquelles ils avaient vainement essayé de lutter. Là, ils se firent un nouveau *Latium*. Un de leurs dieux ou de leurs héros s'appelait Rhétus. De là leur nom de Rhétiens, qui s'est maintenu d'âge en âge dans les annales de la Suisse. Aujourd'hui on désigne encore par le nom de Rhétie le pays qui s'étend autour des sources de l'Inn et du Rhin, le district des Grisons.

D'autres traditions disent les lents et les timides développements des premiers *settlers* de la Suisse. Ils s'installèrent d'a-

bord dans les vallées les plus larges et les plus tempérées ; puis peu à peu prirent possession de terrains moins attrayants. Mais ils regardaient avec une crainte superstitieuse les hautes cimes que les touristes de nos jours se réjouissent de gravir. Le Rhône leur semblait un fleuve orageux issu du chaos. Le beau, le limpide, le radieux Léman était, selon l'expression d'un poète, le lac du désert et de la tempête<sup>1</sup>. Le lac de Constance, qu'on appela d'abord le grand lac, puis le Venète, et le Brigantin, et la mer de Souabe, inspirait par son aspect la même terreur. Des rives de ce lac jusqu'à celles du lac de Zurich, on ne voyait qu'un vaste et silencieux désert, des forêts, repaire des ours et des sangliers, des terres humides où pullulaient de nombreux reptiles dont le peuple a fait dans ses légendes une image fantastique.

Tel a été l'état de la Suisse. On ne s'en douterait guère en la parcourant aujourd'hui. Il n'est pas un pays où l'on voyage plus commodément, et pas un qui attire chaque année une plus grande quantité de promeneurs, de savants, de curieux. Il a été tellement visité, et si souvent décrit, que si l'on se hasarde à le décrire de nouveau, on craint de faire une œuvre inutile ou téméraire. Mais, tant que le souci des intérêts matériels, l'amour des spéculations lucratives, l'idolâtrie de l'or, n'auront point vicié et gangrené les plus nobles facultés de l'homme, tant qu'il restera au cœur des sociétés humaines une fibre poétique, un sentiment des belles et grandes choses, il y aura des artistes qui se rendront gaiement en Suisse pour peindre ses paysages, ou

<sup>1</sup> DAGUET, *Histoire de la Confédération suisse*.

tent de siècle en siècle : l'amour de la patrie et l'amour de la liberté, et ces deux sentiments ont été à diverses reprises glorifiés par des prodiges de courage.

Après les Rhétiens, une mâle et aventureuse tribu de la forte race des Celtes, les Helvètes, s'arrêtèrent dans une de leurs migrations entre le lac de Constance et le lac Léman, et à peine étaient-ils établis sur ce sol hérissé de forêts, qu'ils s'engagèrent dans une guerre audacieuse contre les dominateurs du monde. Une armée romaine s'avancait vers la Gaule. Un de leurs chefs, Diviko, marcha à la rencontre de cette armée, l'attaqua, la mit en déroute, et la fit passer sous les fourches caudines. Cinquante ans après, ce même Diviko, dont l'âge n'avait pas amorti l'ardeur, osait de nouveau braver, loin des remparts de ses montagnes, dans les plaines d'Autun, les fières légions qui avaient subjugué l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Mais, cette fois, il se trouvait en face de César. Il fut vaincu, et ceux de ses compagnons qui survécurent à une bataille où le sang coula à flots du matin au soir se retirèrent dans leurs vallées. César, qui savait si bien combattre, savait aussi profiter de ses victoires. Bientôt l'Helvétie est envahie et soumise à la domination de Rome.

Pendant un long espace de temps, l'Helvétie subit le contre-coup de tous les bouleversements de l'Europe. Elle est successivement subjuguée par les Allemanni, par les Huns, par les Goths, réunie à l'empire des Francs, puis au royaume de Bourgogne, et enfin à l'empire d'Allemagne. Des mandataires de l'Autriche la gouvernent despotiquement ; des seigneurs construisent sur la cime de ses collines leurs manoirs féodaux,

et parfois abusent cruellement de leurs prérogatives. Il ne me paraît point démontré cependant que les Suisses aient été sous ce régime aussi malheureux qu'on pourrait le croire d'après les récits de quelques historiens. Ce pauvre régime féodal ! il a été cruellement traité par les beaux-esprits qui s'appellent les esprits libéraux. On signale avec un sentiment de réprobation ses abus et ses rigueurs ; on oublie de citer ses œuvres les plus louables, et l'on ne veut pas reconnaître qu'à l'époque où il étendit son réseau à travers les différentes régions de l'Europe, c'était peut-être le seul mode de gouvernement possible. Ces seigneurs que l'on nous représente comme des tyrans aveugles et impitoyables, ils ont puissamment contribué à faire défricher les terres incultes ; ils ont protégé les villages naissants, encouragé dans son travail l'artiste et l'artisan, constitué des abbayes et des bourgades, favorisé l'émancipation des communes.

En Suisse, Berne, Fribourg, Rapperschwyl, plusieurs autres cités, plusieurs cloîtres considérables, ont été fondés par quelques nobles représentants du régime féodal. Zurich, Schaffouse, Soleure, Berne, Bâle, obtinrent sous ce même régime leurs premiers droits de juridiction et leurs premières franchises municipales.

Les lianes qui s'attachent à un arbre et peu à peu grandissent sous ses rameaux finissent quelquefois par en comprimer la sève dans leur rude étreinte, et par étouffer la tige qui fut leur soutien. Les peuples anéantissent ainsi les institutions qui les ont soutenus dans leur développement.

Ce ne fut pourtant pas contre les seigneurs indigènes que la



Suisse manifesta ses premiers sentiments de rébellion, mais contre les baillis autrichiens de l'empereur Albert, qui, dès son avènement au trône, répudia brusquement les habiles principes d'administration de son glorieux père, Rodolphe de Habsbourg.

La révolte à laquelle devaient successivement s'adjoindre tous les districts de l'Helvétie n'éclata point d'abord dans les villes qui, par le sentiment de leur force, devaient supporter plus impatiemment toute espèce de joug, mais dans une pauvre peuplade de paysans, retranchée dans une enceinte de montagnes, vivant obscurément du produit de ses champs et de ses pâturages.

Les petits cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwalden, formèrent le premier faisceau de la confédération helvétique. Près du lac d'Égueri, au pied du Morgarten, s'élève une chapelle où, chaque année, le 16 novembre, on célèbre une messe solennelle. Le 16 novembre de l'année 1315, le duc Léopold d'Autriche arrivait là avec une armée nombreuse pour réprimer l'audace de ceux qui avaient osé braver son pouvoir, et les chroniques disent qu'il faisait traîner à sa suite des chariots pleins de cordes pour pendre plus promptement les rebelles.

Treize cents confédérés, armés de grossières hallebardes et de massues, se réunirent sur le penchant du Sattel, et mirent en déroute et écrasèrent la légion bardée de fer qui s'avancait contre eux. Les gens de Schwitz s'étaient particulièrement distingués dans cette bataille. Leurs compagnons d'Uri et d'Unterwalden adoptèrent ce nom en signe de ralliement.

Plus tard, les autres cantons l'admirent également ; de là, les mots de Schweiz, de Switzerland, de Swizzera, de Suiza, de Chveitzaria, de Suisse, par lequel, dans toutes les régions de l'Europe, on désigne aujourd'hui les anciens pays des Rhétiens, des Tiguriens, des Helvètes.

Chacun sait les suites du soulèvement des petits cantons, la formation graduelle de la ligue suisse, les batailles de Sempach et de Naefels, où la noblesse autrichienne fut de nouveau vaincue comme à Morgarten ; puis les batailles de Grandson, de Morat, dans lesquelles s'abîma la puissance du duc de Bourgogne.

Les Suisses se glorifient, et à juste titre, de ces temps où ils conquéraient l'indépendance de leur pays et repoussaient l'invasion de l'étranger. Par malheur, là ne s'arrêta point leur ardeur belliqueuse. Des questions d'intérêt et de vanité les armèrent les uns contre les autres. La guerre civile éclata dans ce pays, qui s'était ennobli par sa guerre nationale. Puis vint la réforme, la désastreuse réforme, qui sema dans les villes et les villages de la Suisse de nouveaux germes de discorde, et alluma de nouvelles colères. Genève, Zurich, Berne, furent les principaux foyers de ce dogme du protestantisme, qui d'abord demandait le principe de libre examen, la liberté de conscience, et qui violentait sans merci les consciences de ses antagonistes, dès qu'il se sentait le maître. A Genève, le farouche Calvin faisait incarcérer ou condamner à mort ceux qui osaient résister à sa suprême sagesse. A Zurich, ce même Zwingle qui longtemps s'était honoré de recevoir une pension du pape se plaçait à la tête des troupes protestantes, qui, ne pouvant vaincre par

le raisonnement l'obstination des cantons catholiques, se dé-cidaient pieusement à les convertir par la force des armes. Mais cette fois elles furent vaincues, et leur vaillant prédicateur périt sur le champ de bataille.

A Berne, les magistrats, toujours en vertu de ce même principe de tolérance, abolissent la juridiction des prélats, interdisent la messe, dilapident et saccagent les églises. Un vieux catholique entre dans la cathédrale de Berne, monté sur un âne, pour se railler de ceux qui la dépouillent de ses images et de ses statues. Un autre leur dit: « Elle est belle à présent votre église, les Oberlandais peuvent y amener leurs chevaux les jours de marché. » Grâce à l'ardeur du prosélytisme et aux habiles manœuvres des nouveaux sectaires, peu à peu la capitale du canton de Berne a admis la doctrine de la réforme. Mais il y a encore çà et là, en différents districts, surtout dans l'Oberland, de malheureuses gens qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière, et persistent à garder le culte de leurs pères. On les éclairera, on les convertira malgré eux. Le 7 juin 1528, les pâtres du Hasli déclarent solennellement qu'ils resteront fidèles au catholicisme. En même temps un grand nombre de paysans de l'Oberland se réunissent à Interlaken pour assister à la messe qui doit être célébrée par l'abbé d'Engelbert. La brave ville de Berne, justement irritée d'un tel égarement, prend la résolution d'y mettre fin. Cinq mille hommes, solidement armés et munis d'une puissante artillerie, se rendent dans les villages rebelles. Les pauvres Oberlandais, hors d'état de lutter contre de pareilles forces, sont obligés de se soumettre. Un de leurs chefs s'enfuit dans l'Obwald. Mais, quelque

temps après, il est arrêté, condamné à mort, et sa tête est plantée sur une pique à la limite du Hasli et de l'Unterwald. C'est ainsi que les Bernois propagent les bons principes de religion et punissent ceux qui ne veulent pas se rallier à la bonne cause. Dans l'ardeur de leur zèle, ils ne se contentent même pas des conversions qu'ils opèrent au sein de leurs domaines, ils veulent rendre le même service aux cantons voisins. Ils envahissent le pays de Vaud, dépouillent ses églises, et rapportent à Berne les tentures, les vases sacrés, les tableaux et les autres ornements de la cathédrale de Lausanne.

Les dissensions produites en Suisse par les dogmes de la réforme n'ont, en réalité, jamais été complètement éteintes. En diverses circonstances on les a vues renaître. Elles se sont manifestées de différentes façons dans les conseils de la diète, et enfin, en 1847, elles ont enfanté la guerre du Sonderbund.

Le courage que les Suisses avaient déployé dans leurs guerres d'émancipation inspira aux souverains étrangers le désir d'attacher à leur service de si vaillants soldats. De l'année 1452 date le premier traité de nos rois avec la confédération helvétique. Dix ans après, dans la guerre du *Bien public*, on remarquait, parmi les troupes de Charles VII, deux compagnies de Suisses armés de piques de dix-huit pieds de longueur. En 1516, François I<sup>er</sup> signait un nouveau traité, par lequel il s'engageait à payer aux Suisses quatre cent mille écus pour l'expédition de Dijon, trois cent mille pour l'expédition d'Italie, dans le cas où on lui restituerait une partie des bailliages italiens cédés par Maximilien Sforza. De plus, il promettait à chaque canton un subside annuel de trois mille livres, et garantissait aux

Suisses le maintien des privilèges commerciaux qui leur avaient été octroyés dans la ville de Lyon. De leur côté, les Suisses s'engageaient à fournir au roi six mille hommes au moins en temps de paix, et seize mille en temps de guerre.

A partir de cette époque, quatre fois dans l'espace d'un demi-siècle, cette alliance est renouvelée. « Si ces renouvellements, dit M. A. Daguet, étaient avantageux au pouvoir des rois de France, ils pesaient sur leur trésor. Les rois de France avaient beau envoyer en Suisse les plus fins diplomates et les meilleurs amphitryons, les délégués des cantons et de leurs alliés ne se rendaient qu'à l'aspect des mulets chargés d'or, que les ambassadeurs devaient traîner à leur suite pour stimuler le zèle des magistrats et satisfaire aux désirs des cantons. Après avoir signé le traité d'alliance, les députés fédéraux se rendaient à Paris pour lui donner une sanction solennelle dans l'église Notre-Dame, et leur séjour dans la capitale de France était célébré par des fêtes splendides. Les chefs de l'ambassade recevaient en outre, à leur départ, des médailles et des chaînes d'or. La plus pompeuse de ces réceptions fut celle que fit Henri IV à ses *compères* en 1602. « Il ne pouvoit trop honorer, « dit un écrit du temps, une nation belliqueuse et forte, *nécessaire à l'appui de son État.* »

« L'alliance de 1602 ne coûta pas moins d'un million deux cent mille écus. Quatre ou cinq mille écus en plus étaient annuellement comptés aux chefs des cantons. Une partie de ces sommes étaient distribuées par les gouvernements cantonaux. La répartition des autres se faisait par l'ambassadeur même. Il mandait à Soleure, sa résidence ordinaire, et pour ainsi



dire sa capitale, les personnages influents auxquels il destinait une part de cet argent, à titre d'encouragement ou de récompense.

« Grâce à ces subsides, les rois de France acquirent une influence considérable sur les rapports extérieurs et les affaires intérieures des cantons. Bientôt aucun événement de quelque importance ne s'accomplit en Suisse sans que la France n'y fît sentir son action d'une façon plus ou moins directe. En 1610, une rixe de village, en Thurgovie, ayant failli allumer une guerre religieuse, les Zurichois et les cinq cantons qui avaient pris les armes, après avoir refusé la médiation de leurs confédérés, se soumirent à celle de l'ambassadeur Castelli. La simple menace de la suppression de ses pensions effraya tellement le sénat de Fribourg, qu'il s'empressa de destituer un de ses membres les plus influents, le chevalier Lamberger, dont les menées dans le Valais en faveur de l'Espagne avaient irrité la France. A Berne, Jean-Rodolphe d'Erlach, ayant eu le malheur de déplaire à la France, fut obligé de s'expatrier et se réfugia en Angleterre <sup>1</sup>. »

Si les Suisses faisaient ainsi payer leurs services, on doit reconnaître qu'ils ne faillirent point à ce qu'on attendait de leur bravoure et de leur honneur. Pendant près de quatre siècles, ils ont vaillamment pris part à la plupart de nos guerres, ils ont été les fidèles gardes de nos rois, et, au 10 août, ils ont arrosé de leur sang les marches des Tuileries.

Cependant leurs campagnes militaires et le butin qu'ils en

<sup>1</sup> *Histoire de la Confédération suisse*, p. 662.

rapportaient ne pouvaient manquer d'altérer la simplicité primitive de leurs mœurs. A Grandson, un d'entre eux, dans son ignorance, vendait pour un florin un des plus gros diamants de Charles le Téméraire, mais ils puisaient avec leurs chapeaux dans les coffres pleins d'or que ce prince abandonnait sur le champ de bataille, et, plus tard, ils ont parfaitement appris à connaître la valeur de toutes les monnaies du monde et de toutes les choses précieuses. La Suisse est entrée avec une remarquable intelligence dans le mouvement industriel qui est devenu le principal élément d'activité des sociétés modernes. La Suisse ne s'arme plus pour des princes étrangers. La Suisse ne vend plus le sang de ses enfants. La Suisse vend à l'Europe, à l'Amérique, à toutes les nations du globe, ses tissus de soie et de coton, ses broderies et ses œuvres d'horlogerie.

Mais elle se souvient de son ancienne histoire, et cette histoire restera comme un exemple mémorable de ce que peut faire un petit peuple pauvre dans sa lutte contre une grande puissance, quand il est soutenu par un vrai sentiment d'honneur et de patriotisme. La Suisse a eu alors ses Léonidas qui défendaient intrépidement ses Thermopyles; ses Horatius Coclès qui se dévouaient au salut de leurs compagnons. Elle a eu son Rodolphe d'Erlach, qui, après ses victoires, retournait humblement, comme Cincinnatus, à sa charrue; elle a eu son Winkelried, qui s'élançait au milieu des piques autrichiennes et mourait pour faire une trouée dans les rangs ennemis. Elle a eu ses vénérables paysans qui, en concluant au nom de leurs concitoyens un traité d'alliance entre leurs cantons respectifs,

prenaient à témoin de leurs promesses la plaine et les montagnes. « Aussi longtemps que la terre subsistera, » telle était la formule du serment. La Suisse a eu son Nicolas de Flue, ce saint ermite qui, après avoir vaillamment combattu pour son pays, après s'être retiré dans la solitude pour consacrer le reste de sa vie à Dieu, sortait de sa cellule pour apaiser de périlleuses dissensions. La Suisse a eu son Brutus, un Brutus catholique, Joseph Amberg, qui remplissait à Schwitz les fonctions de landammann. Son fils s'étant rendu coupable d'un inceste, le malheureux Amberg, en sa qualité de juge, fut forcé de lui appliquer la loi qui le condamnait à mort. Il ne chercha point à se soustraire à cette horrible obligation. Le jour de l'exécution, il alla voir le condamné dans son cachot, l'embrassa en pleurant, puis, s'étant démis de sa charge, se réfugia dans une habitation solitaire. Là il vécut encore cinq ans dans la prière et la pénitence, puis il mourut, épuisé par le chagrin. Par son testament, il fondait dans une église de Schwitz un service perpétuel pour le repos de son âme et de celle de son fils.

La Suisse a eu aussi, dès les premiers périodes du moyen âge, ses illustrations littéraires et scientifiques. Le christianisme, consacré déjà dans le Valais par le martyr de la légion Thébaine, fut implanté, en l'an 640, au milieu d'une sauvage peuplade de montagnards, par saint Colomban, cet ardent, cet infatigable missionnaire irlandais, dont M. de Montalembert a récemment raconté, avec son grand savoir et son admirable éloquence, la vie et les œuvres.

Au neuvième siècle, l'abbaye instituée sous l'invocation de

saint Gall, un des compagnons de saint Colomban, renfermait une des bonnes écoles de l'Europe. On y copiait et on y enluminaït avec un soin minutieux des manuscrits. On y enseignait la théologie, la musique et les langues classiques. Il existe encore un catalogue de la bibliothèque de ce glorieux monastère, rédigé par un religieux vers l'an 860, et dans ce catalogue on ne compte pas moins de quatre cents volumes, rare trésor à cette époque. Bien des princes, amis des lettres, n'en avaient pas tant.

Au treizième siècle, la Suisse a eu ses Minnesinger, ces doux et religieux et chevaleresques poètes de la race germanique.

D'âge en âge, le goût des lettres et des sciences s'est propagé et développé dans tous les cantons de la Suisse, et a produit à diverses époques des hommes qui, par leurs travaux, se sont fait un nom célèbre. Maintenant la Suisse a, dans chacun de ses villages et de ses hameaux, des écoles élémentaires; dans la plupart de ses villes, des gymnases, des bibliothèques publiques, des musées; trois universités : Bâle, Zurich, Berne; deux académies : Genève et Lausanne; une école polytechnique à Zurich, une école militaire à Thoun, et plusieurs sociétés artistiques, historiques, littéraires, qui ont des séances régulières et publient d'intéressants Mémoires.

Après ses diverses commotions sociales, religieuses et politiques, la Suisse en est venue à former un État fédératif qui se compose à présent de vingt-deux cantons très-différents l'un de l'autre par leur étendue. Le plus grand, Berne, a 458,500 habitants; le plus petit, Uri, n'en a que 15,800. La population

entière de la Suisse est de 2,593,000 âmes, dont 980,000 catholiques et 1,418,000 protestants. Chaque canton a son administration, sa juridiction et sa constitution particulières. Les affaires générales du pays sont réglées par la diète, qui est formée par les députés des cantons et se réunit à Berne.

En écrivant ce livre, je n'ai pas songé à faire une nouvelle statistique de la Suisse : celle de M. Francini est complète; ni une nouvelle histoire de la Suisse : il en existe en français plus de trente; ni enfin un nouveau manuel du voyageur : celui de M. A. Joanne ne laisse rien à désirer.

Tout jeune, j'ai appris à aimer ce pays, qui n'est séparé que par une forêt de sapins ou une fraîche rivière de ma province natale. Je l'ai visité plusieurs fois, à diverses époques de ma vie, aux jours joyeux de la jeunesse, aux jours graves de l'âge mûr. J'ai voulu dire les impressions que j'avais éprouvées en ces différentes pérégrinations. Ce qui m'attire surtout au sein de la Suisse, ce ne sont point ses villes, si brillantes qu'elles soient, ni les progrès de son commerce et de son industrie; ce sont ses lacs, ses bois, ses montagnes, toutes les admirables beautés dont la nature l'a douée. C'est là ce qu'on voudrait décrire, ce qu'on ne se lasse pas du moins de contempler.

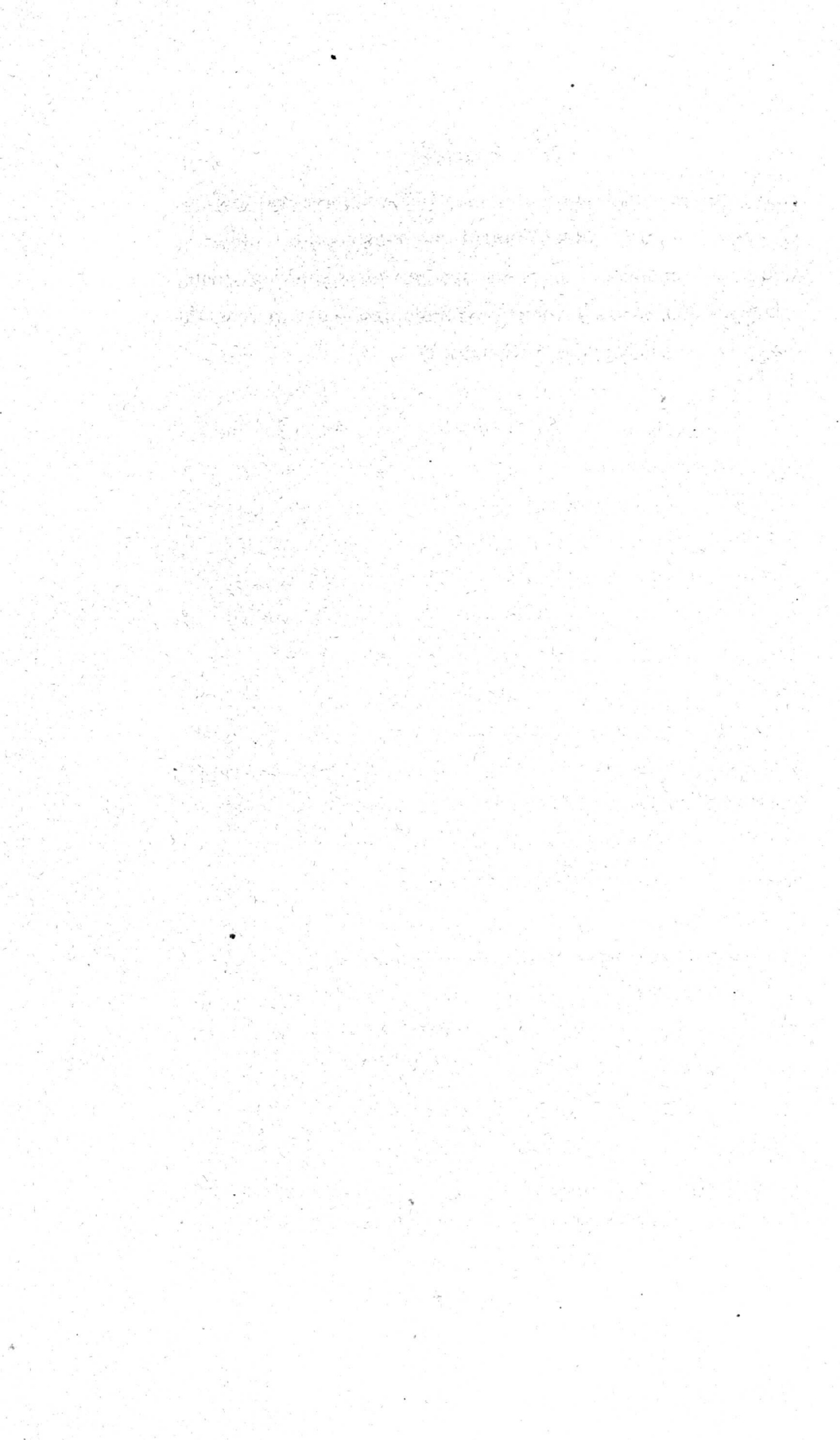
En parcourant les divers districts de la Suisse, en m'arrêtant à plusieurs endroits au milieu de ses vallées mystérieuses, de ses forêts profondes, j'ai souvent songé à une vieille légende que le poète américain Longfellow a reproduite avec son talent exquis et qui a été simplement narrée par un de mes amis.

Un matin, le moine Félix, étant sorti de son couvent pour se promener dans la forêt, entend gazouiller un oiseau dont le chant le réjouit. C'était par une belle journée de printemps; les rayons du soleil scintillaient entre les feuilles naissantes des arbres, la terre était couverte de fleurs nouvelles, l'air doux et parfumé. L'oiseau continua sa chanson, et le moine s'arrêta à l'écouter. C'étaient des sons d'une harmonie merveilleuse, des accents d'un charme indéfinissable, et, comme pour accompagner cette mélodie, de toutes parts s'élevaient des bruits d'une douceur infinie. Jamais Félix n'avait assisté à un tel concert; les chants de l'orgue dans la froide église du couvent n'étaient rien auprès de cette musique inexprimable de la nature qu'il entendait, assis dans les hautes herbes, sous le ciel bleu, au milieu des bois. Il écoute, il écoute, et plus il écoute, plus il est ravi. Cependant il se fait tard, l'heure de la retraite est venue. Félix s'achemine vers son couvent. Mais, ô surprise! quand il arrive, il ne reconnaît pas le portier, et le portier ne le reconnaît pas et refuse de le laisser entrer. Un colloque s'établit, les autres frères accourent. Nouvelle surprise! jamais Félix ne les a vus. Cependant, sur ses instances, on le conduit vers le prieur, qui était le plus vieux des membres de la communauté. Ce vénérable religieux se rappelle qu'en effet il a entendu parler dans sa jeunesse d'un novice appelé Félix, qui, un beau matin, avait disparu et dont on n'avait plus eu aucune nouvelle. On consulte les registres du couvent, Félix y est inscrit. Cent ans s'étaient écoulés pendant qu'il écoutait dans les bois les chants du magique oiseau.

Cette légende appartient à la rêveuse Allemagne; mais elle

doit s'appliquer plus particulièrement à la Suisse. Car quel est le pays où l'on peut plus aisément que dans celui-ci oublier le temps, et le monde, et les préoccupations de chaque jour, dans le charme de la solitude, dans la contemplation des œuvres de Dieu, dans les harmonies de la nature ?

---





# VOYAGE EN SUISSE

---

## CHAPITRE PREMIER

L'ancienne malle-poste de Genève. — Les nouvelles voies de communication. — Le chemin de fer prédit par la Bible. — Dôle. — Lons-le-Saunier. — La diligence. — Route de Morez. — Saint-Laurent. — Grandvaux. — Le dimanche. — Anciennes coutumes. — La chanson du mai. — Les funérailles. — Légendes populaires. — Paysage. — Morbier. — Morez. — Industrie. — Fabrication des lunettes. — Ateliers champêtres. — Les Rousses. — Les forteresses. — Les désastres de la guerre. — Vue du lac de Genève.

Il y a une vingtaine d'années, je me promenais un matin à Genève, le long du quai du Rhône, musant et flânant comme un écolier en vacances ou un Parisien désœuvré, quand tout à coup mon attention fut attirée par différents groupes de citoyens genevois et d'étrangers qui se dirigeaient vers la Corraterie. Naturellement je les suivis, n'ayant rien de mieux à faire, et supposant qu'ils se rendaient à quelque exhibition inaccoutumée.

J'arrivai avec eux près de la poste, où une foule nombreuse était réunie pour contempler la nouvelle voiture employée au

service des dépêches, une élégante et légère briska, qui en trente-six heures faisait le trajet de Paris à Genève.

« Trente-six heures ! s'écriait le vénérable banquier M. Charles Hentsch ; naguère, quand nous avions une affaire importante à traiter à Paris, nous expédions un courrier dont le voyage durait plusieurs jours et nous coûtait douze cents francs. A présent en trente-six heures, pour quelques décimes, la briska de M. Comte emporte nos lettres à nos correspondants. »

Et tous les curieux qui se trouvaient là regardaient avec attention ce joli chariot de poste, et les carrossiers de la ville admiraient sa structure.

Tel était à Genève, il y a environ un quart de siècle, le progrès des moyens de locomotion.

A cette époque, une excursion en Suisse semblait une chose assez longue et difficile dont on s'occupait gravement, et dont on examinait toutes les conditions avec sa famille et ses amis.

Les humbles voyageurs s'estimaient heureux quand ils avaient pu s'assurer, huit jours d'avance, une place de coupé dans le lourd édifice ambulant des messageries Laffitte. Les aristocrates, surtout les Anglais, se mettaient en marche dans de larges berlines : femme de chambre et valet de chambre sur le siège, valet de pied derrière, cartons et valises sur l'impériale. Les postillons, à l'aspect de ce pompeux équipage, chaussaient lestement leurs grandes bottes, endossaient leur veste à collet rouge, et, le chapeau sur l'oreille, montaient gaiement à cheval en faisant claquer leur fouet : Un milord anglais ! trois francs de guides ! Enlevez !

Et la voiture britannique roulait dans des flots de poussière ; et la grosse diligence parisienne la suivait cahin caha avec ses six chevaux haletants, et l'on allait ainsi par monts et par vaux assez vite pour qu'on ne fût pas en droit de gourmander le conducteur, assez lentement pour qu'on pût observer une ville, un monument, un paysage. Vers le midi et vers le

soir on s'arrêtait dans une des bonnes auberges de Bourgogne et de Franche-Comté, où le repas était préparé d'avance, où, sur une longue table, une ample soupière et un rôti de veau exhalaient une savoureuse odeur. Le conducteur, le rusé conducteur, affectait de paraître pressé et engageait sa nomade colonie à se hâter. Mais il ne résistait pas à l'offre d'une tasse de café, et l'on dînait tranquillement, et l'on remontait en voiture dans une joyeuse humeur qui disposait à la confiance et à l'épanchement avec des compagnons inconnus la veille, amis le lendemain.

Beaucoup de gens disent encore que c'était le bon temps.

Aujourd'hui la Suisse est ouverte du côté de la France par trois audacieux chemins de fer : à Genève, par la ligne de Lyon ; à Neuchâtel, par la charmante petite ville de Pontarlier ; à Bâle, par Mulhouse et Strasbourg. D'autres chemins de fer se rejoignent à ceux-ci dans l'intérieur de la région helvétique. Là où l'on était fort satisfait autrefois de trouver une route assez large pour y faire passer un chariot de moyenne dimension, là s'envole à présent le dragon de la locomotive, trainant après lui une longue chaîne de wagons. Ni rochers, ni torrents, ni forêts, ni ravins, n'arrêtent l'intrépide élan de la science des ingénieurs. C'est la réalisation d'une des populaires légendes du moyen âge. C'est l'humanité entière courant éperdue à travers les bois séculaires, les rocs et les abîmes. Déjà les prairies de l'Alsace sont réunies par des rails au lac des Quatre-Cantons, aux cimes du Valais, et l'on fera de nouvelles tranchées, et l'on percera le Simplon.

La Bible l'a dit il y a longtemps : les collines bondiront comme des agneaux et les montagnes comme des bédouins.

La Bible n'a-t-elle pas décrit la locomotive des chemins de fer, ce Léviathan des temps modernes ?

« Ses frémissements, dit Job, font jaillir la lumière ; ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore.

« Des flammes sortent de sa gueule, et des étincelles volent autour de lui.

« La fumée sort de ses narines comme d'un vase rempli d'eau bouillante.

« Son souffle est semblable à des charbons brûlants. »

J'espère que les constructeurs de locomotives ne me sauront point mauvais gré de cette citation, qui leur constitue les plus anciens titres de noblesse.

Si attrayants que soient pourtant les wagons de la compagnie de Lyon, avec leurs coussins élastiques et leur célérité, je les ai quittés à Dôle pour le plaisir de revoir tout à mon aise cette noble cité de Franche-Comté, cette ancienne métropole parlementaire, et pour m'installer là dans une de ces bonnes, modestes voitures de l'ancien temps, qui devait me conduire à Lons-le-Saunier.

Ceux qui viennent de voir les arcades de la rue de Rivoli ne seront sans doute pas émerveillés des arcades étroites, tortueuses, irrégulières de Lons-le-Saunier; et ceux qui s'arrêteront près de là à examiner sur la place du Théâtre la statue en bronze du général Lecourbe, le poing sur la hanche, le corps fièrement cambré, comme toutes les statues de généraux, se demanderont si la vieille cité romaine, la cité féodale des sires de Châlons, n'a que cette seule gloire à offrir au respect des passants.

Mais on se plaira à contempler les fraîches prairies où s'élève le chef-lieu du département du Jura, le vert bassin qui porte le doux nom de la Vallière, les riches ceintures de vignes qui l'entourent, les coteaux qui les dominent, et la crête de Montmorot avec sa tour pittoresque et les coquettes maisons de plaisance dispersées de çà, de là, à l'ombre des arbres fruitiers, au bord des claires fontaines. Il en est une où j'arrive avec empressement et que je ne puis quitter sans peine. Mais je sais qu'en mon absence on s'y souviendra de moi, et que chaque soir mon nom y sera prononcé dans une tendre prière.

Heureux le voyageur qui part avec cette pensée! En quelque

lieu que nous soyons, fragiles fils d'Adam, nous sommes exposés à un péril, et les prières des chastes affections peuvent rappeler près de nous un ange protecteur en ces jours dangereux que les Anglais appellent *the unguarded days* (les jours non gardés).

En l'an de railways universels 1860, la capitale du Jura n'étant point encore, selon le style officiel, dotée d'un chemin de fer, ce dont, à tort ou à raison, je ne puis la plaindre, elle a conservé un excellent service de voitures de poste et de messageries.

C'est dans une de ces voitures que je vais commencer ma nouvelle tournée en Suisse : sur le siège s'installe un conducteur à l'œil vif, aux mouvements alertes, un vigoureux Jurasien qui, l'été, s'amuse de sa tâche journalière; qui, l'hiver, dirige bravement son véhicule au milieu des amas de neiges. A côté de moi s'assied un jeune homme qui me révèle aussi son origine par sa physionomie et son accent, ce bon accent franc-comtois, un peu lourd et traînant, disent les Parisiens, qui se vantent, les malheureux! de n'avoir pas d'accent. Mais il plaît à l'oreille quand on l'a entendu quelque temps, et il est l'un des indices du caractère de cette province, un peu lourd, il est vrai, mais réfléchi; un peu flegmatique et timide en apparence, mais sincère et résolu,

Hâtez-vous lentement et sans perdre courage.

La plupart des Francs-Comtois semblent avoir pris pour devise ce vers de Boileau, et la lente accentuation qu'ils ont contractée dès leur enfance, ils la gardent toute leur vie, en quelque lieu qu'ils aillent, bien loin des rives du Doubs et des cimes du Jura. Si quelques-uns d'entre eux se rencontrent en pays étrangers, ils se reconnaissent à leurs façons de prononcer certains mots. C'est l'honnête franc-maçonnerie de leur berceau.

Dans un wagon de chemin de fer, nous aurions bien pu cepen-

dant, mon compagnon et moi, rester l'un en face de l'autre, moroses et taciturnes comme deux chiens de faïence posés aux deux angles d'une cheminée. Dans l'étroit compartiment d'un coupé, on est plus sociable, et la conversation s'établit bientôt familièrement entre nous.

Il m'apprend qu'il est le chef d'une fabrique de Morez; qu'il arrive d'Italie, où l'appelait l'intérêt de son négoce, et qu'il vient de faire, sans s'arrêter, trois cents lieues pour rejoindre au plus vite son cher foyer.

« Connaissez-vous Morez? me demande-t-il avec une vivacité qui trahit une cordiale émotion.

— J'y ai été une fois, lui dis-je, et j'en ai gardé un si agréable souvenir, que j'ai voulu y retourner.

— Une jolie ville, monsieur! reprend-il, et un délicieux pays! le meilleur pays de la terre! »

A ces exclamations je reconnais l'amour du montagnard franc-comtois pour son sol natal, et je veux bien admettre son enthousiasme, pourvu qu'il n'essaye pas de décerner à Morez une supériorité sur Pontarlier.

Car, moi aussi, je suis un enfant des montagnes de Franche-Comté, et les montagnards restent fidèlement attachés à leur pays. Ils n'émigrent point comme ceux de la plaine. Ils aiment cette âpre terre qui ne livre qu'à un patient labeur les trésors de son sein; cette rude nourrice qui les berce au bruit des torrents, au sifflement des vents; cette nature gigantesque qui surprend leurs regards par ses phénomènes, et grave dans leur esprit l'image de ses étonnantes et sévères beautés. Si leur destinée les oblige à s'en éloigner, ils en emportent en d'autres contrées le vivace souvenir, et n'aspirent qu'à revoir le roc sourcilleux qu'ils s'exerçaient à gravir dans leur enfance, les cimes escarpées qui, jusque dans les jours d'été, gardent leur blanche couronne, la forêt de sapins avec ses grandes ombres, et la vaste cheminée autour de laquelle ils s'asseyaient dans les longues veillées d'hiver.

Les bois qui croissent sur les montagnes sont d'une essence plus forte que ceux des zones inférieures; les plantes qui y germent spontanément ont aussi plus de saveur; les abeilles y recueillent un miel plus aromatique. N'est-il pas naturel que le cœur de l'homme y puise aussi une plus vive sève et de plus fermes éléments d'affection?

Mon jeune manufacturier ayant fait une suffisante concession à mon clocher de Pontarlier, je me sens en revanche tout disposé à louer aussi son canton, et le fait est que je m'applaudis sincèrement d'avoir choisi cette route pour me rendre en Suisse, au lieu de suivre par Mâcon et Bourg la ligne du chemin de fer.

Au delà de Conliège, cette route s'élève graduellement sur les pentes du Jura, et à tout instant offre aux regards un nouveau point de vue. A la région des vignobles succède celle des céréales, puis celle des bois et des pâturages. Tantôt on s'avance le long d'une crête de rochers, au bord d'un précipice; tantôt on traverse un plateau où les vaches plongent leur museau dans une herbe touffue, en agitant à chaque mouvement les clochettes suspendues à leur col, ces clochettes sonores qu'on appelle, dans le canton de Fribourg, des clarines.

De distance en distance, on s'arrête dans des hameaux où tout annonce l'ordre et l'aisance, dans des villages où prospère le travail de l'industrie. C'est Pont-de-la-Poitte, avec ses actives scieries; Clairevaux, avec son ancien château, ses clouteries, ses forges de fer fin; Saint-Laurent, où l'on compte plusieurs ateliers considérables d'horlogerie; c'est le pays de Grandveaux, qui a donné son nom à cette légion de charretiers qu'on a vus si longtemps circulant sur toutes les routes, transportant du nord au sud, de l'est à l'ouest, toutes sortes de marchandises, à ces habiles et alertes Grandvalliers qui, en 1812, traversèrent toute l'Allemagne et conduisirent leurs convois jusqu'à Wilna; c'est la riche commune de Morbiez, et enfin Morez.

Je faisais ce voyage par un beau dimanche du mois de mai.

Le dimanche des catholiques n'est point le sombre et sépulcral dimanche des anciens méthodistes. Les catholiques ne pensent pas que Dieu, en leur ordonnant de se reposer le septième jour de la semaine, ait voulu par là leur prescrire de se condamner à une morbide inaction, à un ennui qui engendre le spleen.

Dans les montagnes de Franche-Comté, où les prêtres sont fort respectés et les pratiques de la religion très-fidèlement observées, le dimanche se célèbre pieusement et gaiement.

Le matin, sur la route que nous parcourons, les cloches résonnent au loin, et de toutes les maisons des villages, de toutes les habitations éparses sur les flancs des collines, les familles réunies se rendent à l'église. Dans chaque logis, il ne reste qu'une femme ou un vieillard qui *se garde*, selon l'expression du pays, mais qui dira aussi sa prière à son foyer, et le dimanche suivant s'en ira à son tour assister à la messe.

Dans l'après-midi, les hommes se rassemblent autour du jeu de quilles; les uns assis sur les poutres qui leur servent de galerie, les autres lançant de toute la vigueur d'un bras musculeux la grosse boule avec laquelle ils espèrent gagner une *chopine*. Dans ce mâle exercice, qui exige à la fois de la force et de l'agilité, les vieillards entrent quelquefois en lice avec de jeunes rivaux. Lorsqu'un de ces Nestors de la communauté réussit à vaincre un de ses adversaires, ou seulement à lui faire *rampau*, c'est-à-dire à contre-balancer un beau coup, des voix bruyantes acclament son succès, et, tandis qu'il reprend en silence sa place au milieu des spectateurs, par son expression de naïve satisfaction, il semble dire à ceux qui l'entourent : Les gens de mon temps valaient bien ceux d'à présent.

Quelquefois aussi les jeunes hommes non mariés, surtout les élégants, qu'on appelle les *farauds*, se joignent sur la pelouse aux groupes de jeunes filles et dansent en chantant une ronde rustique.

Devant une maison de Pont-de-la-Poitte s'élève un grand sapin



dépouillé de son écorce et décoré seulement à sa sommité de quelques verts rameaux. Il ressemble à un de ces arbres qu'on a pompeusement appelés les arbres de la liberté. Mais ce n'est point en une heure d'effervescence révolutionnaire qu'il a été enlevé à la forêt, et ce n'est point le signe d'une nouvelle constitution. C'est le symbole d'un jour de fête; c'est le mai qui honore la demeure d'une belle et vertueuse Jurassienne, c'est-à-dire d'une des plus notables par ces deux qualités; car chacun sait que toutes les filles de nos montagnes sont belles et vertueuses.

Une cohorte animée circule autour du mai en chantant une chanson composée par je ne sais quel aimable poète, dans le rustique dialecte du pays, dont mon maître et mon ami, M. Dar-tois, prépare avec une rare conscience de philologue le dictionnaire.

Vekia veni lo zouli ma,  
L'alluetta plainta lo mà.  
Vekia veni lo zouli ma,  
L'alluetta lo plainta.  
Lo polè prins sa volèia,  
E la volèia sainte.

Vekia veni lo zouli ma,  
La kée de ma mèia d'za.  
Vekia veni lo zouli ma,  
D'za la kée de ma mèia.  
La kée de ma mèia d'za,  
Pindue à ma ceinture<sup>1</sup>.

Tout en chantant ainsi, filles et garçons se prennent par la main et forment une chaîne qui se déroule, qui se replie en de

<sup>1</sup> « Voici venir le joli mois; l'alouette plante le mai. Voici venir le joli mois; l'alouette le plante. Le coq prend sa volée et la volaille chante.

« Voici venir le joli mois. La clef de ma mie j'ai. Voici venir le joli mois. J'ai la clef de ma mie; la clef de ma mie j'ai pendue à ma ceinture. »

Dans le curieux ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Traditions populaires comparées*, M. Désiré Momnier cite plusieurs autres couplets de cette naïve chanson.

gracieux contours, et de nouveau s'allonge, tandis que chacun frappe du pied en cadence, et qu'à certains intervalles chaque danseur fait rapidement tourner sa danseuse. C'est ce que l'on appelle la lèche, une ancienne ronde franc-comtoise.

Les chorégraphes de l'Opéra, les faiseurs de ballets, seraient bien fiers s'ils avaient inventé une telle danse.

« En voyageant, dit un savant écrivain, M. de Bonnstetten, on aperçoit des ruines de mœurs comme on remarque des ruines de bâtiments. »

Ces ruines de mœurs, les plus tristes de toutes, on ne peut s'empêcher de les constater en Franche-Comté. Je me souviens des récits de mon père et du tableau touchant qu'il me faisait des saintes unions de famille, des religieux usages, des habitudes patriarcales de son village natal. Ce vénérable édifice de la sagesse de nos aïeux a été rudement secoué par le vent des révolutions, et sur plusieurs points, sinon renversé, au moins très-lézardé.

Cependant les populations des montagnes ont gardé un sentiment de respect pour le passé, et des coutumes héréditaires que l'on chercherait en vain dans les provinces du centre de la France, qui subissent l'action immédiate, l'action délétère de l'atmosphère de Paris.

Dans ces montagnes, les baptêmes, les mariages, les funérailles, se célèbrent encore comme dans l'ancien temps, avec les mêmes cérémonies, et, je me plais à le dire, avec les mêmes candides superstitions.

En passant par le bourg de Saint-Laurent, nous nous sommes arrêtés devant le convoi d'une jeune fille. Ses compagnes, qui la conduisaient à sa demeure sépulcrale, étaient vêtues de robes blanches, et une couronne de roses blanches fleurissait sur son cercueil.

Quand cette jeune fille a exhalé son dernier soupir, on a ouvert la fenêtre de sa chambre pour que son âme, dit-on, pût librement s'envoler, et l'on a allumé dans le jardin un feu de

paille pour déterminer le départ de cette âme, qui peut-être renonce à regret à la vie terrestre et flotte auprès de la maison.

Le même naïf expédient est employé dans tous les décès, quoiqu'il ne puisse être expliqué dans tous les cas par la même raison spécieuse.

On comprend que l'âme d'une innocente enfant, qui, dans son existence éphémère, n'a connu que les joies du foyer de la famille et les caresses de l'amour maternel, s'en sépare difficilement. Mais combien d'âmes, après leur longue expérience de la vie, n'aspirent qu'à s'en aller hors de ce monde où elles ont subi, selon la mélancolique expression de Shakspeare, les injures du temps, les rigueurs de l'oppression, les dédains de l'homme orgueilleux, les douleurs de l'amour trompé !

Dans nos montagnes de Franche-Comté, nous avons gardé une quantité de légendes de saints et de couvents; car la Franche-Comté est, comme je l'ai déjà dit, un pays de foi et de religion imprégné de croyances espagnoles et de rêveries germaniques. Nos premiers législateurs furent des prêtres, nos plus beaux monuments des abbayes. Le culte de la Vierge est surtout profondément enraciné dans les esprits. Partout elle a ses autels, partout elle a fait des miracles. Ici est l'ermitage où l'on a coutume de l'implorer avant d'entreprendre un long voyage. Là est le sanctuaire rempli d'*ex voto* où les malades sont entrés avec la béquille et d'où on les a vus revenir guéris. Les bateliers consacrent aux bords des rivières un oratoire à la Vierge; les bûcherons placent son image dans le creux d'un arbre ou dans le flanc d'un rocher; les paysans la posent au-dessus de leur maison ou à l'entrée de leur hameau, et tout le scepticisme de nos jours expire devant une de ces humbles chapelles où apparaît une de ces saintes images dépourvues d'ornements de luxe, mais entourées d'hommes à genoux.

<sup>1</sup> *Hamlet*, acte III, scène I.

Si du domaine des légendes de religion et des faits historiques nous passons à celui des traditions fabuleuses, voici tout ce qui a jamais été inventé de plus riant par l'imagination des peuples du Midi, et de plus mystérieux par les peuples du Nord. Comme tous les pays qui ont de longs hivers et de longues veillées, les montagnes de Franche-Comté doivent avoir leurs trésors de croyances romanesques et de récits étranges qui se propagent de chalet en chalet, et qu'une vieille femme répète le soir, tandis que le vent siffle contre les fenêtres et que la neige s'amoncelle sur le toit. Comme dans tous les pays où la nature présente un aspect grandiose et souvent bizarre, où les grottes de rochers, les profondeurs de la forêt, offrent à l'imagination un charme singulier qui l'attire et l'égare dans de vagues rêveries, les habitants de nos montagnes remplacent le raisonnement par la fable. Au lieu d'expliquer par la science les phénomènes qui les surprennent, ils inventent un conte, ils se créent des images fictives.

Ainsi nous avons nos traditions féeriques qui nous sont venues de l'Orient par les pèlerins, par les croisades, et celles qui nous sont venues du Nord par les guerres et les voyages, et celles dont l'origine est si incertaine, dont le caractère est si particulièrement approprié au caractère franc-comtois, que nous pouvons les revendiquer comme nous appartenant réellement.

Ainsi, dans nos forêts, dans nos rivières, au fond de nos vertes vallées, au sein de nos lacs bleus, habitent les fées et les génies, les sylphes et les koboldes. Nos montagnes ont leur esprit puissant et fantasque, comme le Rubezahl de l'Erzgebirge; nos pâturages leur invisible gardien; nos chalets leur Trilby; nos ruisseaux leur Mélusine.

Dans nos cimetières, on voit se lever des morts qui ne peuvent dormir au fond de leur fosse jusqu'à ce qu'ils aient acquitté une dette, ou réparé une injustice. Dans nos bois retentissent les

sons du cor et les aboiements de la meute du féroce chasseur, condamné depuis des siècles à des courses effrénées pour avoir profané le saint jour du dimanche.

La plus aimable de ces fictions est celle de la Dame verte.

La Dame verte, c'est notre Péri, notre sylphide, notre Titania, la déesse de nos forêts, la fée de nos prairies. Elle est belle et gracieuse; elle a la taille élancée et légère comme une tige de bouleau, les épaules blanches comme la neige, les yeux bleus comme une source limpide. Les marguerites des champs s'inclinent à ses pieds quand elle passe, les rameaux d'arbres l'effleurent avec un frémissement de joie. Son regard ranime la nature comme un doux soleil, et son sourire est gai comme celui du printemps. Le jour, elle s'assoit entre les frais taillis, tressant des couronnes de fleurs, ou peignant ses blonds cheveux avec un peigne d'or. La nuit, elle assemble ses compagnes, et toutes s'en vont, vives et joyeuses, danser aux rayons de la lune et chanter. L'hiver, elle habite dans les grottes de rochers où les géologues ne voient que du silex et des stalactites, et qui sont, j'en suis sûr, toutes pleines de rubis et de diamants, dont la fée dérobe l'éclat à nos regards profanes.

Une autre fée franc-comtoise mérite aussi que nous parlions d'elle. C'est la fée Arie<sup>1</sup>. Celle-ci n'a ni l'humeur aussi folâtre ni la vie aussi joyeuse que la Dame verte. Mais c'est la bonne fée de nos chaumières. Elle aime l'ordre et le travail. Partout où elle reconnaît ces vertus, elle les récompense par ses bienfaits. Elle soutient la pauvre mère de famille et les jeunes gens laborieux. On ne la voit presque jamais; mais elle assiste à tout ce qui se fait dans les champs ou sous le toit du chalet. Si le blé que le paysan moissonne est mieux fauché; si la quenouille de la jeune fille produit un fil plus uni et plus fin, c'est que la fée Arie était là et qu'elle a aidé le paysan et la jeune fille. C'est elle

<sup>1</sup> *Du Culte des esprits dans la Séquanie*, par D. Monnier.

aussi qui rémunère les enfants obéissants et studieux, qui leur distribue à Noël des noix et des gâteaux, ce qui fait que tous les enfants connaissent le nom de la fée Arie et parlent d'elle avec respect.

Ainsi je vais sur la route du Jura, rêvant aux jours de mon enfance, où, sous le large manteau de la cheminée en bois, près du feu pétillant, j'entendais raconter ces légendes par une bonne vieille femme qui, en poursuivant son récit, teillait activement son chanvre, comme pour mériter l'approbation et les dons de la fée Arie.

Le paysage qui, de toutes parts, se dévoile autour de moi s'accorde merveilleusement avec ces images poétiques. A nos pieds, une vallée profonde où mugit la Bienne; autour de nous, ces fraîches pelouses parsemées de massifs d'arbres, ces charmants parcs qu'on appelle des *prés-bois*; çà et là les majestueuses forêts de sapins dont les cimes aiguës s'élancent dans les airs comme les flèches dentelées des édifices gothiques, dont les rameaux se déploient sur des tapis de mousse, comme les arceaux des cathédrales; plus haut les froides sommités où nul arbre ne peut implanter ses racines, où l'on ne trouve plus qu'une mousse chétive pareille à celle des plaines de la Laponie, et les tiges amères de la gentiane; plus haut, la Dôle, cette reine du Jura, qui, jusqu'au milieu de l'été, conserve son diadème de neige, qui, lorsque les rayons du soleil lui ont enlevé sa virginale couronne de chaque année, retentit des cris bruyants d'une foule de curieux; car de la pointe de sa cime aérienne on peut voir un splendide panorama. De là on contempera la chaîne des Alpes sur un espace de plus de cent lieues, depuis le Dauphiné jusqu'au Saint-Gothard. De là on plongera ses regards sur l'azur de sept lacs, depuis le lac des Rousses jusqu'à celui de Neuchâtel. Au premier dimanche du mois d'août, les habitants de Morez et des villages environnants se font une fête de gravir au sommet de ce plateau. Quelle noble fête que celle où l'on a pour but de con-

templer une des grandes œuvres de Dieu, un des magnifiques spectacles de la création!

Du pittoresque village de Morbier nous descendons, par une pente rapide, dans une étroite vallée où la Bienne capricieuse est, comme une écolière rebelle, obligée par un maître rigide de suivre son droit chemin. L'intelligente ville de Morez se déroule sur une longue ligne dans ce défilé, comme Salins entre sa double chaîne de montagnes.

Le sol froid où elle s'élève n'encourage guère ses habitants au travail agricole. Le blé n'y mûrit que difficilement. L'orge n'y rend que quatre fois la semence. Ce qu'on y récolte de meilleur, ce sont des pommes de terre et des choux qui mériteraient une mention dans le livre d'or des gastronomes. Les perdrix, si on les consultait au moment de leur mort, ne demanderaient qu'à être ensevelies dans de tels choux.

Mais le travail de l'industrie occupe activement et enrichit cette petite cité. Elle renferme plusieurs établissements très-considérables, et l'on y voit un grand nombre de maisons élégamment bâties. Je ne suis pas apte à juger ses diverses fabrications. Je n'essayerai pas de dire de quelle façon le fer est, là, découpé, laminé, tordu; le bois de sapin fendu en lamettes, arrondi en boîtes de diverses dimensions; le verre taillé et enchâssé; l'émail appliqué à différents métaux, et enfin le cuivre et le bronze argentés et dorés par le procédé Ruolz.

Il y a là des forges importantes. Il sort de là chaque année une quantité de caisses de toute sorte, façonnées pour la plupart par des enfants, qui les vendent à un prix d'une exiguïté incroyable. Il sort de là chaque année une multitude de tournebroches, de quoi occuper toutes les cuisinières de France; plus de cent mille horloges qui auraient charmé Charles-Quint, ce glorieux amateur d'horloges; des cargaisons de clouterie, des millions et des millions de lunettes; et sans cesse ce dernier produit prend un nouveau développement. En voyant ces amas de verres que Morez

exporte de tous côtés, on doit penser que l'humanité entière devient myope, non-seulement dans les hautes régions, mais dans les basses classes de la société, car la plus grande partie de ces lunettes se vend en gros à vingt et un francs les douze douzaines, et en détail à vingt centimes la pièce.

Les hommes qui cherchent une cause à toutes les choses, et qui, dans leurs investigations, doivent souvent être amèrement déçus s'ils comptaient sur le bonheur dont parle Virgile,

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas!*

ces hommes-là attribueront peut-être la myopie universelle de ce monde aux révolutions qui troublent les consciences et obscurcissent le rayon visuel.

Moi, qui ne suis point doué d'une telle faculté d'observation, je me borne à constater qu'on expédie de Morez une prodigieuse quantité de lunettes.

Tout ce qui est amassé dans les magasins de cette ville, tout ce qui d'ici se répand en Europe et jusque par delà les océans, n'est point fabriqué dans l'intérieur même de cette laborieuse cité. La plupart de ses ouvriers sont disséminés dans les hameaux et les chalets des environs. Il y en a qui, du premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre, ont constamment la scie ou le marteau à la main. Il y en a d'autres qui ont une double profession : agriculteurs l'été, artisans l'hiver. Au mois de juin, ils conduisent leurs bestiaux dans les pâturages, récoltent leur petite moisson d'orge, de pommes de terre, et façonnent des fromages. Au mois de novembre, ces Cincinnatus des champs de bataille de l'industrie reprennent leurs lames d'acier et taillent les métaux. Leur vie me semble le beau idéal d'une destinée d'ouvriers. Ils ont le bénéfice du labeur agricole le plus pur, le plus fortifiant, le plus salubre de tous, et, quand ils reprennent leur métier d'hiver, ils travaillent librement près de leur foyer, à côté de leur femme et de leurs enfants.



De judicieux observateurs, M. Léon Faucher entre autres, et tout récemment un éloquent écrivain, M. Jules Simon, nous ont fait une désolante peinture de la misère et de la démoralisation d'une quantité d'ouvriers employés dans les fabriques d'Angleterre et de France. En face de ces scènes déplorables, de ces sinistres drames de l'industrie, l'existence des rustiques artisans de Morez m'apparaît comme une idylle.

J'ai visité un de ces ateliers champêtres, et, en voyant cette calme retraite abritée par une majestueuse forêt, animée par une intelligente occupation, égayée par de douces affections, enrichie par l'esprit d'ordre de la mère de famille et par le produit régulier d'une tâche assidue, je me rappelais les vers de Schiller :

« Ordre saint, enfant béni du ciel, c'est toi qui formes de douces et libres unions; c'est toi qui as jeté les fondements des villes; c'est toi qui as fait sortir le sauvage farouche de ses forêts; c'est toi qui, pénétrant dans la demeure des hommes, leur donnes des mœurs paisibles, et le lien le plus précieux, l'amour de la patrie. »

Puis, en regardant l'honnête cité qui stimule, encourage et solde tant de braves gens, je me surprenais à murmurer cette autre invocation du poète de la *Cloche* :

« Douce paix, heureuse union! restez, restez dans cette ville. Qu'il ne vienne jamais, le jour où des hordes cruelles traverseraient cette vallée; où le ciel que colore la riante pourpre du soir refléterait les lueurs terribles de l'incendie! »

Une belle route, dont les contours sont habilement ménagés, rejoint Morez aux Rousses. De chaque côté de cette route s'élèvent de grands poteaux qui n'ont pas encore l'honneur de porter ce brin de fer magique qu'on appelle le fil télégraphique, qui sont tout simplement destinés à servir, l'hiver, de guides au voyageur dans les plaines de neige, comme des balises dans les endroits périlleux de l'Océan.

En montant, le matin, sur le siège de la voiture, afin de mieux voir la contrée, il m'a semblé que je renouvelais la gageure de Borée et de Phébus racontée par la Fontaine. J'étais enveloppé dans mon manteau, non point, à mon grand regret,

Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte,

nos manufactures de draps et nos ateliers de confection n'en font plus de pareils.

Borée pourtant semble avoir pris à tâche de me l'enlever.  
Borée

Se gorge de rayons, s'enfle comme un ballon ;  
Le soleil vient ensuite et dissipe la nue.

Mais, cette fois, la gageure des deux grandes puissances a dû être déclarée nulle.

Borée n'a point été assez habile pour détacher le vêtement que je tenais serré sur ma poitrine, ni Phébus assez chaud pour m'obliger à m'en dépouiller.

Au mois de mai, la montagne des Rousses, élevée à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est souvent encore ensevelie sous un froid linceul, et dans les meilleures années commence à peine à reverdir. En regardant ses humides tourbières et ses champs dénudés, je me rappelais l'un des plateaux de la Norvège, le plateau de Jerkind, que je visitais il y a quelques vingtaines d'années.

Mais à Jerkind il n'y a qu'une humble maison dont les propriétaires n'auraient pas le moyen de vivre, si aux chétifs produits de leur sol ils ne joignaient les ressources plus fructueuses d'une auberge. A cette sommité jurassienne, au contraire, on ne compte pas moins de deux mille quatre cents habitants qui possèdent des bois, des pâturages, qui font aussi divers ouvrages d'horlogerie, et ne se plaignent point de leur condition.

Il y a là des hôtels, des cafés, des billards, indice manifeste d'un haut degré de civilisation. Il y a là aussi une vaste église à trois nefs, près de laquelle les physiciens peuvent très-distinctement observer les phénomènes du partage des eaux. Les gouttes de pluie qui tombent sur le toit de cet édifice descendent d'un côté par le lac des Rousses et le lac de Joux vers l'Océan; de l'autre, par la Bienne et le Rhône, vers la Méditerranée. Sorties du même nuage, réunies en un instant à la même place, les unes ploieront sous le faix des lourds bâtiments hollandais dans les brumes du nord; les autres scintilleront au pied des orangers, sous le ciel du midi. Ainsi le vent emporte en diverses régions les graines d'une même plante; ainsi les enfants d'une même famille s'en iront par différents chemins, selon leur destinée.

Le village des Rousses, situé sur la frontière de France, entre la vallée d'Orbe et la vallée de la Bienne, a été plus d'une fois, malgré sa courageuse résistance, envahi par des troupes étrangères. En 1815, une armée de vingt-cinq mille Autrichiens, commandée par le général Frimont, y préleva un lourd impôt.

Il ne me paraît pas probable que les Autrichiens songent maintenant à s'aventurer sur ce terrain des Rousses. Cependant, sous le règne de Louis-Philippe, en 1845, on a commencé à construire sur une éminence, au sud-est du village, un fort de mille mètres de longueur qui n'est pas encore achevé, et dont le devis s'élève à cinq millions.

Que de millions dépensés par les peuples pour se caserner les uns en face des autres, pour défendre une ligne de terrain sur ce globe où tant de vastes espaces restent inoccupés!

Dans mes rêveries franc-comtoises, souvent je songe qu'un temps viendra où toutes ces forteresses seront rasées, et, comme les remparts de Francfort, de Leipzig, de Hambourg, de plusieurs autres villes d'Allemagne, transformées en jardins; où la poudre, découverte par un innocent moine de Fribourg, ne sera plus employée que par les ingénieurs pour faire sauter des roches in-

commodes, et par les artificiers pour composer de lumineuses fusées; où les sabres et les baïonnettes serviront à fabriquer de pacifiques instruments de travail; où les canons, sur lesquels Richelieu faisait graver cette terrible devise : *Ultima ratio regum*, seront fondus en clochettes champêtres, à moins qu'on ne les relègue dans les musées, comme des objets de curiosité.

« La terre est ma mère, et je m'assieds sur le sein de ma mère, » disait un chef indien à un de nos gouverneurs du Canada.

« Les arbres ont une âme, disaient les anciens Germains; ils gémissent et saignent quand on les mutile d'une main profane. »

Cette bonne terre! elle garde fidèlement la semence qui lui est confiée. Elle la fait germer, elle la multiplie dans ses entrailles; et, pour quelques grains qu'elle a reçus, rend aux laboureurs de beaux épis dorés.

Ces arbres ombragent notre berceau, réjouissent notre jeunesse, étendent leurs rameaux protecteurs sur notre tombe.

J'ai pour la terre et pour les arbres une sorte de culte comme les Indiens de l'Amérique, comme les poètes mythologiques de la Grèce, comme les peuples primitifs de la Gaule.

N'est-ce pas une affreuse chose à voir que les vertes prairies lacérées, déchirées par les boulets; les forêts dévastées par le feu ou le fer aveugle, l'azur des lacs paisibles, l'éclat des horizons de pourpre obscurcis et voilés par la fumée des combats, toute la sérénité d'un lieu charmant, toute l'harmonie d'une riante ou majestueuse scène anéanties par la fureur d'une lutte acharnée? Je ne parle pas des autres suites de la bataille, du sang de l'homme versé par la main de l'homme, des trouées faites dans de vaillants bataillons par l'obus et la grenade, des blessés et des morts gisant l'un auprès de l'autre, de tant de nobles cœurs qui, en une minute, ont cessé de battre, et de tant de pauvres mères qui pleureront quand on chantera le *Te Deum* de la victoire!

Grâce au ciel, je n'ai point à redouter à présent sur le chemin que je parcours un si effroyable spectacle.

Mon conducteur, qui, dans son instinct de conservation, a jugé prudent de se réconforter aux Rousses par un bon verre d'eau-de-vie, fouette ses chevaux d'un air guilleret, et nous descendons rapidement la côte de Saint-Cergues.

Je voudrais la descendre encore plus vite, car il me tarde d'arriver à une esplanade dont je me souviens.

Enfin la voilà. A l'un des détours de la route, ouverte en cet endroit comme une clairière, entre les tiges colossales de sapins, de chênes, de hêtres qui l'entourent, à mes yeux apparaît tout à coup, comme une scène de théâtre au lever du rideau, la vallée justement célèbre dans le monde entier, le lac Léman, ce splendide miroir du ciel; d'un côté, les murs de l'austère Genève; de l'autre, la flèche de la cathédrale de Lausanne et les féeriques terrasses de Vevey. Sur la rive septentrionale, les vertes prairies, les frais enclos, les charmantes villes du canton de Vaud; sur la rive savoisienne, les coteaux chargés de pampres, les forêts d'arbres fruitiers, puis les pâturages et les rocs arides, tout un amphithéâtre d'une étonnante variété, montant de gradin en gradin, de zone en zone, jusqu'aux cimes du Buet, du Môle, du Saleve; jusqu'à ces sommités aériennes qui, selon l'expression du poète anglais Rogers, semblent appartenir au ciel plus qu'à la terre; jusqu'au dôme arrondi du mont Blanc, qui, avec son perpétuel manteau de glace, s'élève au haut de l'immense espace comme un immuable emblème de l'éternité.

Çà et là se déroulent de grandes ombres, çà et là flottent de légères vapeurs pareilles à des écharpes d'argent. Mais le lac est inondé de lumière, et les barques des pêcheurs avec leurs voiles triangulaires s'y balancent comme des cygnes aux ailes blanches, et villes et villages, tourelles superbes, chalets agrestes, champs féconds, prés sauvages, asile de l'aigle et du chamois, régions éthérées, source des torrents, trône des avalanches, tout ce qui

plaît aux regards de l'homme, tout ce qui occupe son esprit, émeut, exalte ou terrifie son imagination, tout est réuni là par une des magnificences de la nature dans un cercle de quelques lieues.

O mes jours de jeunesse ! En ces jours-là j'ai contemplé pour la première fois ce merveilleux spectacle. Je le revois de nouveau après avoir erré longtemps en de lointaines contrées, et, dans l'émotion que j'éprouve, je me réjouis de penser que le cœur de l'homme, sous la neige des années, comme le sol sous la neige des hivers, garde encore son rayon céleste et ses facultés vitales !

---

## CHAPITRE DEUXIÈME

Le lac Léman. — Ses principaux caractères. — Ses phénomènes. — Les lacs célèbres. — Les illustrations du lac de Genève. — Voltaire. — Visite de Gibbon à Ferney. — Le château de Nyon. — Aubonne. — Tavernier. — Chillon. — Bonnivard. — Coppet. — Son ancienneté. — Bayle. — Hoguer. — M. Necker. — Madame de Staël. — Diodati, maison de campagne de Byron. — Souvenirs de Byron. — Lausanne. — Ses savants et ses lettrés. — Gibbon et sa conversion. — Une page de l'histoire de Lausanne. — La cathédrale et le zèle des Bernois. — Une récente révolution. — Rousseau et la *Nouvelle Héloïse*. — Hommes illustres de Genève. — Le cardinal de Brogni et sa légende. — Calvin. — Ses violences. — Ses cruautés. — Son imposture. — Caractère des Gênévois. — Le Léman et le Saint-Bernard.

Le lac Léman a dix-huit lieues de longueur et trois de largeur. C'est le plus grand lac de la Suisse, et l'un des plus attrayants par la variété et l'étendue des tableaux qui l'entourent; son bassin s'arrondit en forme de croissant, entre le canton de Genève, le canton de Vaud, le Valais et les montagnes de la Savoie; son onde limpide reflète la verdure des bois et des vignes, les façades d'une quantité d'élégantes villas, les terrasses des jardins fleuris. Un voyageur anglais, M. Forbes, le compare au miroir azuré de l'Atlantique rayonnant autour des Antilles; Byron le compare à un beau rêve. Boufflers, traduisant en son style prétentieux une théorie géologique, dit en voyant la vallée du Léman : « Un jour, l'Océan visita cette vallée, en devint amoureux et lui laissa son portrait. »

Ce lac présente, en effet, l'image d'un océan par le mouvement

de ses eaux et par leur profondeur, qui, près de Meilleraie, est de douze cents pieds. Comme l'Océan, il est agité par des vents que les bateliers du pays désignent par des noms spéciaux : le *Joran*, la *Bise noire*, le *Séchar*, le *Bourguignon*, le *Vendaire*. Comme l'Océan, il est quelquefois traversé par des trombes gigantesques; il a ses heures d'orage terrible. Byron et Shelley faillirent un jour périr dans une de ces tempêtes que nul pêcheur n'ose affronter. Comme l'Océan, il ronge incessamment, sur certains points, ses bords, tandis que sur d'autres il est ensablé et refoulé par les dépôts de graviers et de limon que le Rhône charrie dans sa course impétueuse. Comme l'Océan enfin, ce lac a une espèce de flux et reflux. Au printemps et en automne, ses flots se dirigent par un mouvement lent, mais continu, vers la côte, puis reviennent sur eux-mêmes. Un autre phénomène curieux du Léman est celui qu'on appelle les *Seiches*. Dans les jours orageux, ses eaux s'élèvent tout à coup, comme par une sorte de secousse souterraine, à un ou deux mètres de hauteur, puis s'affaissent graduellement, comme une marée; chaque année, en outre, elles grossissent régulièrement par la fonte des neiges, par la crue du Rhône. En été, leur niveau est ordinairement de deux mètres plus élevé qu'en hiver; et jamais il n'est emprisonné par les glaces, ce beau lac qu'on vient voir de si loin; sans cesse il est sillonné par les barques des marchands, par les nacelles des pêcheurs, par les agiles bateaux à vapeur; et celui qui ne se lasse pas de l'admirer quand tout reverdit et s'épanouit sur ses bords aimera encore à le contempler dans l'austère aspect de ses ceintures de collines et de ses remparts de rocs revêtus d'un manteau de neige.

Dans la circonférence du petit globe terrestre sur lequel s'agite la fourmilière humaine, il est des lieux privilégiés auxquels la nature donne une beauté riante ou solennelle, et que la Providence semble réserver à la plus vive action de l'homme.

Les rives de ce lac magnifique qu'on appelle la Méditerranée ont été le berceau de trois religions répandues dans l'univers en-



tier, le temple des arts, l'arène des plus grands combats et le théâtre de la civilisation moderne.

Autour du golfe du Mexique, l'Europe a implanté son premier étendard dans sa découverte du Nouveau Monde.

Autour du lac Supérieur, dans les profondeurs de l'Amérique du Nord, se sont rassemblées les principales tribus de la race indienne.

Autour du lac Mælar, ce charmant lac de Stockholm, subsistent les légendes mythiques, les chroniques chevaleresques et les plus brillantes pages de l'histoire de Suède.

Autour du lac Ladoga, s'élève dans sa jeune splendeur la capitale de Pierre le Grand.

Autour du lac de Genève, il y a eu un perpétuel mouvement d'art, de science, de poésie, suscité ou entretenu par les fils de cette terre féconde, par des proscrits qui trouvaient un refuge dans cette contrée libérale, par de nobles voyageurs qui se plaisaient à séjourner dans ce délicieux pays. Quiconque visite la vallée du Léman avec une pensée littéraire s'y arrêtera en plusieurs endroits, devant une habitation où subsiste le souvenir de quelque œuvre importante et de quelque nom illustre.

A tout seigneur tout honneur. Commençons notre revue par Ferney.

Le domaine où Voltaire passa les vingt dernières années de sa vie dans la perpétuelle inquiétude de son orgueil appartient maintenant à un riche joaillier qui ne se soucie nullement d'occuper le monde de son importance, qui y jouit en paix des fruits de son honnête labeur. L'église, sur les portes de laquelle l'auteur du *Dictionnaire philosophique* faisait graver, dans l'impudence de sa vanité, cette insolente inscription : DEO EREXIT VOLTAIRE, est maintenant transformée en une maison de ferme, où de braves gens prient humblement le Dieu que le cynique philosophe outrageait en prétendant lui rendre hommage. La salle de spectacle, où il se complaisait à jouer lui-même un rôle dans ses compositions dra-

matiques, a été démolie. L'orme qu'il se glorifiait d'avoir planté de sa main, comme un simple paysan, a été, en 1824, brisé par la foudre. La chambre à coucher où, pendant tant d'années, un ingénieux concierge a vendu tant de lambeaux de rideaux et de vêtements, tant de cannes, tant de reliques inépuisables aux naïfs admirateurs du grand homme, est occupée à présent par une bonne mère de famille, qui, je l'espère, y est entourée de meilleures reliques.

Les gazettes de la fin du dix-huitième siècle sont remplies d'une foule d'anecdotes sur le séjour de Voltaire à Ferney; en voici une qui est peu connue et qui mérite d'être citée.

Pendant que le coryphée des encyclopédistes écrivait, dans sa retraite, ses galantes épîtres et ses sentences vénéneuses, Gibbon, qui habitait alors Lausanne, se permit un jour de censurer une des œuvres du maître. Là-dessus grande colère du philosophe, qui, en proclamant les principes de tolérance universelle, n'admettait, en ce qui le concernait personnellement, ni le blâme, ni la contradiction; il voulut infliger une punition à son impertinent critique, et l'on sait qu'il était assez habile dans ses procédés de châtimens.

Un matin Gibbon reçoit par la poste une enveloppe timbrée de Ferney, et renfermant une caricature, sa propre caricature. Le célèbre historien anglais était laid et fort affligé de sa laideur. Voltaire le frappait à son endroit sensible.

Gibbon, pourtant, ayant surmonté l'impression désagréable qu'il a éprouvée en regardant son hideux portrait, se dit : Il faut que je voie si l'homme qui se raille ainsi de moi est un Adonis. Et le voilà qui se met en route, arrive à Ferney, et se fait annoncer au maître du château; mais Voltaire refuse de le recevoir et s'enferme dans sa chambre.

« Je suis venu ici pour le voir, s'écrie d'un ton résolu Gibbon; je ne m'en irai pas que je ne l'aie vu! » Et il s'installe dans le salon.

Deux jours après, Voltaire, impatienté de cette ténacité, lui adresse une note ainsi conçue : « M. Gibbon commet une tout autre erreur que Don Quichotte. Le chevalier de la Manche prenait les auberges pour des châteaux, et le voyageur anglais prend les châteaux pour des auberges. »

Après avoir lu cette épigramme, Gibbon se décide à partir; mais, en traversant le parc, il aperçoit un palefrenier promenant une jument pour laquelle Voltaire avait une prédilection particulière, et aussitôt l'idée lui vient d'obtenir par un subterfuge la satisfaction qu'il n'a pu se procurer par ses fermes instances. « Quel beau cheval ! dit-il au valet; je voudrais bien l'acheter. En ce moment, je n'ai pas le temps d'observer son allure, mais je te donnerai une bonne gratification si demain matin tu veux le faire galoper dans la cour. »

Le lendemain, Voltaire, entendant résonner le pas de sa jument favorite, met la tête à sa fenêtre. Le rusé Gibbon, qui se tenait caché près de là, derrière un massif d'arbres, s'avance tout à coup et s'écrie en riant : « Ah ! ah ! enfin, je vous ai vu; vous êtes laid, très-laid, beaucoup plus laid que moi ! » Puis il s'éloigne.

Voltaire, furieux, appelle le palefrenier et lui dit : « Cours après cet homme et demande-lui douze sols, puisqu'il est venu dans ma maison comme dans une ménagerie.

— Très-bien ! répond l'imperturbable Gibbon au domestique qui lui adresse cette requête; je ne te donnerai pas seulement douze sols pour avoir regardé la bête curieuse, je t'en donne vingt-quatre pour la voir une seconde fois. »

La chronique ajoute qu'après ces scènes d'hostilité l'historien du *Siècle de Louis XIV* et l'historien de la *Décadence de l'Empire romain* firent la paix, dinèrent ensemble et vécurent en assez bonne intelligence.

Dans la petite ville de Nyon est un château gothique, qui fut habité par Bonstetten, l'intéressant écrivain, l'auteur de plu-

sieurs ouvrages où un esprit ingénieux s'allie à une sage philosophie. Bonstetten remplissait là les fonctions de bailli; mais il aimait les lettres plus que l'exercice du pouvoir administratif, et il se plaisait à attirer autour de lui ceux qui, comme lui, avaient le goût de l'étude. Sa demeure fut longtemps et assidûment fréquentée par Jean de Müller, le célèbre historien, par deux aimables poètes allemands, Mathisson et Salis, et par une spirituelle femme de Danemark, madame Christian Brun, qui visita plusieurs fois le midi de l'Europe, et décrivit avec talent les lieux qu'elle avait parcourus.

Près de cette antique cité de Nyon, sur l'un des plus riches coteaux du pays de Vaud, est la bourgade d'Aubonne. Là vécut, pendant plusieurs années, Tavernier, cet aventureux marchand de diamants, cet intrépide voyageur qui, de même que Sindbad le marin, traversa sept fois les régions de l'Orient.

Fils d'un fabricant de cartes géographiques, Tavernier dut, dès son bas âge, familiariser sa pensée avec les contrées étrangères dont il voyait sans cesse la configuration, et, par là même, en venir tout naturellement à l'idée de les explorer.

A dix-sept ans il partait pour l'Angleterre; de là il se rendait en Flandre, en Allemagne, puis en Hongrie, où il entraît, en qualité de page, dans la maison du vice-roi; mais il n'était pas d'une de ces natures qui peuvent se délecter dans l'indolence d'un palais; bientôt il se remit en route, parcourut l'Italie, puis la Suisse, puis la Pologne, et enfin s'embarqua pour Constantinople.

A vingt-quatre ans, il avait visité la plus grande partie de l'Europe, et il avait appris à parler la langue des différents pays où l'emportait sa nomade ardeur. Par hasard il en vint à étudier la valeur des pierres précieuses, et de cette étude il se fit une profession. Il s'en alla en Perse et dans les Indes, jusque dans le royaume de Delhi, jusqu'aux célèbres mines de Golconde, franchissant hardiment les déserts, bravant tous les périls, vendant aux

fastueux princes de l'Orient les perles et les rubis qu'il avait recueillis de côté et d'autre.

Plusieurs fois il revint en France, déjà enrichi par le produit de ses intelligentes spéculations; mais, entraîné par la passion des voyages, cette douce, inquiète et fascinante passion, plus que par le désir d'accroître sa fortune, il partait de nouveau et s'en allait résolument dans des contrées où l'on regardait comme un phénomène l'arrivée d'un Européen.

En 1670, il revint avec un trésor de pierreries qu'il vendit à la cour de Versailles, et Louis XIV lui donna un titre de noblesse; et l'heureux Tavernier, qui avait vu dans sa jeunesse les beaux sites du canton de Vaud, acheta le château d'Aubonne; en mémoire de ses longues navigations, il donna à son château la forme d'un navire : une cour oblongue en représentait la quille, et une tour élevée le grand mât. Du haut de cette tour, il voyait devant lui le lac Léman, tantôt riant et azuré comme une rade paisible, tantôt agité par les vents et orageux comme la mer; et il contemplait ce spectacle avec une douce quiétude; il était dans son bon vaisseau, solidement ancré sur le sol, à l'abri désormais de toutes les tempêtes; il le croyait du moins, le naïf voyageur! mais il ne songeait pas aux périls de la prospérité, plus redoutables souvent que ceux de l'adversité. Il fut entouré de flatteurs qui, en excitant et en caressant son amour-propre, lui firent faire de folles dépenses; il entreprit de nouvelles spéculations, dans lesquelles il échoua; il confia une cargaison considérable de marchandises à un de ses neveux, qui s'en alla en Orient, et garda pour lui le trésor qu'il devait faire fructifier pour son oncle. Enfin Tavernier, ruiné par ses propres erreurs, affaibli par l'âge, mais soutenu encore par l'énergie de son caractère, abandonna son château à ses créanciers, et, recueillant les débris de son naufrage, se décida à retourner en Orient, dans l'espoir d'y faire une nouvelle fortune.

Il avait alors quatre-vingt-trois ans; et l'on sait qu'il atteignit paisiblement Moscou. Mais là on ne trouve plus aucun indice sur

la fin de sa vie. Les uns disent qu'il mourut dans cette ville; d'autres qu'en descendant le Volga avec une barque chargée de marchandises, il fut attaqué et égorgé par des Tartares.

Son habitation avait été achetée par le fils aîné de l'amiral Duquesne, qui s'y réfugia après la révocation de l'édit de Nantes, emportant avec lui, comme un pieux Énée, les reliques de son foyer natal, le cœur de son noble père. Ce château fut revendu ensuite à la république de Berne. La municipalité d'Aubonne y a établi ses écoles primaires et son tribunal.

A quelques lieues de là, dans un donjon de l'aspect le plus pittoresque, subsistent les vestiges d'un autre vaillant homme, illustré à jamais par le génie de Byron : nous voulons parler des remparts de Chillon et de Bonnivard. Il resta enfermé là pendant de longues années, cet ardent défenseur de l'indépendance genevoise, cet inflexible adversaire du duc de Savoie; il a laissé l'empreinte de ses pas sur le pavé de sa prison souterraine : « Que ces empreintes ne s'effacent jamais ! s'écrie le poète anglais; elles sont un appel à Dieu contre la tyrannie. »

Bonnivard n'était pas seulement un des plus courageux citoyens de Genève, c'était un esprit éclairé et un savant. Après avoir sacrifié sa fortune et souffert les plus cruelles persécutions pour résister aux invasions d'un prince ambitieux, quand il eut recouvré sa liberté, il prêcha la tolérance dans la cité calviniste. Dès sa jeunesse, il avait aimé l'étude; dans les dernières années de sa vie, il s'y livra assidûment : il a laissé des manuscrits qui attestent une sérieuse instruction, et il a fondé la bibliothèque de Genève.

La tradition de Bonnivard, les vers de Byron, m'ont attiré à Chillon; mais ces sombres murs, assiégés, envahis à différentes reprises par une soldatesque farouche, et ces affreux cachots, où languirent et périrent d'innocentes victimes, n'éveillent dans l'esprit que de tristes pensées.

Lorsque je retournerai sur les rives du lac de Genève, il me sera plus agréable d'aller revoir le château de Coppet.

La seigneurie de Coppet est l'une des plus anciennes de la Suisse. Là s'élevait un manoir féodal qui a successivement appartenu aux sires de Grandson, aux comtes de Savoie, puis à ceux de Gruyères, puis à diverses familles.

En 1556, les Bernois envahirent le canton de Vaud; la petite forteresse de Coppet leur résista bravement; mais elle n'avait ni assez d'hommes ni assez de munitions pour repousser une armée nombreuse : elle fut prise, saccagée, incendiée.

Sur les ruines de ce vénérable édifice s'élève le château actuel : un bâtiment carré, d'une forme un peu lourde, la façade tournée du côté du lac, une tour ronde et massive à ses deux extrémités.

Au dix-septième siècle, ce domaine appartenait au burgrave Dohna, chez lequel Bayle, le célèbre Bayle, occupa pendant quelques années l'emploi de précepteur. Dohna vendit ensuite cette propriété à Sigismond d'Erlach, qui la revendit à Hoguer, le riche banquier de Saint-Gall, un autre Samuel Bernard.

Moins heureux pourtant que ce riche financier, Hoguer, après avoir livré ses capitaux à Louis XIV, ne pouvait en obtenir le remboursement. Après de longues et inutiles négociations, il se rendit à Versailles, dans l'espoir d'y recouvrer au moins quelques parcelles de ses trésors, et il y arriva dans un tel état de dénûment, qu'il s'estima heureux de trouver un asile dans l'obscur demeure d'une pauvre femme. Une pareille situation devait naturellement lui inspirer un plus vif désir de faire valoir son bon droit. Il rédigea en effet de nouveaux placets; il pétitionna, postula, sollicita par écrit et de vive voix, puis tout à coup il s'arrêta.

Une légende suisse, qui me paraît assez philosophique, rapporte que Hoguer, étant allé un jour interroger une devineresse sur le succès de ses démarches, s'en revint de cette consultation, la tête baissée, le regard pensif. La devineresse lui avait dit : « Tant que tu seras pauvre, tu jouiras d'une bonne santé; du moment où tu auras repris possession de ta fortune, tu tomberas dans la langueur, puis tu mourras. »

Le bon Hoguer tenait à prolonger son existence, si misérable qu'elle fût. « Mieux vaut, se disait-il,

« Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré. »

Il se résigna donc à abandonner ses magnifiques créances et à vivre chétivement dans son humble gîte; puis, dans sa pauvreté, qui ne pouvait, quoi qu'en eût dit la prophétesse, l'affranchir des lois de la nature, il mourut; il mourut oublié de tout le monde, et surtout, je pense, de ceux qui lui devaient des millions.

Pendant ce temps, sa propriété de Coppet était occupée par un négociant de Francfort, qui la vendit à M. Necker, et de là date pour nous son illustration, une illustration dont je ne connais pas un autre exemple dans l'histoire des lettres.

On a vu, en effet, à diverses époques et dans divers pays, l'aurole littéraire ou scientifique rayonner à la fois sur plusieurs membres d'une même famille, ou descendre, dans cette famille, d'une génération à l'autre. On a vu apparaître en France les deux Corneille, les deux Racine, et dans le monde artistique les Vernet; en Allemagne, les deux frères Grimm, ces profonds philologues, et les deux Humboldt; en Danemark, les deux Ersted, le physicien et le jurisconsulte; en Italie, les Scaliger, les deux Tasse, Bernardo et Torquato; en Angleterre, les Pitt; en Hollande, les Van Lennep; en Suisse, les Bernoulli; et dans ma chère province de Franche-Comté, on se plaît à citer la savante famille des Chifflet, qui a produit cinq générations de savants.

Mais je ne sache pas que nulle part on puisse rien signaler de semblable à la sève continue d'intelligence qui d'abord se manifeste par M. Necker et madame Necker de Saussure, qui ensuite éclate dans le génie de madame de Staël, et qui à présent nous étonne et nous charme encore par les œuvres d'une quatrième génération.

Les nobles propriétaires de Coppet n'étaient point dans leur château quand je m'y présentai pour le visiter; mais une brave



femme, habituée par eux au langage le plus courtois, apaise la voix de Pyrame, le fidèle chien de garde, et s'avance poliment au-devant de l'étranger et lui ouvre la porte des appartements qu'il désire voir.

J'ai visité avec respect cette bibliothèque où madame de Staël passa tant d'heures de fécondes études, ce salon où elle réunit autour d'elle tant d'hommes distingués, qu'elle tenait captivés par l'élan de son esprit et le charme de sa conversation.

J'ai été ensuite me promener dans le parc, un vaste parc avec des arbres séculaires, un sapin gigantesque, des chênes qui, peut-être, ont été plantés du temps des sires de Grandson, l'ombre et le recueillement, un silence solennel interrompu seulement par le sifflement d'un chardonneret, par le murmure d'un ruisseau limpide qui coule dans un ravin voilé par de verts rameaux, et je ne pouvais me lasser de parcourir ces fraîches pelouses, ces sentiers fleuris.

Presque en face de ce château de M. le duc de Broglie, sur l'autre rive du lac, est la maison Diodati, qui, en 1816, fut occupée par Byron. J'y ai été, un matin, par une belle route qui d'abord serpente entre les flots du lac et les faubourgs de Genève et les coquettes habitations de plusieurs riches patriciens, puis monte graduellement sur les flancs d'une colline parsemée de verts enclos ombragés par des arbres fruitiers, puis traverse l'agreste village de Cologny.

De toutes les villas qui encadrent le Léman, il n'en est pas une qui, par sa situation et sa structure, m'ait semblé plus attrayante que la maison Diodati : elle s'élève sur le penchant d'un vert coteau, vis-à-vis des fécondes campagnes, des riantes cités du canton de Vaud, des cimes majestueuses du Jura. Un vaste jardin entoure cette maison : des tilleuls et des marronniers lui font une sorte de voile mystérieux, des lierres vivaces tapissent ses murs de leurs feuilles lustrées, et un vaste balcon est suspendu à sa ceinture. Du haut de ce balcon, le regard plane, d'un côté, sur la ville

de Lausanne, les terrasses de Vevey, les tours de Chillon; de l'autre, sur la cathédrale de Genève, et, de toutes parts, sur le miroir du lac et les merveilleuses images qui décorent ses contours.

C'est là qu'il vint se réfugier, le grand poète, après un de ces naufrages du cœur, dans le tourbillon de la vie, plus terribles et plus irréparables que ceux d'une fortune dans les profondeurs de l'Océan! Ses espérances conjugales évanouies; son bonheur domestique perdu; ses meubles et ses livres saisis par des mains rapaces; son nom souillé par la calomnie, sa gloire d'écrivain harcelée par de faméliques insectes, outragée par l'envie! c'est là qu'il se retira, comme un lion blessé, dans l'amertume de sa douleur et la sublime émotion de son génie.

Là, il avait pour compagnons habituels de sa solitude une autre victime des emportements de l'imagination, l'impétueux Shelley, le sceptique auteur de la *Reine Mab*,

Wandering outlaw of his own dark mind <sup>1</sup>.

et le fantastique, le vaniteux Polydori, dont il supportait, avec une étonnante bonté, les bizarreries et les fanfaronnades <sup>2</sup>.

« Celui, dit-il, qui a vieilli dans ce triste monde, par l'action plus que par les années; celui qui a pénétré dans les profondeurs de la vie, de telle sorte qu'il n'y peut plus éprouver aucune surprise, que ni l'amour, ni la souffrance, ni la renommée, ni l'ambition, ni aucune lutte ne peut plus entrer, comme une lame aiguë, dans la ferme, silencieuse patience de son cœur, celui-là

<sup>1</sup> Vagabond outlaw de son esprit sombre.

<sup>2</sup> « Quelle supériorité avez-vous sur moi? lui demandait, un jour, en traversant le Rhin, le présomptueux Italien; quelle chose pouvez-vous faire que je ne puisse faire moi-même? — Trois choses, lui répondit tranquillement Byron : je puis franchir, dans sa plus grande largeur, cette rivière à la nage; je puis moucher une chandelle, avec une balle de pistolet, à vingt pas de distance, et j'ai composé un poëme dont il s'est vendu, en un jour, quatorze mille exemplaires. » (Le *Corsaire*.)

peut dire pourquoi sa pensée cherche un refuge dans les grottes solitaires<sup>1</sup>. »

Parfois cependant, de sa grotte solitaire il allait faire quelques visites à Genève ou à Coppet; il allait dîner avec madame de Staël et vantait les agréments de sa maison<sup>2</sup>.

Parfois il s'absorbait dans la contemplation du lac paisible, et il écrivait dans son poème de *Child-Harold* :

« Je suis subjugué par la surface de cristal du Léman, par ce miroir où les étoiles et les montagnes se reflètent avec leur calme solennel<sup>3</sup>. »

Parfois il s'en allait, avec ses tristes pensées, loin du village, loin de la ville, loin de toute habitation humaine, dans une solitude profonde.

« Là où s'élevaient les montagnes, là étaient ses amis; là où roulait l'Océan, là était sa demeure; le désert, la forêt, la caverne, l'écume des écueils, s'associaient à son âme et lui parlaient un langage plus clair pour lui que l'idiome de sa terre natale<sup>4</sup>. »

Parfois encore, il passait de longues heures avec Shelley, dans le silence de la nuit, à s'entretenir avec lui des mystères de la doctrine humaine, des songes de son imagination.

C'est dans ses promenades sur le lac et dans cette calme retraite de Diodati qu'il composa son dramatique poème du château de Chillon, et cette scène saisissante intitulée le *Rêve* (the Dream), où il a raconté son fatal mariage et son ode de Prométhée, et cette élégie touchante : « Si je pouvais remonter le fleuve de mes années jusqu'à la première source de mes sourires et de mes larmes, je ne voudrais point retracer le torrent des heures entre leurs rives dévastées et leurs fleurs flétries; je voudrais qu'il continuât,

<sup>1</sup> *Child-Harold*, canto III, 5<sup>e</sup> strophe.

<sup>2</sup> Madame de Staël has made Copet as agreeable as society and talent can make ung place on earth. — Lettre à Murray, septembre 1816.

<sup>3</sup> *Child-Harold*, canto III, 58<sup>e</sup> strophe.

<sup>4</sup> *Child-Harold*, canto III, 13<sup>e</sup> strophe.

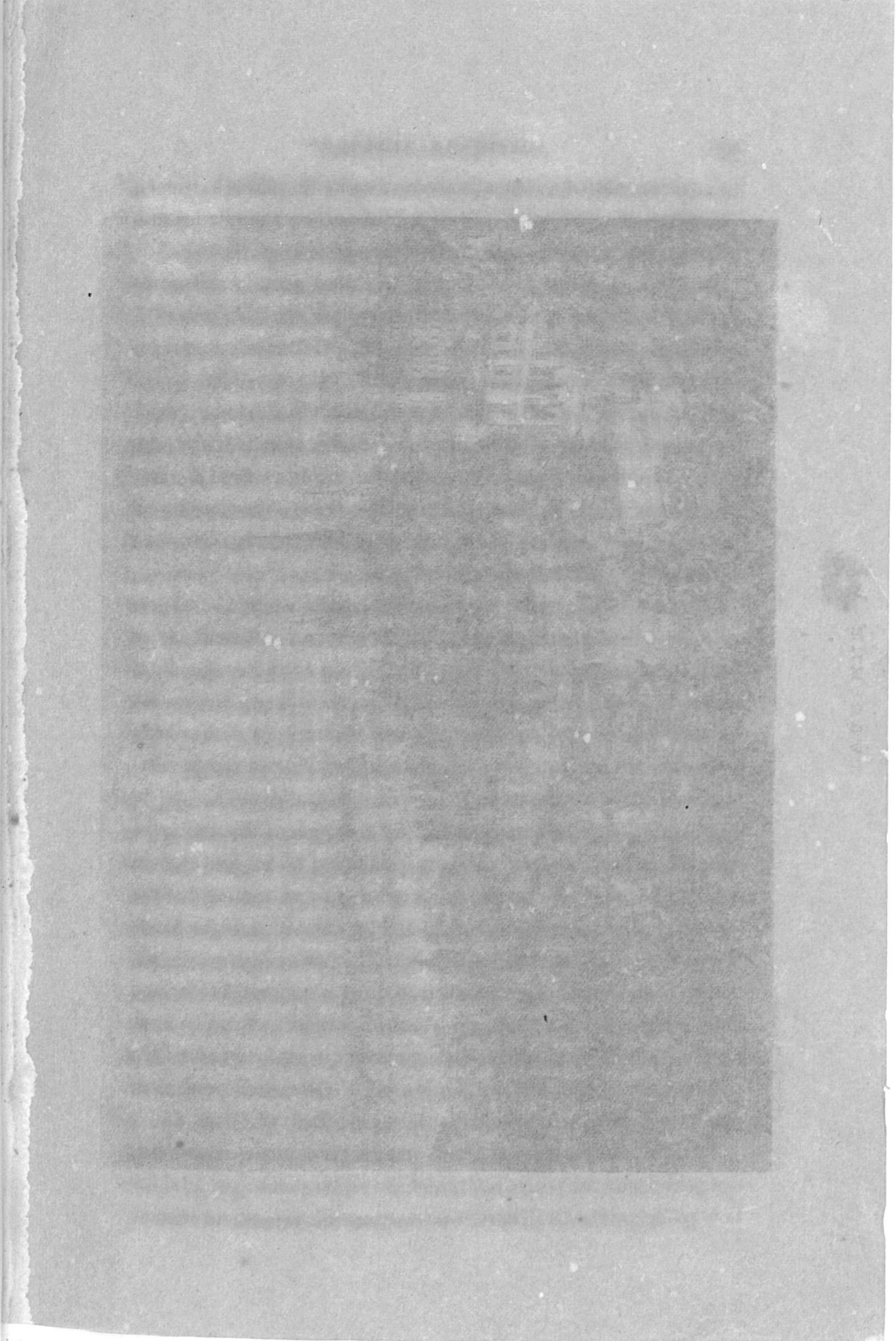
libéré de sa captivité, s'en alla voyager en Italie, puis retourna en Angleterre, où il se livra à ses études favorites et publia les premiers volumes de sa grande œuvre historique.

En 1785, il revint à Lausanne, non plus dans la maison de M. Pavillard, dont il n'avait pas conservé un agréable souvenir, mais dans l'habitation d'un de ses amis, M. Duverdun, qui lui offrit une libre et agréable retraite.

Ce fut là qu'il finit le long travail dont il avait conçu l'idée, vingt-trois ans auparavant, dans une promenade solitaire, au milieu des ruines du Capitole. Ceux qui ont eu le courage d'entreprendre une longue tâche, et la satisfaction de l'accomplir, ne liront pas sans émotion ces lignes, que Gibbon écrivit dans son *memorandum*, quand il eut terminé la sienne :

« J'ai osé, dit-il, constater le moment de la conception de cet ouvrage; je marquerai ici celui qui en acheva l'enfantement; ce jour, ou plutôt cette nuit, arriva le 27 juin 1787 : ce fut entre onze heures et minuit que j'écrivis la dernière page, dans un pavillon de mon jardin. Après avoir quitté la plume, je fis plusieurs tours dans un berceau d'acacias, d'où la vue s'étend sur la campagne, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serein; le disque argenté de la lune se réfléchissait dans les eaux du lac, et toute la nature était plongée dans le silence. Je ne dissimulerai pas la joie que j'éprouvais en ce moment qui me rendait ma liberté et allait peut-être établir ma réputation; mais les mouvements de mon orgueil se calmèrent bientôt, et des sentiments moins tumultueux et plus mélancoliques s'emparèrent de mon âme, lorsque je songeai que je venais de prendre congé de l'ancien et agréable compagnon de ma vie, et que, quel que fût l'âge où parviendrait mon histoire, les jours de l'historien ne pourraient être désormais que bien courts et bien précaires. »

La ville de Lausanne, dont nous venons d'indiquer quelques-uns des principaux souvenirs littéraires, est remarquable par sa situation pittoresque. Au dehors, une ceinture de vignes, de champs



libéré de sa captivité, on alla voyager en Italie, puis retourna en Angleterre, où il se livra à ses études, écrivit et publia les premiers volumes de sa grande œuvre, *l'Essai*.

En 1785, il vint à Lussane, où il demeura dans la maison de M. Pissani, dont il n'avait pas connu l'existence, soutenu, hélas ! dans l'habitation d'un de ses amis, le comte de Taverne, qui lui offrit une libre et agréable retraite.

Ce fut là qu'il finit le jour de sa mort, le 20 janvier 1794, à l'âge de vingt-trois ans auparavant, dans une vie si courte et si solitaire, au milieu des ruines du Capitole. Ceux qui ont eu le courage d'entreprendre une longue tâche, et la satisfaction de l'accomplir, ne liront pas sans émotion ces lignes, que Gibbon écrivit dans son *memorandum*, quand il eut terminé la sienne :

« C'est à ce moment-là le moment de la composition de cet ouvrage, que je me suis vu en face de moi-même, et que j'ai senti, ce jour-là, pour la première fois, le poids de la mort. Le 17 et le 18, entre onze heures et jusqu'à midi, j'écrivis la dernière page d'un pavillon de mon jardin. Après avoir quitté la plume, je fis plusieurs tours dans un berceau d'acacia, d'où la vue s'étend sur la campagne, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serain, le disque argente de la lune se réfléchissait dans les eaux du lac, et toute la nature était plongée dans le silence. Je ne dissimulerais pas le joie que j'éprouvai en ce moment, qui me rendait ma liberté et allait cent-dix fois au-delà de ce que je me sentais capable de me procurer. Je me sentais plus libre et plus heureux qu'à aucun moment de ma vie, lorsque je songeais que je venais de rendre usage de l'unique et agréable compagnon de ma vie, et que, quel que fût l'usage que je parviendrais à en faire, les jours de l'existence ne pourraient être de centaine que bien courts et bien précaires. »

La suite de l'ouvrage, dont nous venons d'indiquer quelques-uns des principaux ouvrages littéraires, est remarquable par sa clarté, sa pureté, sa simplicité, une ceinture de vignes, de champs





Houarue freres del et sc

LAUSANNE.





féconds, de verts enclos, le lac à quelque distance, le Jura et les Alpes à l'horizon; au dedans, des rues tortueuses, escarpées; trois collines hérissées de maisons, et dans les profonds ravins qui se déroulent entre ces collines, d'autres lignes irrégulières de maisons; ici, des habitations de paysans; là, d'élégantes boutiques et de splendides hôtels. Autrefois, pour se rendre d'un des quartiers à l'autre de cette singulière cité, il fallait descendre des pentes rapides et remonter d'autres pentes par des ruelles étroites; maintenant, ils sont réunis par un tunnel et par un pont magnifique.

Au-dessus de cet amas d'habitations s'élèvent l'ancien château avec sa vaste terrasse, et la cathédrale, qui couronne Lausanne comme une tiare. Cette cathédrale, dont la fondation remonte à l'an 1000, est l'un des plus beaux édifices de la Suisse, et jadis elle fut l'une des plus riches églises : les Bernois en savent quelque chose.

Pour affranchir le pays de Vaud de la domination du prince de Savoie, les bonnes gens de Berne le soumirent à leur autorité. Pour l'empêcher de faire un mauvais usage de ses richesses, ils confisquèrent une partie de sa seigneurie et lui imposèrent, chaque année, une lourde contribution; pour le rendre plus digne de leur généreuse protection, ils lui firent accepter, par un simulacre d'assemblée religieuse, par les prédications de Farel et par leurs ordres impérieux, le dogme de la réforme; pour le préserver de la périlleuse influence de ses traditions et de ses souvenirs, ils lui interdirent, sous des peines sévères, toute cérémonie catholique; par surcroît de précautions, ils lui enlevèrent paternellement la dotation de ses communautés religieuses, les domaines de ses monastères, les ornements de ses églises.

La cathédrale de Lausanne, qui scandalisait surtout par son opulence leur haute sagesse et nécessitait des mesures exemplaires, fut dépouillée de ses tableaux, de ses vases sacrés, de ses vêtements sacerdotaux; le tout fut transporté à Berne, et, là, vendu ou fondu, transformé en beaux écus, pour la plus grande gloire

de Dieu et la prospérité de la pieuse cité. De là ce mystérieux trésor de Berne qui, d'année en année, pendant près de trois siècles, s'accroît perpétuellement. Mais la rapace régente de l'humble canton de Vaud devait expier ses vols sacrilèges : en 1798, elle fut envahie par l'armée de Brune, et, un jour, elle vit arriver dans ses murs le beau-frère de Rewbel, le fameux Rapinat, qui, du premier coup, la condamna à payer une somme de douze millions !

De la vénérable cathédrale de Lausanne, il ne reste à présent que les murs dénudés. Dans sa grande nef, où, jadis, autour du tabernacle et des reliquaires étincelaient les candélabres, les statues et les croix en argent massif, il ne reste plus que des pierres sépulcrales. Dans l'une de ces tombes est enseveli Amédée VIII, qui, d'abord, régna sur la Savoie, qui, ensuite, fut élu pape par le concile de Bâle et renonça successivement au diadème ducal et à la tiare pontificale pour vivre en paix dans son château de Ripaille. Deux couronnes pour un coin de terre sur les bords du lac de Genève ! Quel philosophe ! Dioclétien, Charles-Quint, Christine de Suède, n'en avaient qu'une, et l'on dit même qu'ils se repentirent d'y avoir renoncé. Dans une autre tombe repose le corps du courageux major Duval, qui, en 1725, tenta d'affranchir son pays de la domination des Bernois et fut, pour cet acte de patriotisme, condamné à périr sur l'échafaud ; près de lui est le général Laharpe, le précepteur d'Alexandre, qui, dans le palais impérial de Pétersbourg, gardait fidèlement le souvenir de son canton de Vaud, et qui tenta aussi de lui rendre la liberté. Quelques autres tombeaux, dispersés dans la vaste enceinte de cette église, attirent les regards par le nom nobiliaire qui y est inscrit ou par leur forme artistique. Il en est un qui est consacré à la mémoire d'une belle étrangère morte à Lausanne à la fleur de son âge :

*Nell' età sua più bella, e più fiorita.*

Son mari voulut lui élever un monument qui subsistât à jamais,

comme un témoignage éclatant de son amour et de sa douleur inconsolable. L'artiste auquel il avait confié ce travail, et dont il stimulait le zèle de tout son pouvoir, se mit activement à l'œuvre; mais, avant que le monument fût achevé, le tendre époux avait déjà porté son cœur ailleurs et s'était remarié.

« O Dieu ! ô Dieu ! dit Shakspeare, qu'elles me semblent plates, moroses, fastidieuses et arides les coutumes de ce monde ! »

Ceux-là n'ont guère l'expérience de la vie, qui croient encore aux deuils ineffaçables et aux regrets éternels. Pour quelques êtres un peu fidèles, combien d'autres qui, comme la mère de Hamlet, oublient celui qu'ils ont pleuré, avant que la trace de leurs larmes soit effacée sous leurs paupières !

Le canton de Vaud ne fut délivré que par la Révolution française, en 1789, du joug que les Bernois lui avaient imposé dès l'an 1556. L'acte de médiation de 1803 lui assignait les mêmes droits qu'aux autres cantons de la république helvétique, et, en 1815, son indépendance fut pleinement reconnue par le congrès de Vienne.

Après son long asservissement, après les pénibles incertitudes qu'il eut encore à subir, de 1798 à 1815, par suite des fluctuations de la politique européenne, il semblait qu'en se voyant enfin délivré de son vasselage et librement incorporé dans la confédération helvétique, il ne dût désormais songer qu'à user sagement de ses richesses et à jouir en paix de sa liberté.

Mais, en 1830, il fit une révolution, et en 1845, dans une des fatales commotions de la Suisse, il en fit une seconde; en quinze ans, deux de ces aimables révolutions démocratiques où, selon le programme de ceux qui produisent cette tourmente populaire, les riches doivent être justement châtiés de leur orgueil, les pauvres devenir riches, où tout abus doit être à jamais anéanti, toute vertu dignement récompensée, où, enfin, tout un pays régénéré par une noble pensée doit reconquérir le bonheur de l'âge d'or, le calme et les pures jouissances du règne d'Astrée.

Nous les connaissons, ces belles promesses des réformateurs de la société, et nous savons ce qu'il en advient.

« Gais et joyeux Vaudois, dit un spirituel écrivain qui, en 1845, visitait Lausanne, vous n'y êtes plus : sur la plupart des physionomies, une expression soucieuse, mêlée d'arrogance, remplaçait cette gaieté, autrefois si vantée; il y a trois mois, ce canton venait de changer son ménage; en remuant le grand balai, dit arbre de la liberté, le peuple a délogé ceux qui, selon lui, gargotaient depuis trop longtemps; d'autres ont voulu goûter aussi de la bouillie gouvernementale. La commotion, ou l'effort de cet exercice populaire, a laissé des traces dans toutes les communes que j'ai parcourues. des arbres de liberté pourris, sans racine, dans un trou de terre, des drapeaux en jalons, flétris au bout de trois mois par l'intempérie du temps<sup>1</sup>. »

A la même époque, un autre voyageur commençait ainsi le récit de son excursion :

« J'ai traversé la Suisse avec une impression pénible. En retournant vers ses grandes montagnes, je songeais au serment du Grütli, à Guillaume Tell, à Winkelried, et je voyais dans toutes les vallées le portrait du tribun Steiger appendu aux vitres des boutiques. Je me rappelais ces chants enthousiastes, ces chants religieux des jours héroïques de l'ancienne Helvétie, des batailles de Sempach, de Grandson, de Morat, et j'entendais retentir les dernières romances des corps francs. De fatales passions divisent aujourd'hui ces cités, ces cantons, que, jadis, la corne d'Uri appelait à la défense du sol, et qui s'alliaient fraternellement dans une même pensée d'ordre et de mâle liberté. L'orage gronde partout, et pourtant un trouble funeste agite les esprits ! ici, le vertige des novateurs; là, l'épouvante des gens de bien ! Une tempête plus terrible que celle du ciel a bouleversé la terre de Clarens, les côteaues de Vevay; dans l'espace de quelques mois, le pays de Vaud, ce jardin de la Suisse,

<sup>1</sup> *Promenades en Suisse, en 1845, par le comte de Gurowski. Lausanne, 1846.*

est devenu le théâtre des plus sinistres désordres ; dans l'espace de quelques mois, la fièvre démocratique a dépassé, là, l'effervescence de nos révolutions de France : « Plus d'aristocratie ! s'écrient les « démagogues de Lausanne ; plus d'aristocratie de nom et de fortune ! c'est l'A-B-C de la doctrine ; mais plus d'aristocratie de « mœurs ni de vertus ! » L'instruction leur semble un luxe inutile, et la vertu les gêne : « A bas les académies où l'on enseigne les « sciences humaines ! » La vraie science est dans les pamphlets plébéiens : « A bas les temples où l'on prêche la loi de Dieu ! » Le peuple lui-même s'est fait Dieu.

« En attendant la solution de cette crise, la Suisse souffre déjà matériellement de tout le bruit qu'elle fait en Europe : chacun sait que le passage des étrangers est pour ce pays une ressource considérable. Cette année, les riches familles anglaises, les touristes, ont pris une autre direction. Sur toute ma route, je n'ai entendu que des soupirs et des gémissements des maîtres d'hôtel, qui regardent d'un air piteux leurs longues tables désertes, des marchands qui restent seuls dans leurs boutiques silencieuses, des postillons qui n'ont plus personne à conduire, et, par conséquent, plus de *trink geld*.

« Ces plaintes m'ont suivi jusqu'à Schaffouse, et le Rhin lui-même, dans sa chute impétueuse, semblait se lamenter de l'oubli où l'on laissait, par ces beaux jours d'été, ses cascades d'argent et ses rives attrayantes. »

Grâces au ciel, pourtant ! après tout ce grand fracas, l'orage s'est apaisé : les apôtres d'une nouvelle organisation sociale, les prophètes d'une nouvelle ère, ont jugé que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, dès qu'ils ont eu conquis une place lucrative dans l'administration du pays. Les bons Vaudois, soulevés et égarés par d'ardentes vociférations, se sont remis sagement à cultiver leurs champs et leurs vignes ; Lausanne a repris sa calme, riante, intelligente physionomie, et, chaque été, le chemin de fer lui amène une quantité de voyageurs ; un grand

est surpris de voir tout ce qu'il y a eu de mouvement intellectuel et de sève féconde dans cette minime partie de la Suisse.

J'ai parcouru bien des contrées, j'ai séjourné dans tous les États de l'Europe, j'ai visité, en mes jours de jeunesse, les universités de l'Allemagne, de la Suède, du Danemark, de la Russie, et, en recueillant mes souvenirs, je ne pourrais pas citer une ville qui, comparativement à sa population, puisse, comme Genève, s'honorer de tant d'établissements d'instruction, de tant d'œuvres mémorables et de noms illustres.

Il y a là des écoles de toute sorte : écoles classiques et industrielles, écoles de premier ordre pour les riches, écoles gratuites pour les pauvres ; car chaque enfant de cette cité, si chétive que soit la condition matérielle de ses parents, doit au moins apprendre à lire et à écrire.

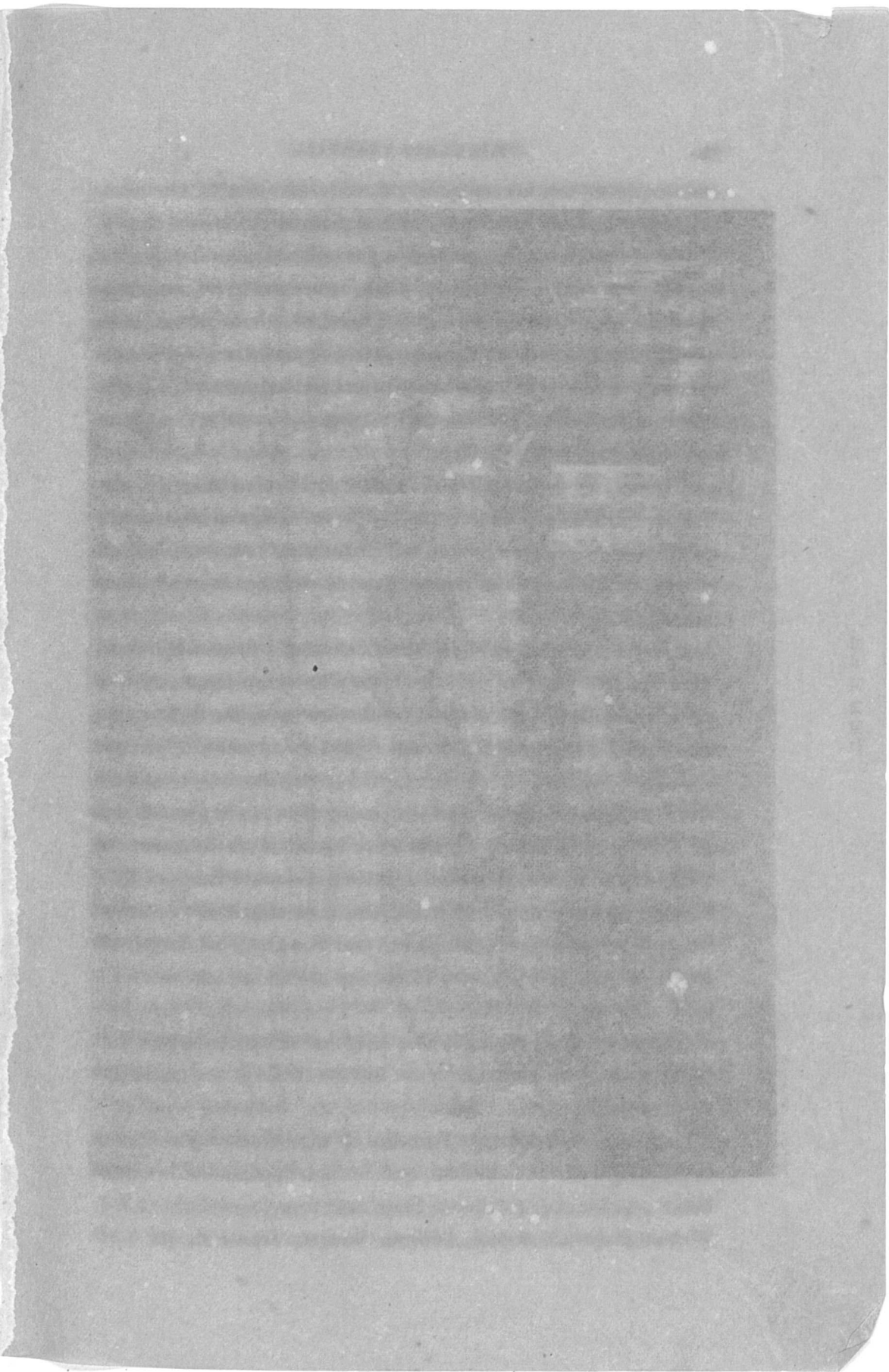
Il y a là une bibliothèque, la bibliothèque fondée par Bonnard, qui renferme les manuscrits les plus magnifiques, les incunables les plus précieux et une nombreuse collection de livres que l'on prête libéralement à quiconque présente la moindre garantie.

Il y a là un jardin botanique qui a eu son Jussieu, c'est-à-dire son Candolle, un musée d'histoire naturelle enrichi par des dons généreux, et un musée artistique où l'on voit quelques-uns des plus beaux tableaux des nobles maîtres de l'art helvétique.

Il y a là, enfin, une longue nomenclature d'hommes distingués qui sont nés à Genève ou qui y ont résidé, et qui, par leur enseignement verbal ou par leurs écrits, ont ajouté un nouveau rayon à l'auréole de cette ville.

Ils sont tous très-connus à une lointaine distance du petit coin de terre où ils ont poursuivi leurs travaux, mais je ne puis résister au désir de les citer.

C'est, dans la théologie : Turretini, Diodati, Vernet, Pictet ; dans la philologie : Isaac Casaubon, que Scaliger appelait le Phénix des beaux esprits, et l'orientaliste Humbert ; dans la médecine : Turquet de Mayerne, Daniel, Leclerc, Manget, Tronchin, qui à ses











Paul & Co. Paris del. et sculp.

GENÈVE.



connaissances éminentes joignait une touchante bonté de cœur, qui, en donnant chaque soir des consultations gratuites aux pauvres, avait près de lui un sac d'argent pour payer les médicaments, et tenait ainsi, disait-il, son bureau d'humanité.

Dans les sciences naturelles, Genève se glorifie à juste titre de nommer : Abraham Tremblez, qui s'est signalé par ses observations sur les polypes ; Deluc, dont notre Cuvier se plaisait à vanter les ingénieuses recherches ; Saussure, qui, le premier, gravit à la cime du mont Blanc ; Bourrit, son fidèle compagnon ; Bonnet, l'excellent philosophe, à qui nous devons, entre autres ouvrages à la fois agréables et sérieux, le charmant livre intitulé *Contemplation de la Nature* ; les deux frères Pictet, fondateurs de la *Bibliothèque universelle de Genève* ; les deux Huber, le patient, le sagace François Huber, qui, dans sa cécité, nous révéla quelques-uns des traits les plus curieux des mœurs des abeilles, et son fils, Pierre, qui étudia, avec la même intelligence, les fourmis ; Tingry et Marcet, deux habiles chimistes, et enfin M. de Candolle. Parmi les hommes d'État, nous citerons Lefort, le confident, l'amiral de Pierre le Grand, et M. Necker. Parmi les publicistes et les jurisconsultes : Mallet-Dupan, l'un des collaborateurs du *Mercure de France* ; Burlamaqui, Godefroy ; Dumont, qui préparait, dit-on, le canevas des discours de Mirabeau ; Rossi, qui se laissa conquérir par l'Université de Paris, et périt si cruellement dans la révolution de Rome. Dans les lettres, nous mentionnerons des noms que chacun connaît : Jean-Jacques Rousseau, madame Necker de Saussure, madame de Staël ; Mallet, l'historien du Danemark ; Sismondi ; Vinet, le judicieux critique ; Tœpfer, l'agréable conteur. Dans les arts : Jean Petitot, dont Charles I<sup>er</sup> et Louis XIV se disputaient les émaux ; Allaud, peintre en miniature ; Hornung et Diday.

A cette rapide énumération je ne puis omettre d'ajouter un noble nom auquel se joint une légende touchante ; c'est le nom de Jean Allarmet, de Brogni, et la légende, la voici :

Jean Allarmet était le fils d'un pauvre paysan de Brogni, petit village situé entre Annecy et Genève. Dès son bas âge, il dut, comme tous les enfants des pauvres, commencer à gagner son pain par son travail, et, comme Sixte-Quint, le grand pape, comme Giotto, le précurseur de Raphaël, comme Valentin Duval, qui devint bibliothécaire de l'empire d'Autriche, comme le poète écossais J. Hogg, qu'on a surnommé le berger d'Etrick, Jean gardait les bestiaux.

Un matin, des religieux, cheminant par la vallée où il accomplissait sa tâche journalière, s'arrêtèrent à causer avec lui, et, frappés de ses vives réponses et de son intelligente physionomie, l'engagèrent à les suivre à Genève, lui promettant de le faire étudier. L'enfant, qui leur avait dit combien il serait réjoui de pouvoir lire le beau missel qu'il avait vu un jour chez le curé de la paroisse, accepta avec joie leur proposition. Son père et sa mère, qui avaient bien de la peine à pourvoir à leur propre subsistance, le laissèrent partir, et Jean fut placé par ses protecteurs dans un couvent de Genève, et s'y fit bientôt remarquer par ses facultés. Un de ses maîtres qui l'avait pris en affection lui conseilla de se rendre à Avignon, où il trouverait de plus savants instituteurs qu'à Genève, et par là naturellement acquerrait une plus haute instruction. C'était vers le milieu du quatorzième siècle. Avignon était alors le siège de la papauté. Le studieux Jean désirait vivement suivre le conseil de son professeur; mais, de Genève à Avignon, il y a une longue distance, et, pour entreprendre ce trajet, le pauvre garçon n'avait pas même une bonne chaussure.

Un cordonnier, témoin par hasard de son embarras, lui apporta une paire de souliers. « Hélas ! dit l'honnête Jean, je n'ai pas le moyen de vous les payer. — C'est bien ! c'est bien ! s'écria le cordonnier en riant ; vous me les payerez quand vous serez cardinal. »

Une vingtaine d'années plus tard, le charitable artisan, vieilli,

infirmes, languissait dans son échoppe, lorsqu'il vit apparaître, dit la légende populaire, un domestique, revêtu d'un habit galonné, qui lui demanda si ce n'était pas lui qui, autrefois, avait fait présent d'une paire de souliers à un élève du couvent. « Oui, dit le vieillard, je m'en souviens : c'était un aimable enfant dont chacun vantait les qualités. — C'est maintenant, répliqua le domestique, monseigneur le cardinal. Je viens, par son ordre, vous chercher pour que vous viviez désormais tranquille dans sa maison. »

Après avoir achevé ses études à Avignon, le petit pâtre de Brogni, l'humble élève du couvent de Genève, était devenu le précepteur du neveu de Clément VII, puis il avait été nommé évêque de Viviers, puis archevêque d'Arles, et enfin il était parvenu à la dignité de cardinal.

En 1414, il se rendit au concile de Constance, et fut, trente fois de suite, appelé à le présider ; il se montra plein de compassion pour le malheureux Jean Huss ; il essaya, par la douceur, de le ramener dans le giron de l'Église catholique, puis enfin fut obligé de prononcer sa sentence.

On dit que, dans cette célèbre assemblée, il aurait pu être aisément investi de la tiare pontificale ; il engagea ceux qui voulaient lui donner leurs suffrages à nommer le cardinal Colonna et le proclama lui-même pape, sous le nom de Martin V.

Quand toutes les œuvres du concile de Constance, auxquelles il avait pris une si grande part, furent achevées, Jean de Brogni, que le même pontife voulait emmener à Rome, demanda un congé de quelques semaines. Il voulait revoir le pays où il était né, où il avait grandi ; il s'arrêta à Genève et s'y fit bénir par sa bienfaisance ; il alla à Annecy et y fonda un établissement de charité pour les veuves et les orphelins ; puis il se rendit à Brogni, s'installa dans la cabane de son père, invita les vieillards du village et des environs à un grand dîner. La plupart de ses convives avaient été les compagnons de son enfance ; ils l'avaient vu, pauvre

et chétif, conduisant son troupeau dans les pâturages ; ils se souvenaient peut-être de l'avoir méprisé dans son indigence, et ils arrivaient tout confus en face de celui qui, d'une si basse condition, s'était élevé au premier rang des princes de l'Église. Mais le bon cardinal allait au-devant d'eux, leur tendait la main, s'informait de leur situation et donnait un généreux secours à ceux qui étaient dans le besoin.

En 1422, il fut transféré du diocèse d'Arles à celui de Genève ; son grand âge ne lui permit point de prendre possession de ce siège épiscopal, qu'il avait sans doute désiré ; il avait alors quatre-vingts ans, et il mourut à Rome en 1426 ; mais il voulait avoir son dernier gîte dans la ville où il avait trouvé son premier refuge. Déjà, depuis plusieurs années, il avait fait préparer sa tombe dans une des chapelles de la cathédrale, non pas une tombe décorée des insignes de ses dignités ecclésiastiques, non ; telle n'était point son idée.

De même que ce berger des traditions orientales, qui, par la faveur d'un roi de Perse, ayant été nommé grand vizir, conservait dans son palais ses vêtements de pâtre, sa houlette et sa panetière, le noble cardinal de Brogni conservait la mémoire de son origine, et sur les parois de son sépulcre il avait fait sculpter des chênes, des glands, des pourceaux.

La ville de Genève, qu'il avait édifiée par ses vertus et enrichie par ses généreuses dotations, lui rendit un autre hommage ; elle lui érigea une statue.

Un jour vint où ce monument d'un juste sentiment de respect et de gratitude fut renversé, et la chapelle du vénérable Jean de Brogni profanée, dévastée.

Un jour, trois étrangers, trois Dauphinois, l'opiniâtre Saunier, le rusé Fromont, le fougueux Farel, arrivèrent à Genève et commencèrent à y prêcher le dogme de la réforme, l'abolition du culte des saints, la proscription des reliques et des images, la haine de la papauté, le renversement du catholicisme ; quelque temps

après apparut Calvin, qui devint leur chef et acheva leur œuvre.

Quelle étrange chose que cette bourgeoisie, généralement si fière de son origine et de ses qualités genevoises, ait écouté d'une oreille si complaisante les paroles de quatre prédicateurs étrangers ! que cette cité, qui se glorifiait d'avoir échappé à la domination des princes de Savoie, ait docilement courbé la tête sous la hautaine autorité d'un plébéien de Picardie ! et qu'enfin la gracieuse, la riante capitale du Léman ait accepté le sombre dogme de Calvin !

Certes, je n'ai nulle envie de faire l'éloge de Luther, car la réformation, dont il fut l'un des principaux moteurs, m'est toujours apparue comme la révolution la plus désastreuse à tous les points de vue ; mais dans la fougueuse nature de Luther il y avait encore un côté sensible, quelques fibres qu'un sentiment d'amour ou de pitié pouvait faire mouvoir ; il y avait même, sous la rude enveloppe de ce fils du mineur d'Eisleben, un petit flot de poésie germanique. Dans Calvin, rien de pareil. C'est l'orgueil sans ménagement et la violence sans frein, la violence qu'il appelait lui-même *sa bête féroce* ; il formule ses principes comme si lui seul était dans les voies de la vérité ; il parle au nom de la religion et n'admet aucun contradicteur : la moindre objection lui paraît une impiété, la moindre résistance le met en fureur.

Quand il revint à Genève, après en avoir été exilé pendant deux ans, il fut le maître de cette ville ; il effraya les esprits craintifs et subjuga les plus résolus ; il gouvernait le conseil de la cité et dictait même les arrêts du tribunal.

Par sa volonté, les églises et les cloîtres furent dévastés, les prêtres bannis à perpétuité et leurs demeures saccagées. Il y avait, à Genève, un couvent de religieuses de Sainte-Claire, fondé par Yolande, sœur de Louis XI ; on les invita à admettre la doctrine de la réforme ; Farel lui-même, pénétrant dans leur demeure, leur fit un long sermon, dans lequel il raillait impitoyablement la sainteté de leurs vœux ; mais ni ses remontrances, ni ses sarcasmes,

ni la peinture qu'il leur faisait d'une autre existence plus libre et plus attrayante, ne purent ébranler leur foi. Condamnées alors à sortir de leur religieuse retraite, elles partirent toutes ensemble pour se réfugier à Annecy. Il y en avait quelques-unes parmi elles qui, de leur vie, n'avaient vu que les murs de leur couvent, qui étaient tout étonnées de se trouver en pleine campagne, et qui, à l'aspect d'un troupeau de vaches et de moutons, s'en écartaient avec effroi, croyant voir des animaux sauvages.

Déjà la plupart des familles catholiques de Genève avaient émigré, et, selon le témoignage de Bonivard, le célèbre Bonivard, qui, après avoir été prieur de l'abbaye de Saint-Victor, se rallia au protestantisme, la ville était tellement dépeuplée, que l'on trouvait à peine des locataires pour occuper les maisons vides, à la condition seulement d'y mettre des meubles.

Ils se retiraient, en fidèles catholiques, devant le nouveau pouvoir contre lequel ils ne pouvaient essayer de lutter, devant la loi qui leur interdisait la liberté de leur culte, devant l'homme qui se regardait comme le chef absolu de la religion et des consciences.

En demeurant dans la ville qui les avait vus naître, avec leur amour pour le culte de leurs pères, ils restaient exposés aux persécutions, à l'emprisonnement, à la mort peut-être; car l'inflexible Calvin n'admettait, dans les rigueurs de sa loi, aucune concession, et n'accordait aucune grâce à ses adversaires.

Un des magistrats de Genève, accusé d'avoir témoigné quelque bienveillance aux ennemis du prophète de Picardie, fut, pour ce fait, condamné à passer deux mois enfermé dans un cachot. Un autre citoyen notable, Jacques Gruet, qui avait osé écrire un libelle contre le saint apostolat de Calvin, paya de sa vie ce crime abominable. En 1547 il porta sa tête sur l'échafaud; trois ans après, un de ses écrits qu'on avait retrouvé dans sa demeure fut brûlé par la main du bourreau.

Chacun connaît le terrible drame de Michel Servet; il avait eu



l'audace, ce malheureux Espagnol, de constater plusieurs graves erreurs dans le livre de *l'Institution chrétienne*, l'œuvre favorite de Calvin, et la témérité d'envoyer cette critique à Calvin lui-même. Cette fois, ce n'était plus seulement l'orgueil du réformateur qui se trouvait offensé, c'était la vanité de l'écrivain. Calvin, furieux, écrivit à son ami Farel qu'à tout prix il se vengerait de cet infâme pamphlétaire, *de cet âne, de cet animal immonde, de ce rebut d'une étable puante*; car telles étaient ses expressions habituelles quand il parlait d'un de ses antagonistes, et, lorsque le dard empoisonné de la haine lui était ainsi entré dans la poitrine, il ne pouvait l'en arracher. Pour accomplir ses projets, il en vint, lui, le persécuteur du catholicisme, à chercher un auxiliaire dans le catholicisme. Il adressa à l'archevêque de Lyon le traité dans lequel Servet attaquait le dogme de la Trinité; le prélat fit arrêter en Dauphiné l'auteur de cette œuvre hérétique. Servet réussit à s'échapper de sa prison; il espérait se réfugier en Italie, et il eut le malheur de passer par Genève; à peine était-il arrivé dans cette ville, que Calvin le faisait incarcérer, puis bientôt après juger par un tribunal servile et condamner à être brûlé vif! Ni ses prières, ni ses larmes, ne purent fléchir la rage sanguinaire de son ennemi. Le 27 octobre 1553, il fut conduit au supplice; il avait alors quarante-quatre ans. Son bûcher avait été, peut-être par un raffinement de cruauté, formé de branches d'arbres humides, et pendant plus de deux heures il resta vivant encore au milieu des flammes : « Oh ! Dieu ! s'écriait-il dans ses tortures, avec les cent pièces d'or et la valeur du collier d'or que l'on m'a pris quand on m'a fait prisonnier, ne pourrait-on au moins acheter du bois meilleur pour me brûler plus vite ? »

En ordonnant ces arrêts de proscription contre les catholiques et ces sentences de mort contre ceux qui insultaient sa majesté, Calvin accusait d'intolérance le catholicisme; il l'accusait aussi de mensonge, et, un jour, il eut la honte d'échouer publiquement dans une de ses tentatives d'imposture. Le fait a été, bien en-

De plus, la population de cette ancienne cité féodale et épiscopale se divisa peu à peu en cinq classes, moins éloignées l'une de l'autre que les castes indiennes, mais séparées cependant par de rigoureuses institutions et de sévères coutumes.

Il y avait là les citoyens, les natifs, les bourgeois, les habitants, et enfin les sujets ou étrangers.

Les citoyens, fils de citoyens et nés dans la ville, pouvaient seuls être investis des premières charges de la magistrature; ils se glorifiaient de leurs titres comme les antiques citoyens de Rome : *Ego sum civis romanus*; et, comme les brahmes, ils siégeaient à la sommité de l'échelle sociale.

Les *natifs*, issus d'un *habitant* et nés à Genève, avaient quelques droits de plus que leur père, mais ne pouvaient être revêtus d'aucune fonction publique.

La qualité de bourgeois était octroyée par l'État ou achetée à certain prix, et se transmettait avec ses prérogatives de père en fils. Le bourgeois avait la faculté de se livrer à toute espèce de commerce, et il était admis dans les conseils de la république; mais il ne pouvait parvenir aux grands emplois réservés exclusivement à l'oligarchie des citoyens.

Par la dénomination d'*habitants*, on désignait les étrangers qui avaient obtenu gratuitement ou acheté la permission de résider à Genève, mais sans y jouir d'aucun privilège.

Ceux qui n'avaient point acquis cette autorisation spéciale pouvaient, par un assentiment tacite des magistrats, rester dans le pays à titre de sujets ou d'étrangers.

Mais, depuis la fin du siècle dernier, cette étrange organisation d'un État républicain a été complètement bouleversée. La Révolution française en a sapé les fondements; les idées démocratiques se sont infiltrées dans la population de Genève, et ont renversé tout cet échafaudage de privilèges de naissance et de prérogatives aristocratiques.

Les rigides lois de Calvin n'ont pas même pu résister à l'action

d'un principe universel de libéralisme. Après la réforme, on n'obtenait à Genève le diplôme de bourgeoisie qu'à la condition de s'engager par serment à vivre selon les dogmes du protestantisme, et quiconque devenait catholique perdait par ce fait ses droits de cité.

Mais en 1801, en vertu du Concordat, des catholiques obtinrent d'abord qu'une église leur serait ouverte dans l'enceinte même de Genève, et en 1814 le congrès de Vienne, en adjoignant quelques villages à la cité calviniste, lui imposa l'obligation de respecter et de protéger dans ses murs et sur son territoire la religion catholique.

Maintenant, dans la population de ce canton, qui se compose d'environ soixante-quatre mille âmes, on compte au moins vingt mille catholiques, qui pratiquent librement leur culte et n'ont plus à redouter aucune persécution.

De tels changements dans les institutions d'un peuple doivent nécessairement produire d'importantes modifications dans son caractère et ses mœurs. Ceux qui ont vu, au siècle dernier, la sévère ville de Genève enserrée dans son réseau de coutumes traditionnelles, de principes hiérarchiques, et asservie à la rude loi de Calvin, ne la reconnaîtraient guère s'ils la voyaient telle qu'elle est aujourd'hui, dégagée de toute entrave, trop dégagée souvent, animée par un vif mouvement de commerce et fréquentée chaque année par des milliers et des milliers d'étrangers.

Les descendants des anciennes familles patriciennes habitent encore, dans la haute ville, de grandes maisons construites en pierres de taille d'un aspect imposant et triste; mais d'autres se rapprochent des rives du Rhône, et de magnifiques habitations s'élèvent autour de ce quartier Saint-Gervais où jadis les artisans semblaient relégués à l'écart comme une colonie d'ilotes, et il se forme là toute une nouvelle et riche et brillante cité.

Ce qu'on a dit de la roideur des Gênevois et de leur froide réserve envers l'étranger, je n'ai point eu occasion de le reconnaître.

J'ai séjourné plusieurs fois dans cette ville, j'ai été admis dans quelques-uns de ses salons, et j'y ai toujours trouvé des hommes fort courtois et fort obligeants, des femmes instruites et gracieuses.

Mais, à supposer que cette société n'ait point la vivacité de la société parisienne ni le confiant élan et les cordiales démonstrations des peuples du Nord, Genève est une de ces villes où l'on se détourne aisément du commerce des hommes pour s'absorber en une libre rêverie dans la contemplation de la nature. Quelle variété de couleurs, de scènes agrestes et d'images grandioses attirent là de tous côtés les regards ! Quel merveilleux aspect que celui de ces fraîches vallées, de ces cimes aériennes et de ce grand lac où se reflètent les richesses de la terre et les rayons du ciel ! Il n'y a qu'un saint qui ait pu passer à côté de ce lac sans le voir.

On raconte que le célèbre abbé de Clairvaux, se rendant un jour à Genève, traversa toute la lisière du canton de Vaud absorbé dans une profonde méditation. Le soir, ses compagnons s'entretenaient de la magnificence du Léman, et lui les écoutait avec surprise. Ce lac, dont il entendait ainsi vanter la beauté, il ne l'avait pas remarqué.

Mais c'était saint Bernard.

---

## CHAPITRE TROISIÈME

Migration des Anglais. — La diligence de Chamouni. — Entrée en Savoie. — Le mariage de la Savoie et de la France. — Les points de vue de divers côtés. — L'Arve. — Les montagnes. — Le Môle. — La chapelle de Voiron. — Histoire de Nicolas Fluquet. — La grotte de Balm. — Le lac de Flaine. — Les villes et villages de la vallée. — La voiture de Saint-Martin. — Le gentleman. — Les fleurs des Alpes. — Poésie russe. — Les terreurs du postillon. — Le glacier des Bossons. — Chamouni le soir. — Premier voyage à Chamouni. — Les hôtels actuels. — Les boutiques. — La roulette. — Les environs. — Le mont Blanc. — Premiers essais d'ascension. — M. de Saussure. — Jacques Balmat. — Première ascension. — Poésie des montagnes. — Les deux saisons de Chamouni. — Les travaux des hommes et des femmes. — Humilité des habitants.

### I

Un de nos humoristiques écrivains a dit : « Je ferais volontiers un voyage en Angleterre, si je n'avais peur d'y trouver trop d'Anglais. » En été, cette crainte devrait l'empêcher de voyager non pas dans la grande île britannique, mais dans plusieurs pays du continent. En été, je suis convaincu qu'il n'y a plus d'Anglais en Angleterre. Si jamais nous voulons réellement faire la conquête de ce royaume, il n'y a pas besoin d'armer tant de frégates, tant de canonnières et de bateaux à transport. Il suffit d'attendre sournoisement le mois de juillet et de débarquer alors sur la côte une compagnie d'infanterie, avec un préfet et un receveur général des finances. Elle pourra s'en aller tranquillement prendre possession de Londres et y installer nos deux fonctionnaires.

A cette époque de l'année, les Anglais sont saisis d'une ardeur de migration à laquelle ils ne peuvent résister. Comme les nuées de pigeons que l'on voit s'abattre dans les plaines de l'Amérique du Nord, comme les myriades de cailles qui, à certains jours, mettent en émoi toute la population de l'île de Helgoland, des légions de familles anglaises désertent à la fois leur foyer natal et abordent sur la terre de France et de Belgique. Les rues de Bruxelles et de Paris en sont inondées. Les maîtres d'hôtels, les cafetiers, les marchands, se tiennent à l'affût de cette colonie nomade et s'efforcent à qui mieux mieux d'en tirer au moins quelques plumes. De là les Anglais se répandent de côté et d'autre, sur les rives de la Moselle, dans les pittoresques vallons du Rhin, et surtout en Suisse.

A voir de quelle façon ils entrent dans ce pays, visitant d'un air superbe ses principaux sites et ses monuments, donnant leurs ordres dans les auberges, encombrant de leurs bagages les bateaux à vapeur et les wagons de chemins de fer, il semble que la Suisse leur appartient, qu'ils y reviennent comme des propriétaires, attendus chaque année par leurs valets et leurs fermiers.

Qui sait? Peut-être qu'en réalité la Suisse leur appartient. Peut-être que, par un accord tacite, les membres de la diète helvétique, les conseils des différents cantons, les bourgmestres et les landamann ne sont que les fondés de pouvoir de la nation britannique, administrant pour elle cette belle contrée, et lui rendant secrètement compte de leur gestion.

S'il en est ainsi, nous ne devons pas être surpris de la part qu'ils ont prise dans les diverses affaires de la Suisse, des encouragements qu'ils ont donnés à la singulière colère de Genève, quand nous avons annexé à la France le Chablais et le Faucigny, et nous devons nous estimer heureux qu'ils veuillent bien tolérer nos voyages dans cette région qui est leur domaine.

En vertu de cette bénigne tolérance, j'ai pu retenir une place

de coupé dans l'une des deux vastes voitures qui, chaque matin, partent de Genève pour Chamouni. Ces voitures étaient remplies d'Anglais. En me voyant seul, chétif, au milieu de cette nombreuse cohorte, il me semblait que j'étais comme un pauvre étranger sans défense en pays ennemi. Ces vaillants citoyens de l'empire britannique pouvaient bien me faire la guerre pour la fameuse réclamation du bon docteur Pritchard, pour les mariages espagnols, pour les déceptions de la noble Angleterre dans la campagne de Crimée, pour l'armement de Cherbourg, pour l'annexion de la Savoie, enfin pour une foule de griefs enracinés dans les souvenirs diplomatiques de lord Palmerston et dans les rancunes de tout véritable Anglais. Que si seulement un de ces fiers touristes s'avisait de me provoquer à une boxe pour l'honneur national, j'étais humblement obligé de reconnaître en moi-même que mes faibles poignets ne pourraient soutenir une telle lutte.

Par bonheur, en tournant mes regards vers notre conducteur, l'idée me vint que j'aurais en lui un auxiliaire, car il me témoignait une complaisance particulière, ce bon conducteur, en même temps qu'il semblait fort impatienté du ton impérieux de quelques-uns de nos Anglais, des exigences de quelques autres pour leurs coffres et leurs valises. Par un surcroît de bonheur, je vis monter à côté de moi dans le coupé deux hommes qui, à en juger par leur costume et leur physionomie, ne devaient point appartenir à la race britannique. C'étaient deux de mes nouveaux compatriotes, deux Savoisiens, un propriétaire de Cluse et un percepteur de Bonneville. Cette fois j'avais de suffisantes égides. L'intérieur et la banquette de la diligence étaient occupés par les fils d'Albion, mais le siège du conducteur et le coupé appartenaient à la France.

La caravane est installée; la voiture part triomphalement, comme doit partir une belle voiture, élégamment attelée, qui d'un seul coup emmène vingt voyageurs. Une demi-heure après,

nous arrivions au village de Chêne, à la limite du canton de Genève. A quelques pas de là est une petite rivière et de l'autre côté de cette rivière est la Savoie.

Je n'avais pas encore vu notre nouvelle conquête, et je dois dire qu'au premier aspect elle ne m'a point paru bien séduisante. De la frontière helvétique à cette frontière du Faucigny, la transition, il faut l'avouer, est un peu brusque et le contraste un peu rude. Dans l'espace d'une demi-heure nous avons passé par un des plus élégants quartiers de Genève, puis par une riantة campagne, entre une double rangée de jardins fleuris et d'habitations aristocratiques. Chêne, que nous venons de traverser, est un riche et industriel village qui, au temps de notre premier Empire, était un de nos chefs-lieux de canton, qui depuis cette époque n'a fait que s'agrandir. Et devant nous est Maillesulaz, misérable hameau; des maisons grossièrement bâties avec du plâtre et des poutrelles, des cabanes délabrées, des haillons suspendus aux portes et aux fenêtres, des enfants à moitié nus qui viennent implorer notre charité d'une voix suppliante, en nous tendant leurs petites mains amaigries, des vieillards qui d'un ton plus dolent sollicitent la même aumône, et des goitreux qui désirent nous émouvoir par leurs difformités.

Mes deux compagnons de voyage remarquent l'impression que j'éprouvais à ce premier spectacle de leur pays natal, et le propriétaire de Cluse me dit : « Vous voyez la condition que notre gouvernement nous a faite. Nos rois depuis longtemps se sont détournés du berceau de leur dynastie. Ils ont embelli Turin. Ils ont tenté d'agrandir leur pouvoir d'un autre côté, et la pauvre Savoie a été fort maltraitée. On ne s'est souvenu d'elle que pour lui demander de rigoureux impôts, et l'on n'a rien fait pour améliorer sa position matérielle. Ce n'est pas sans raison que nous nous sommes réjouis d'être réunis à la France. Nous savons que la France est une grande et libérale puissance. Nous espérons qu'elle dirigera vers nous sa vivifiante action, qu'elle nous fera



des routes, des canaux, des chemins de fer peut-être, qu'elle relèvera nos édifices publics qui tombent en ruine, et reconstituera nos écoles. Nous avons confiance en elle, et nous sommes fiers d'arborer son drapeau. »

En écoutant ces paroles prononcées avec une naïve franchise, je songeais à ces mariages qui s'accomplissent parfois entre une pauvre, honnête ouvrière et un riche patricien. La Savoie me représentait l'humble fiancée qui n'a pour tout bien que sa vertu et sa beauté, et notre pays de France, le galant époux qui doit lui donner une magnifique corbeille, des fermes et des châteaux.

J'espère que nous n'aurons qu'à nous réjouir de cette union si subitement accomplie, malgré les colères de la Suisse, l'hostilité de l'Angleterre et le mauvais vouloir de l'Allemagne. Mais ceux-là se trompent qui croient à la prompte, intime association de divers États unis l'un à l'autre par la puissance du glaive, ou par un traité de paix ; et ceux qui en ce moment proclament avec tant d'ardeur l'unification de l'Italie éprouveront dans la joie de leur rêve plus d'une déception. Il a fallu des siècles et la sagesse des plus grands ministres pour assimiler peu à peu au cœur de la France ses différentes conquêtes, pour fonder l'unité de notre monarchie. Maintenant encore la Bretagne, l'Alsace, la Navarre, conservent un caractère distinct. La Lorraine et la Bourgogne se souviennent de leurs anciens ducs, et longtemps après la victorieuse entrée des troupes de Louis XIV à Dôle et à Besançon, des Francs-Comtois se faisaient ensevelir la face contre terre, afin de protester jusqu'après leur mort contre la domination de l'étranger.

Si notre épousée savoisiennne n'est pas riche, en revanche elle est belle, réellement très-belle, et plus d'un artiste et plus d'un poète la préféreraient à de grosses cités gonflées de marchandises et bourrées de sacs d'écus.

De Genève à Chamouni, on compte environ dix-huit lieues, et,

le long de cet espace, à chaque instant on est surpris par un nouveau point de vue. C'est d'abord le mont Salève, dont on distingue très-nettement à quelque distance de Genève les crêtes les plus saillantes et les faces de rocs perpendiculaires. C'est le mont Blanc, qui apparaît à l'horizon dans sa sublime majesté. C'est la vallée de l'Arve, qui se déroule en différents contours jusqu'au delà de Chamouni. Elle n'a point la teinte brillante ni la transparence des eaux de la Suisse et du Tyrol, cette rivière savoisiennne qui descend du col de Balme. Elle est chargée de graviers ou de molécules d'une terre crayeuse qui lui donnent une couleur blanchâtre. L'Arveiron, le Bonnant, le Giffre, et les autres ruisseaux qui s'épanchent dans son lit, y portent également du sable et du limon, et, à voir cette rivière courir impétueusement vers le bassin du Rhône, on dirait qu'elle a hâte de se purifier dans ce fleuve, comme il s'est lui-même purifié dans le lac de Genève. Chacun sait que le Rhône entre dans ce lac avec une teinte jaunâtre et en sort avec un éclat lumineux comme une flèche d'acier : « Arrowy Rhon, » dit Byron. Un écrivain compare cette transformation à celle des âmes décrite dans les harmonieux vers de Dante. Le Léman est le purgatoire de ce fleuve chargé de matières impures.

Della santissima onda  
Rifatto sì, come piante novelle  
Rinnovellate di novella fronda  
Puro e disposto a salire alle stelle.

Si terne que soit la rivière de l'Arve, elle offre aux regards, par la variété de ses mouvements et la diversité de ses circuits, plus d'un aspect agréable. Tantôt elle est comprimée entre des rochers, où elle bondit comme un coursier irrité du frein qui subjugue son ardeur; tantôt elle coule indolemment dans un large bassin; tantôt elle se répand dans une vaste prairie, enlace des îles verdoyantes, arrose des massifs d'arbres fruitiers; tantôt, enfin,

elle se resserre sous les arches d'un pont, et semble reconnaître docilement la puissance de l'homme. Ça et là, comme le Mississipi, elle dépose sur ses rives un limon qui peu à peu élargit le champ de l'agriculteur; ça et là aussi, quelquefois comme le Rhône, la Loue, la Kintzig et tant d'autres méchantes eaux, elle s'élance furieusement hors de son lit, dévaste les campagnes, appauvrit et épouvante les communautés de laboureurs. Il y a longtemps qu'on pense à entraver ses funestes débordements. Les Savoisien espèrent à présent que la France leur fera des digues salutaires.

La route qui traverse cette vallée doit être aussi sur certains points très-améliorée, et sur d'autres complètement reformée. La diligence qui part le matin de Genève avec un vigoureux attelage n'arrive que le soir à Chamouni : un temps viendra où l'on fera aisément ce trajet en moins de six heures. Mais, en abrégant la durée de ce voyage, les ingénieurs diminueront nécessairement l'idéale jouissance du voyageur.

Telle qu'elle est, cette route, dans son tracé un peu primitif, dans ses brusques circuits et ses pentes rapides, je voudrais la revoir. Le temps ne paraît pas long, quand on n'est point tenu de se rendre en toute hâte d'un lieu à un autre comme un agent de commerce ou un courrier de cabinet, quand on parcourt une contrée vraiment pittoresque. Cette vallée de l'Arve est comme un beau livre d'images dont on se plaît à voir chaque feuillet et qu'on désire contempler à loisir, images riantes et gracieuses, images superbes et grandioses, les plus grandioses de l'Europe. Ici, de frais vallons où s'épanouissent dans les champs de blé le bluet et le coquelicot; là, de longues avenues d'aunes, de hêtres, de noyers, ou de mystérieuses forêts de sapins; puis, de tous côtés, les collines revêtues d'une abondante végétation et des montagnes gigantesques : le Brezon, le Môle, les Voirons, l'aiguille Varens; pareille à une des pyramides de l'Égypte; plus loin, le Buet et les autres cimes aériennes couvertes de neiges éternelles.

Ces montagnes étonnent les regards par la variété de leurs formes et de leurs couleurs. On y voit de larges bandes de matière calcaire qui aux rayons du soleil reluisent comme des façades nouvellement blanchies, des pointes de rocs qui par leur escarpement défient le chasseur de chamois le plus agile, des masses de pierres arrondies comme des tours, taillées à angle droit comme des bastions, ou fendues de distance en distance comme des créneaux, des échancrures produites par d'orageux éboulements, et enfin des zones de verdure.

Sur le Môle, il y a de vastes pâturages où les femmes du village voisin conduisent au printemps leurs bestiaux, comme les *sennerines* du Tyrol et de la Styrie. Ces femmes habitent de misérables cabanes en pierres sèches et en bois, sans cheminées, et elles restent là tout l'été, très-solitaires et très-occupées, car elles doivent non-seulement garder leurs troupeaux, traire leurs vaches, faire du beurre et du fromage; il faut qu'elles fassent, en outre, leur provision de combustible, et, ce qui est plus pénible, leur provision d'eau : les sources les plus rapprochées sont à une lieue de distance des pâturages. Dans les temps ordinaires, la rosée du matin suffit pour désaltérer les bestiaux, et l'on dit même que les vaches soumises à ce régime donnent un lait meilleur. Mais, dans les temps de sécheresse, il faut bien les conduire à l'abreuvoir, ou aller chercher les seaux d'eau nécessaires pour apaiser leur soif, et c'est une rude tâche.

Ce sont les femmes aussi qui le plus souvent vont faucher l'herbe touffue des enclos réservés, et cueillir celle qui pousse dans des fissures de rochers, ou sur des pointes escarpées que les bestiaux ne peuvent atteindre. Cette herbe est amoncelée sur le sol, en forme de meules, comme celles qu'on voit en automne dans plusieurs de nos provinces. Quand l'hiver est venu, quand la neige aplanit les aspérités du terrain, ceux à qui cette récolte de foin appartient vont la chercher. Ils la lient dans des filets et la font rouler au bas de la montagne.

Malgré l'activité et la vigilance des bergères du Môle, souvent elles ont à déplorer des accidents qui, dans leur chétive fortune, sont de vrais désastres. Souvent il éclate sur cette montagne des coups de vent subits, impétueux, irrésistibles. Les vaches qui, par malheur, paissent alors sur la lisière d'un roc, sur la pente d'un précipice, sont enlevées par l'ouragan et jetées dans l'abîme.

Sur un des pics de ce même Môle, on voit encore les ruines d'un ancien château dont la chronique se lie à notre histoire de France. Là résidaient jadis les barons de Faucigny. Au treizième siècle, il ne restait de cette ancienne maison qu'une fille nommée Béatrice. Elle épousa le dauphin de Vienne et lui transféra par ce mariage tous ses droits sur les domaines dont elle avait hérité. Des discussions de famille l'ayant irritée, elle se retira chez son cousin Amédée de Savoie, surnommé le Grand, et lui légua en mourant tous ses domaines. De là une longue guerre entre la maison de Savoie et celle du Dauphin, jusqu'à ce qu'enfin Humbert II, découragé, abattu par la mort de son fils, abandonnât sa principauté à Philippe de Valois. La paix se fit à la condition que la France garderait le Dauphiné, et que la Savoie entrerait en possession des domaines de Béatrice.

Sur les pentes des Voirons s'étendent, comme sur le Môle, des pâturages considérables, des forêts et même des champs de céréales. Longtemps on a vu des pèlerins gravir pieusement la sommité de cette montagne qui s'élève à cinq mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y avait là une chapelle consacrée à une madone très-vénérée dans le pays. On l'appelait Notre-Dame des Voirons. Près de cette chapelle, il y avait un couvent de bénédictins. Sur cette cime solitaire, aride et couverte de neige une grande partie de l'année, les pauvres religieux vivaient d'une vie de souffrances et de privations. Dans l'austérité du régime de la communauté, dans la rigueur des longs hivers, ils contractaient pour la plupart des maladies incurables. Mais ils s'encourageaient

l'un l'autre à souffrir avec une placide résignation, en se disant que dans un autre monde ils seraient récompensés de leur dévouement au culte de la Vierge. Un jour, un incendie éclata dans leur habitation et la détruisit en entier, à l'exception d'une voûte en pierre. Les religieux demeurèrent encore deux ans sous cette voûte ouverte à la pluie, à la neige, à tous les vents. Enfin, comme ils ne pouvaient reconstruire leur cloître, l'évêque fit transporter à Annecy la madone que ces fidèles gardiens ne voulaient point abandonner, et ils la suivirent dans cette ville.

Cette Vierge des Voirons était la patronne du pâtre et du chasseur, et sa chapelle était remplie d'*ex-voto* offerts par un grand nombre de braves gens de la contrée, qu'elle avait détournés des précipices ou protégés contre les avalanches.

Un jour, deux enfants du village de Cranve, en jouant et en courant l'un après l'autre sur les pentes de la montagne, finirent par s'égarer. La nuit vint, une froide nuit de novembre; le ciel était sombre, la terre couverte de neige. Devant les pauvres étourdis, pas la moindre trace de chemin, et ils étaient accablés de fatigue. Cependant leur père et leur mère, ne les voyant pas revenir, les appellent avec inquiétude, puis regardent de tous côtés, puis attendent encore avec un vif battement de cœur, puis enfin vont les chercher. Avec quelques charitables voisins qui s'associent à leurs inquiétudes, avec des clochettes et des torches de résine, ils gravissent les crêtes des Voirons, ils crient à haute voix, ils font résonner dans le silence de la nuit ces clochettes argentines des troupeaux, qu'on entend de si loin. Enfin, après avoir longtemps erré dans différentes directions avec une anxiété et une douleur qui, à tout instant, ne faisaient que s'accroître, ils trouvent les deux enfants couchés dans un étroit ravin, sur la lisière d'un roc taillé à pic. L'aîné avait ôté sa veste pour en revêtir son petit frère et le tenait serré dans ses bras pour le mieux réchauffer. Tous deux dormaient; mais au moindre mouvement ils étaient exposés à rouler dans le précipice. Ceux qui les découvrirent dans cette

effroyable situation ne doutèrent pas que Notre-Dame des Voirons ne les eût elle-même arrêtés au bord de l'abîme, et se firent un religieux devoir de suspendre aux murs de sa chapelle un nouvel *ex-voto*.

A quelques lieues de là, dans le village d'Arrache, il existe un autre monument de la piété d'un Savoisien. Au seizième siècle, un enfant de ce village, nommé Nicolas Fluquet, disait adieu à son humble cabane, à ses pauvres parents, et se mettait en route pour aller chercher fortune en pays étranger. Il n'avait pour tout bien qu'une marmotte que son père avait prise l'hiver dans une des grottes de la montagne. Mais il était doué d'une aimable physionomie, d'une honnête et intelligente nature, et sa mère lui avait souvent dit que le bon Dieu n'abandonne point ceux qui restent fidèles à ses commandements. Il partait avec cette confiance, avec la gaieté de son jeune âge, chantant et dansant, et faisant sauter sa petite compagne pour les gens charitables qui lui donnaient un morceau de pain dans le jour ou un asile dans la soirée. Il traversa ainsi toute la Suisse, plusieurs États de l'Allemagne, et, de village en village, de cité en cité, il alla jusqu'à Vienne. Un beau matin, dans cette capitale de l'Autriche, il s'arrêta par hasard devant la maison d'un bon bourgeois qui était alors assis à sa fenêtre, et qui, après avoir regardé un instant le gentil voyageur, appela sa femme et sa fille, qui n'était encore qu'un enfant. Tous trois furent charmés du spectacle inattendu que leur offrait le riant Savoisien, de la grâce de ses mouvements et de la mélodie de sa voix. La jeune fille surtout était ravie de le voir et de l'entendre; et soudain elle s'écria qu'elle voulait le voir de plus près et faire elle-même sauter sa marmotte. Nicolas fut invité à entrer dans la maison, et il resta. Il devint le compagnon de la petite Lucy, il courait avec elle dans le jardin, il lui enseignait la danse rustique de ses montagnes, et quelquefois il lui faisait de merveilleux récits des glaciers de la Savoie et des terribles animaux qu'on voyait rôder l'hiver dans les neiges. Les parents de Lucy

étaient riches, déjà un peu vieux, sensibles et confiants. Peu à peu ils s'attachèrent à ce pauvre émigrant que la Providence semblait elle-même avoir envoyé pour occuper leur charité et leur donner un intérêt de plus dans la vie, par l'accomplissement d'une bonne œuvre et la jouissance d'une nouvelle affection. Ils avaient souvent regretté de n'avoir pas de fils, ils en vinrent à traiter cet enfant de la Savoie comme un fils. Ils lui donnèrent des maîtres comme à leur propre fille, et se réjouirent de voir ses facultés intellectuelles se développer avec les qualités de son cœur. Nicolas et Lucy grandirent ainsi l'un à côté de l'autre, et ils s'aimèrent purement, sincèrement, et un jour vint où ils furent unis dans la cathédrale de Saint-Étienne. L'été suivant, Nicolas conduisait avec bonheur sa belle jeune femme dans son village d'Arrache, et près de la chétive cabane où il était né, il construisit une église.

J'ai toujours eu une vive prédilection pour les légendes populaires. Si, comme on l'a dit, les proverbes sont la sagesse des nations, les légendes en sont la poésie. Jeune, je me suis plu à recueillir les légendes de ma province natale, puis celles d'Allemagne, de Suède, de Russie, et des autres pays que je parcourais. Maintenant je recherche celles de la Suisse, et il en est une encore dans la vallée de l'Arve que je dois citer.

Au milieu d'un roc escarpé, à plus de deux cents mètres au-dessus de la rivière, on voit une arche de dix pieds de hauteur et de vingt pieds de largeur. C'est l'ouverture d'une grotte qu'on appelle la grotte de Balme. Elle n'offre point aux regards de ceux qui la visitent le merveilleux spectacle des pilastres, des lacs, des voûtes scintillantes que l'on admire dans le dédale de l'Adlesberg en Illyrie, ni même, de l'aveu de M. de Saussure, le phénomène de la grotte d'Osselle en Franche-Comté. Mais elle s'étend dans la cavité de la montagne sur un espace de plus de dix-huit cents pieds. Elle se divise en plusieurs galeries ornées de stalactites parsemées de pétrifications, et au centre de ces galeries est un puits



profond. Les habitants de la vallée disent que les fées ont fait cette retraite mystérieuse, taillé ses colonnes et creusé son puits. On disait aussi jadis que ce puits renfermait des trésors. Quelques hardis paysans essayèrent un jour d'y descendre et racontèrent qu'au moment où ils croyaient atteindre leur but ils avaient vu se lever du sein de l'abîme un énorme bouc noir armé de deux cornes monstrueuses. D'autres y revinrent avec des scapulaires, des croix, des cierges bénits, et le bouc avait disparu, mais ils ne trouvèrent au fond de ce magique souterrain que quelques ossements de chamois.

Près de là, dans un étroit vallon, est le lac de Flaine, un délicieux petit lac alimenté par une source limpide qui s'échappe en gazouillant de son lit de mousse, un gazon vert et parsemé de fleurs sur les bords de l'onde argentine, de grands bois de chênes tout autour, l'ombre et le silence, le charme d'une riante et paisible retraite. Si les fées habitent cette contrée, ce n'est point dans les ténébreuses galeries de la grotte de Balme qu'elles doivent se complaire ; c'est dans la fraîche enceinte du lac de Flaine. Et n'est-ce pas une écharpe de fée que cette cascade d'Arpenaz que l'on voit briller à la cime d'un roc élevé, qui se balance dans les airs comme une gaze légère, s'imprègne de divers rayons de lumière comme un arc-en-ciel, et dans sa chute impétueuse rejaillit et scintille comme une poudre de diamants.

Dans cette vallée de l'Arve, à laquelle la nature a donné une singulière et imposante beauté, l'homme a fait aussi son œuvre ; il a construit quelques jolis villages : Anemasse, Nangy, Contamine, Maglans, Chede, Servoz, et quelques autres petites villes agréables : Bonneville, chef-lieu d'une sous-préfecture ; Sallanches, par où l'on passe pour entrer dans les gorges sauvages de Saint-Gervais ; Cluse, dont le nom indique la situation. Comme notre Cluse bâtie au pied du fort du Joux, c'est une clôture dans la vallée, une porte étroite dans un défilé.

Les habitants de ces villages et de ces villes sont pour la plupart

occupés de travaux agricoles. Cependant il y a là aussi quelques entreprises industrielles, notamment des fabriques d'horlogerie, et, dans la plupart des chalets et des hameaux dispersés sur les flancs et les crêtes des montagnes, des familles d'ouvriers sont toute l'année employées à tailler des rouages, à ciseler des boîtes, à émailler des cadrans. Mais du haut de ces mêmes montagnes descendent en hiver les avalanches qui dévastent les champs et les bois, et au printemps les torrents impétueux qui se joignent à l'Arve et le font déborder. Sur ces mêmes montagnes, il se forme dans des terrains ardoisiers des amas d'eaux qui se grossissent peu à peu, puis minent et brisent les frêles parois qui les entourent, et tout à coup se précipitent hors de leur bassin avec une violence terrible. Ce n'est pas de l'eau pure, mais une espèce de boue liquide, mêlée d'ardoises décomposées et de fragments de rochers.

« La force impulsive de cette bouillie dense et visqueuse, dit M. de Saussure, est incompréhensible. Elle entraîne des rochers, renverse les édifices qui se trouvent sur son passage, déracine les plus grands arbres et désole les campagnes en creusant de profonds ravins et en couvrant les terres d'une épaisseur considérable de limon, de graviers et de fragments de rocs. »

Le fléau de ces flots bourbeux et des inondations de l'Arve suffit pour plonger dans la misère un grand nombre de gens qui, par le produit de leurs champs ou par les bénéfices de leur labeur industriel, jouissaient d'une honnête aisance. A tout instant, dans cette vallée qui attire chaque année tant de joyeux touristes, je vois apparaître la pâle pauvreté; à tout instant, en regardant les maigres et débiles enfants qui nous tendent une main suppliante, je me rappelle le touchant poème de Guiraud : « Pauvre petit, pars pour la France. »

Mais à présent la France vient à eux, j'espère qu'elle diminuera la cause de leur misère.

La grande route de Genève s'arrête au hameau de Saint-Martin. De là à Chamouni le chemin est si raboteux et si étroit, que les

superbes diligences de la rue du Rhône ne peuvent s'y aventurer. Il faut les remplacer à cette station par des petites voitures légères. Le transbordement des bagages s'opère tandis que les voyageurs sont invités à s'asseoir à une table de fort bonne apparence tenue par une très-aimable maîtresse d'hôtel.

Dans une des petites voitures à deux places de Saint-Martin, le hasard me donne pour compagnon un vrai gentleman anglais. Qui dit un vrai gentleman anglais dit un des hommes les plus agréables que l'on puisse rencontrer. Dans le cours de ma vie, j'en ai connu quelques-uns de cette trempe, et ils sont restés dans ma mémoire comme des modèles de bonnes façons et de courtoisie.

Celui-ci, jeune encore, a le rang de lieutenant-colonel dans l'armée indienne et arrive en droite ligne de Bombay. Il a beaucoup vu et beaucoup appris, et il parle très-simplement des scènes curieuses auxquelles il a assisté dans les lointaines régions de l'Asie et des déserts qu'il a traversés.

A nous deux, nous pourrions faire, par les linéaments de nos propres explorations, une assez jolie carte. Lui d'un côté, et moi de l'autre, nous avons vu la plus grande partie de cette petite boule qu'on appelle le globe terrestre. Grâce à ma curiosité et à mes souvenirs de voyage, bientôt nous en venons à causer familièrement ensemble comme si nous nous connaissions depuis longtemps.

En mesurant du regard la pointe aérienne de l'aiguille de Varens, j'interroge M. L... sur la configuration des divers embranchements de l'Himalaya. En contemplant les cimes de neiges et les glaciers de la chaîne du mont Blanc, il me questionne à son tour sur l'aspect des régions boréales ou des sommités des Cordilières, et nous allons ainsi par les sinuosités de la vallée de l'Arve, éclairant nos émotions par nos récits et agrandissant par diverses comparaisons le cercle que nous parcourons.

Par bonheur, le chariot qui nous a été assigné à Saint-Martin ne porte point le sac des dépêches. Notre postillon n'est point obligé d'arriver dans le plus bref délai à Chamouni, et, comme

nous ne le pressons pas d'accélérer sa marche, il semble très-satisfait de monter tout doucement le rude chemin ouvert par la mine, taillé par le ciseau dans les crêtes des rochers. Il ménage même le trot de ses chevaux quand du haut d'un des précipices qui dominent les flots de l'Arve nous redescendons dans les plaines, et sourit amicalement quand nous lui disons de s'arrêter. Les autres voitures continuent leur marche. La nôtre flâne comme une charrette d'écoliers. Quand nous arriverons ce soir à l'hôtel, les meilleures chambres probablement y seront prises par ceux qui nous ont devancés. Mais qu'importe? Voici le lac de Chede avec son onde d'un vert limpide comme une émeraude et les beaux bois qui l'ombragent. Nous devons nécessairement y faire une halte. Voici le village de Servoz. Nous devons y voir une collection minéralogique formée par un paysan qui a longtemps exploré les Alpes. Voici, sur les flancs de la montagne, au pied des neiges, une bande de gazon où s'épanouit une touffe de rhododendrons, une auricule, une astrantia, et nous ne pouvons manquer de goûter là une des jouissances de la botanique.

Ah! colonel, je n'ai rien dit, mais je vous ai vu cueillir avec soin une rose des Alpes et l'envelopper dans du papier et la placer dans votre portefeuille en vous détournant de moi, comme si vous cherchiez à me cacher une pensée mystérieuse. Si c'est à votre mère ou à votre sœur que vous destinez cette fleur des Alpes, j'espère que vous en serez tendrement récompensé; si c'est à quelque belle Anglaise de votre cité de Bombay, puisse-t-elle ne pas avoir déjà oublié celui qui pense à elle de si loin!

*The absent are the dead.* Les absents sont les morts, a dit un poète britannique. Ce triste axiome ne peut s'appliquer à l'amour d'une sœur, bien moins encore à celui d'une mère. Mais la femme que l'on aime, et dont on espère être à jamais aimé, qui ne sait l'effet que peut produire sur elle une trop longue absence?

Je me rappelle un chant populaire russe que je traduais autrefois comme l'expression d'une mélancolique pensée, qui de-

puis m'est apparue comme une juste image de nos affections humaines.

« O ma plaine, ma plaine déserte, ma plaine large et libre, que tu es belle à voir ! Tu es couverte d'herbes et de fleurs ; il n'y a qu'une seule chose qui pour toi soit une tache.

« Dans ton sein, ma plaine chérie, croissent des broussailles, et sur ces broussailles est posé un jeune aigle ; il tient entre ses serres un noir corbeau, et fait couler son sang sur le sol humide.

« Sous les broussailles est couché un brave jeune homme tout couvert de blessures et inondé de sang.

« Ce ne sont pas les hirondelles qui tournent autour de leur nid ; c'est une mère qui pleure comme si une rivière coulait de ses yeux ; sa jeune sœur pleure comme si un ruisseau tombait de ses paupières ; sa jeune femme pleure comme si une fraîche rosée descendait de ses cils.

« Le soleil se lèvera à l'horizon et séchera la rosée. »

A un quart de lieue environ du terrain fleuri sur lequel nous sommes arrêtés, à la cime d'un roc apparaissent les ruines d'un vieux château, et, d'un commun accord, le colonel et moi, nous annonçons à notre guide que nous désirons le visiter. Mais cette fois il se montre peu empressé d'obéir à notre fantaisie. Il ne proteste pas pourtant, mais en se tournant d'un air inquiet vers le château, puis vers nous, il nous fait assez voir qu'il aimerait mieux nous conduire d'un autre côté.

« Qu'y a-t-il donc ? lui demande le colonel impatienté de cette hésitation, n'avons-nous pas le temps de faire un petit détour ?

— Sans doute, répond timidement notre postillon.

— Et n'y a-t-il pas d'ici à ces ruines un assez bon chemin ?

— Certainement.

— Pourquoi donc restes-tu là à nous regarder d'un air piteux, comme si l'on t'imposait la plus rude corvée ? »

A cette brusque apostrophe, notre postillon baisse la tête comme

s'il réfléchissait encore à une résolution difficile à prendre, puis enfin nous dit dans son naïf langage :

« C'est que, monsieur, voyez-vous, vous ne savez pas, et nous n'aimons guère à parler de ces choses-là. Ces vieux murs noirs, les gens de la vallée les connaissent bien, et personne ne se soucie de s'en approcher.

— Pourquoi donc ? s'écrie le colonel.

— Pourquoi ? Faut-il vous le dire ? Parce qu'il y a là tout un troupeau de créatures malfaisantes, des sorciers et des sorcières, des revenants et des diables.

— En vérité ! dit le colonel.

— Oui, monsieur. Les vieillards, qui ont appris les anciennes histoires du pays, disent aussi qu'il y a là des trésors, de quoi charger plusieurs voitures, de quoi acheter les terres de Sallenches, et même celles de Bonneville. Un jour, trois vigoureux garçons de Servoz ont voulu pénétrer dans les souterrains où ces trésors sont renfermés, mais un seul est revenu. Il a raconté que ses deux compagnons avaient été entraînés dans un tourbillon de fumée et de poussière, et que lui-même aurait péri sans son scapulaire qui écartait de lui les démons. Mais cette aventure lui causa une telle frayeur, qu'il en tomba malade et resta plus de deux mois au lit. Depuis ce temps, personne n'a osé rentrer dans le château de Saint-Michel.

— Eh quoi ! dis-je, ce château habité par les diables porte le nom de saint Michel, qui lui-même a terrassé le diable ?

— Oui, monsieur, reprend l'honnête postillon, il l'a bien terrassé ; mais par malheur, dit notre curé, il ne l'a pas tué. Voilà pourquoi le diable, enragé de son affront et de sa défaite, s'en venge tant qu'il peut en tourmentant les hommes trop faibles pour se défendre.

— Ainsi donc, dit le colonel, si nous t'ordonnions de nous conduire vers ces ruines, tu t'y refuserais ?

— Non pas. Mon devoir est de vous obéir, et, si vous l'exigez,

je veux bien aller de ce côté-là avec vous. A vous parler franchement, pour mon propre compte, je n'ai pas grand'peur des diables, car j'ai toujours mon scapulaire sur la poitrine, et ils ne pourront y mettre leurs griffes. Mais ils peuvent me faire beaucoup de mal d'une autre façon; ils peuvent jeter un sortilège sur mes bêtes, et j'ai une femme et un enfant dont je suis l'unique soutien. Songez donc, monsieur, que si je venais à perdre mes chevaux, nous serions bien misérables.

— Comment t'appelles-tu? demande le colonel.

— Félix Tarrade, répond le postillon craintif.

— Eh bien, Félix, tu es un brave homme, et je te réponds que ce n'est pas moi qui t'obligerai à me conduire dans ce vilain château.

— Ni moi, ai-je ajouté.

— Merci, nous répond Félix en se remettant gaiement en marche. Vous croyez peut-être que je suis poltron. C'est vrai que là où l'on parle des sorciers et des sorcières je ne me sens pas brave; mais, pour tout le reste, je me flatte d'être aussi vaillant qu'un autre.

— Le pauvre garçon, dis-je au colonel, vous l'avez tout troublé avec vos interrogations, et par bonheur elles se sont terminées d'une façon qu'il n'osait peut-être pas espérer. Mais vous respectez donc les superstitions?

— Oui, je les respecte toutes, même celles qui paraissent les plus puériles et les plus ridicules; car elles tiennent à un excès d'impressionnabilité, à une touchante faiblesse de notre nature humaine. Je suis moi-même superstitieux. Qui ne l'est pas? Ceux qui se raillent le plus hautement de ce qu'ils appellent nos absurdes préjugés et nos déraison se sentiront peut-être en un certain moment ébranlés à la vue de deux brins de paille placés en croix sur leur chemin, ou pâliront à l'aspect d'une araignée, ou frissonneront de tous leurs membres en sentant, comme Job, passer sur eux un léger souffle. L'homme a beau se roidir dans sa

présomption contre ses infirmités, une heure vient où il est à l'improviste subjugué par une des vulgaires impressions qu'il se vantait de ne jamais éprouver, et les plus orgueilleux sont souvent par là les plus humiliés. Pour moi, je n'ai pas honte de l'avouer, je crois aux rêves, aux présages, aux pressentiments, au don de seconde vue, voire même aux apparitions. Il est vrai que je suis au service depuis vingt ans, et la vie incertaine, périlleuse du soldat, comme celle du marin, dispose l'esprit aux mystérieuses émotions.

— Donnez-moi la main, colonel, je suis charmé de vous entendre parler ainsi, car moi aussi je suis superstitieux.

— Vous n'êtes pourtant pas soldat ?

— Ne sommes-nous pas tous soldats dans le combat de la vie ?

— Oui, le combat de la vie, dit le colonel avec un accent de mélancolie, c'est souvent une lutte plus difficile que celle que nous avons à soutenir dans l'Inde contre des tribus en révolte, une lutte plus longue et plus décevante. »

En causant ainsi, nous traversons deux profonds ravins creusés par le torrent de Nayen et par le torrent de Gria, puis, après avoir franchi un étroit et sauvage défilé, nous entrons dans la vallée de Chamouni. Bientôt nous voyons briller à nos yeux deux de ses glaciers, le glacier de Tacconnay et le glacier plus large des Bossons.

Le premier attirait déjà vivement nos regards; le second ne nous permit point de continuer notre route sans lui faire au moins une courte visite, et Félix, qui n'a point à redouter là un voisinage de sorcières, nous engage à faire cette excursion. Au bord du chemin est un chalet occupé par un brave homme qui, comme la plupart des habitants de ce district, est enrôlé dans la compagnie des guides. En un instant il a chaussé une paire de gros souliers, revêtu une veste de laine, il nous met à la main un grand bâton armé d'une pointe de fer, dit adieu à sa femme et à ses enfants, et nous partons.



Le glacier des Bossons s'étend sur une des pentes du mont Blanc, au pied des grands Mulets, entre la montagne de la Côte et la cascade des Pèlerins, et descend jusqu'au bord de la vallée. Il a été un temps où, en observant son développement graduel, on craignait de le voir descendre plus bas et couper la route de Chamonix; mais depuis un assez grand nombre d'années il est resté stationnaire. On dit même qu'il s'est récemment un peu rétréci. A sa base s'élève une large arcade de neige compacte mêlée de graviers, par où s'échappe avec impétuosité un torrent qui dans son onde fougueuse entraîne des fragments de granit. De chaque côté de cette cascade sont les moraines, c'est-à-dire les amas de graviers, de sable, de débris de rochers que la glace en se contractant repousse peu à peu à ses extrémités. Ce glacier semble un être vivant qui, comme une blanche hermine, a horreur d'une tache. Dans son limpide élément il ne supporte aucune matière impure. Sa moraine est comme une chaussure boueuse qu'il rejette au loin avec un suprême dédain. Au-dessus de cette moraine, il apparaît comme un cristal brillant dans ses scories, comme une veine d'or dans un roc brut. A le voir sur sa couche inclinée, quand le soleil l'illumine de ses rayons d'or et de pourpre, on dirait une lave de feu arrêtée tout à coup dans son débordement et figée par le vent des régions boréales. Ses aiguilles étincellent comme des flèches de diamant, et dans leurs interstices le regard plonge stupéfait au fond d'une crevasse dont les parois ressemblent à des murailles de saphirs et d'émeraudes. Et nul oiseau ne se repose sur ce froid bassin, et nul insecte n'y bourdonne, et nul brin d'herbe n'y verdit. On n'y voit que la froide face d'une mort éternelle, on n'y entend que le sombre bruit de quelques pointes de glaces qui s'effondrent, ou le murmure des gouttes d'eau qui filtrent au fond des abîmes.

Près de là pourtant est la vie, le mouvement, la verdure des bois de sapins, les joies de famille dans le chalet, les troupeaux dont la clochette résonne dans les pâturages, l'homme qui tra-

vaille, l'enfant qui joue. C'est un tableau d'un étonnant effet. C'est ce rapprochement d'un des phénomènes les plus imposants de la nature et d'une des images les plus gracieuses de la vie ordinaire, ce contraste du glacier et du vallon, qui m'a surtout frappé. Car, si vaste et si brillante que soit la fameuse nappe des Bossons, elle ne pourrait me faire oublier les montagnes de glace du Groënland et du Spitzberg qui descendent jusque dans la mer, et les blocs de glace gigantesques que l'on voit dans ces parages flotter comme des navires, ou comme des tours mobiles, sur les vagues de l'Océan.

Quand nous redescendîmes vers la maison du guide où nous attendait Félix avec sa voiture, le soleil était couché. Une de ses dernières lueurs éclairait seulement encore comme une lampe prête à s'éteindre les neiges des hautes sommités. Une ombre profonde enveloppait la plaine.

Calme et muette, assoupie sous son voile nocturne entre ses montagnes blanches, cette vallée m'apparaissait comme l'image de Juliette dans son tombeau de marbre.

Mon compagnon et moi, nous cheminons en silence, recueillis dans nos émotions. Autour de nous tout dort, ou tout semble dormir, et notre voiture roule sur un chemin désert. Peu à peu cependant, à mesure que nous approchons de Chamouni, à nos yeux brillent quelques lumières, à nos oreilles retentissent les accents de la voix humaine. Bientôt nous voyons se dessiner dans l'obscurité les toits et les façades de plusieurs larges maisons. Notre cocher accélère par un coup de fouet la marche de ses chevaux, et en un instant quel changement de scène ! Derrière nous, la solitude sauvage, les torrents et les abîmes des glaciers, les ténèbres de la vallée ; devant nous, les boutiques étincelantes, les cabarets joyeux, les hôtels superbes, le monde des touristes qui, en été, occupe, anime, transforme le village de Chamouni.





Houasse frères del et sc.

VALLEE DE CHAMOUNIX.

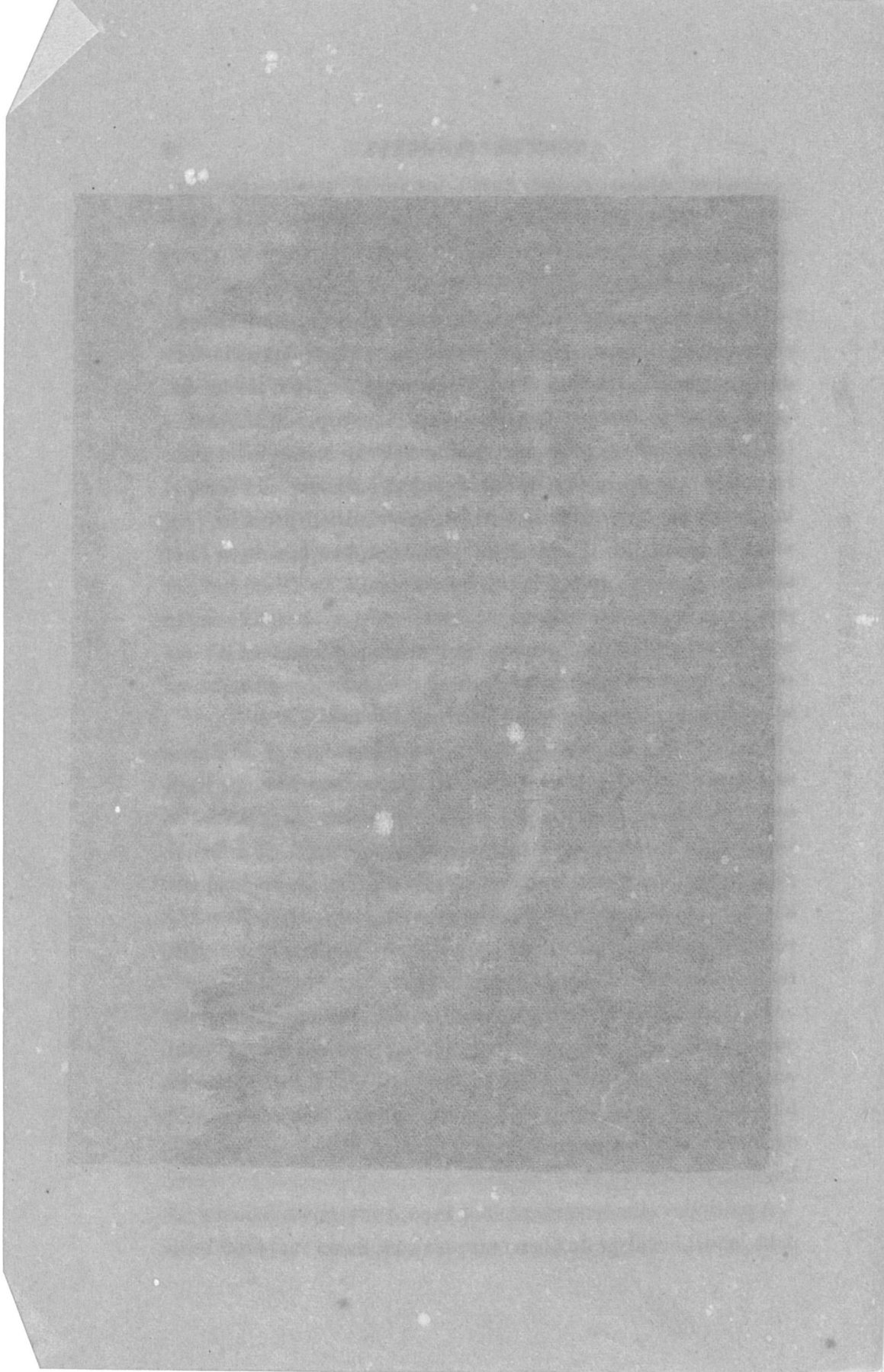
Le village de Chamouli, qui se trouve à l'extrémité du lac de Genève, est un des plus anciens de la Suisse romande. Il est situé sur une colline qui domine le lac et qui est entourée de rochers et de glaciers.

Chamouli, *Campum murum*, dit une ancienne charte latine, Champ-mur. C'est en effet un champ assez muni de bastions et de remparts par ses rocs et ses glaciers. Au dixième siècle, des moines de l'abbaye de Saint-Gall, séduits par l'agreste et solennel aspect de cette solitude des neiges, y construisirent une chapelle et une habitation. Le comte de Savoie, Géraud II, donna des terres et des bois, et les religieux firent les premiers habitants du désert, et les premiers pionniers de la forêt virginale. Des paysans vinrent ensuite s'établir en même lieu, et peu à peu il se forma une communauté que l'on donna sous le nom de prieuré de Chamouli. Le prieuré était fondé et le gouvernait, le prieur avait même le droit d'en bannir quiconque ne se soumettait pas envers lui suffisamment soumis.

Plusieurs des évêques de Genève, en faisant leur visite diocésaine, se rendirent jusque dans cette étroite retraite. En 1562, l'évêque de Savoie, Charles-Émile, évêque de Genève, qui était venu à Chamouli, y resta plusieurs jours dans cette petite paroisse solitaire, officia dans l'église nouvellement reconstruite, et fit les malades, distribua des aumônes.

À l'heure de son départ, tous ceux qu'il avait éclairés par son enseignement et consolés par sa charité, se pressaient autour de lui pour entendre encore une fois sa sainte parole. Il montra sur un rocher de pierre qui s'élevait au bord du lac, leur adressa une dernière allocution, puis se leva et se mit en marche vers Sal-

part de cette époque, un long espace de temps s'écoula pendant lequel le village de Chamouli, n'ayant aucun rapport avec la





## II

Chamouni. *Campus munitus*, dit une ancienne charte latine, champ muni. C'est en effet un champ assez muni de bastions et de remparts par ses rocs et ses glaciers. Au dixième siècle, des bénédictins, séduits par l'austère et solennel aspect de cette thébaïde des neiges, y construisirent une chapelle et une habitation. Le comte Aymon de Genève leur donna des terres et des bois, et là, comme en tant d'autres contrées, les religieux furent les premiers habitants du désert et les premiers pionniers de la forêt sauvage. Des paysans vinrent ensuite s'établir au même lieu, et peu à peu il se forma une communauté que l'on désigna sous le nom de prieuré de Chamouni. Le prieuré l'avait fondée et la gouvernait, le prieuré avait même le droit d'en bannir quiconque ne se montrerait pas envers lui suffisamment soumis.

Plusieurs des évêques de Genève, en faisant leur visite diocésaine, pénétrèrent jusque dans cette étrange retraite. En 1606 saint François de Sales y vint à pied et logea dans une cabane du village, qui existe encore. Pour accomplir ce trajet, il avait dû passer par des sentiers si difficiles, qu'il en avait les pieds meurtris et les mains déchirées. Il resta plusieurs jours dans cette petite paroisse solitaire, officia dans l'église nouvellement reconstruite, visita les malades, distribua des aumônes.

A l'heure de son départ, tous ceux qu'il avait éclairés par son enseignement, consolés par sa charité, se pressaient autour de lui pour entendre encore une fois sa sainte parole. Il monta sur un bloc de pierre qui s'élevait au bord du chemin, leur adressa une dernière allocution, puis les bénit et se mit en marche vers Salenches.

A partir de cette époque, un long espace de temps s'écoula pendant lequel le village de Chamouni, n'ayant aucun rapport avec la

gent aristocratique, les savants, et la nomade colonie de Genève, resta à peu près entièrement oublié ou ignoré. L'Arve seule arrivait à la capitale du Léman, comme un voyageur d'un lointain pays. Les bons Gênois, en voyant cette boueuse rivière tomber dans les flots épurés du Rhône, ne s'inquiétaient guère d'en chercher la source. Ils disaient qu'elle provenait d'une contrée dont les habitants avaient attiré sur eux les malédictions de Dieu; ils appelaient les cimes de neige de cette région les montagnes maudites. L'un des pics du mont Blanc a conservé ce nom.

En 1741, deux Anglais qui par hasard se rencontraient à Genève, M. Windham, l'archéologue, et M. Pococke, l'illustre voyageur, résolurent de remonter le cours de l'Arve et d'explorer la vallée sur laquelle ils n'obtenaient que très-difficilement quelque vague notion. En organisant ce projet, ils croyaient bien entreprendre une tâche difficile, peut-être même périlleuse. Peut-être l'Arve leur apparaissait-il comme un autre Nil dont ils allaient découvrir l'origine dans de fabuleuses régions, comme les montagnes de la Lune. Ils emportaient une tente et des provisions, comme s'ils étaient condamnés à traverser un pays nouvellement doté des bienfaits d'une révolution radicale. Ils partaient avec six de leurs compatriotes et cinq domestiques armés de pied en cape, comme s'ils devaient s'aventurer au milieu d'une tribu de Kurdes ou de Bédouins. M. Pococke se rappelait peut-être ses pérégrinations en Orient et croyait les recommencer.

Ils ne rencontrèrent sur leur route ni une de ces féroces tribus qui complètent l'aimable région gouvernementale de l'empire turc, ni une cohorte de ces vaillants champions de la régénération sociale, vaillants surtout à démolir. Ils ne furent exposés à aucune dilapidation, ils n'eurent aucun combat à soutenir. Mais ils n'employèrent pas moins de quatre longues journées à se rendre de Genève à Chamouni par d'étroits et âpres sentiers où souvent leurs chevaux trébuchaient au bord de l'abîme. A Servoz, ce village aujourd'hui si attrayant, ils ne purent trouver un gîte dans une habi-



tation; à Chamouni ils furent également obligés de camper sous la tente. Ils firent une excursion aux glaciers voisins du prieuré puis retournèrent à Genève.

A son arrivée en Angleterre, M. Windham excita, par le récit de son excursion, un très-vif intérêt. Plusieurs Anglais voulurent aller visiter ce petit coin d'un monde ignoré dont leurs compatriotes semblaient être les Christophe Colomb.

Cependant, lorsque vingt années plus tard M. de Saussure se rendit aussi dans la vallée de Chamouni, il ne parvint pas sans peine à y trouver une demeure convenable. On ne voyait encore dans ce village qu'un ou deux misérables cabarets, où logeaient les petits marchands ambulants qui venaient acheter des morceaux de cristal, des cornes et des peaux de chamois.

Maintenant, quelle différence! Maintenant il y a là dans la verte prairie plus d'une demi-douzaine d'hôtels comparables, par l'élégance de leur structure, par le luxe de leur ameublement, aux meilleurs hôtels des grandes cités européennes. Un de ces hôtels porte en grosses lettres sur sa façade le nom de Saussure, l'illustre savant qui le premier a fait connaître par ses écrits la beauté, la grandeur de ces temples des Alpes. Un autre hôtel attire les Anglais par son enseigne britannique. On sait que les Anglais, en parcourant le monde n'ont nullement la prétention d'être les citoyens du monde. Ils emportent partout avec eux un fier sentiment de patriotisme, et si l'entente cordiale est maintenant dans leurs transactions politiques, ils ne se font pas un devoir de la garder dans leur pensée individuelle. L'un d'eux, arrivant dernièrement à l'hôtel de l'Union, voit le drapeau tricolore flottant au-dessus de cet édifice, et se retire en disant : « Je ne loge point sous le toit surmonté du pavillon de France. »

Cet hôtel de l'Union a été fondé par un Allemand, M. Eisenkraemer, qui dans son ardeur d'entreprises joint une sorte d'audace américaine aux honnêtes et courtoises habitudes de son pays natal. Pour pouvoir donner des indications plus précises à ceux

qui viennent ici avec le désir d'entreprendre une difficile ascension, il a lui-même gravi la cime du mont Blanc. A mesure que le nombre des visiteurs de Chamouni s'accroît, il bâtit pour les recevoir une nouvelle maison; il en a déjà bâti trois, et cette année il faisait le plan de la quatrième. « Je ne puis encore, me disait-il humblement, donner à dîner qu'à deux cents voyageurs. Je voudrais pouvoir en héberger quelques centaines de plus. » Il y a des gens qui prétendent que le constructeur de tant de chambres à coucher et de tant de fourneaux, ce respectable chef d'un bataillon de cuisiniers et de sommeliers, n'est si actif que pour augmenter sa fortune. Moi, j'aime mieux croire qu'il n'est éveillé de si bonne heure et en mouvement tout le jour que par un sentiment de générosité, pour venir en aide à la foule d'étrangers que la curiosité ou l'amour de la science attire dans sa chère vallée de Chamouni. Il est vrai que les étrangers auxquels il donne asile dans ses trois édifices lui payent un tribut; mais quand je songe que ce brave Allemand doit faire venir de Genève par des convois spéciaux, ou par la diligence, tout ce qui lui est nécessaire pour nourrir ses hôtes ou pour satisfaire leurs caprices, je ne puis m'empêcher d'admirer sa philanthropie, et j'espère que le soir, quand il s'endort après sa laborieuse journée, il éprouve ce doux sentiment d'orgueil de l'homme qui, en dépit de l'ingratitude et de l'envie, persiste à consacrer son temps au service de l'humanité.

Autour de ces différents hôtels, des boutiques étalent aux regards toutes sortes d'objets de luxe et de fantaisie; minéraux des Alpes, coquettement taillés, bijouterie de Genève, bois sculpté de l'Oberland, broderies de Saint-Gall, gravures et photographies, et les cornes de chamois, et les grands bâtons blancs sur lesquels le touriste fait graver en lettres noires le nom des lieux qu'il a visités, et souvent aussi celui des montagnes et des glaciers qu'il s'est contenté d'entrevoir à une respectueuse distance. Comme le pèlerin des anciens temps rapportait sur son manteau les coquilles de

la mer, comme le hadji rapporte de la Mecque un caftan vert, l'Anglais rapporte de son excursion en Suisse un de ces grands bâtons couverts d'inscriptions, comme les antiques bâtons runiques, et le dépose à son foyer comme un témoignage de ses exploits.

A côté de ces boutiques qui attirent sans cesse de nouveaux chalands, s'ouvrent des dioramas et des panoramas, où sans quitter sa chaise on peut voir toutes les péripéties d'une ascension sur le mont Blanc; des cafés avec l'indispensable billard, des tavernes qui se glorifient de recevoir en droite ligne la bière de la maison Barclay, et de composer selon toutes les règles de l'art la fameuse boisson à laquelle l'amiral Grog a donné son nom.

Il y a quelques années, un spéculateur adjoignait à ces philanthropiques établissements un tapis vert et une roulette. C'était un philosophe qui avait sondé les mystères d'une des plus vives passions humaines et qui se faisait un devoir de la seconder. Il offrait aux joueurs avides d'émotions une émotion toute nouvelle, une merveilleuse arène pour leurs agitations fébriles. Là, les vertes forêts, les aiguilles des glaciers et les dômes de neige devaient rayonner d'une sorte de lumière féerique aux yeux de celui qui était favorisé par la fortune. Là, les bruissements des torrents et le fracas des avalanches devaient étouffer les gémissements de celui qui venait de perdre son dernier *bank-note*. La police savoisiennne n'a point compris ces aimables intentions. Elle a impitoyablement fait fermer le salon, qui déjà était très-fréquenté. Le rouge-et-noir a été proscrit, le trente-et-quarante également, et la roulette a été remplacée par un cabinet de lecture, autre roulette où l'on ne compromet guère, il est vrai, ses capitaux, mais où l'on court risque de perdre, ce qui est bien plus précieux, la virginité du cœur, les fleurs les plus délicates de la pensée.

Mais un cabinet de lecture est un des principaux indices de ce que nous appelons le progrès de la civilisation, et Chamouni doit avoir le sien, bon ou mauvais, n'importe, pourvu qu'il renferme

une assez large collection de volumes jaunes ou bleus, et Chamouni attire chaque année un plus grand nombre d'étrangers.

Par un beau jour d'été, quel mouvement dans ce village dont les habitants de Genève connaissaient à peine le nom au siècle dernier ! Des voitures en poste qui arrivent ou qui partent, des mules qui piétinent, des guides affairés, des touristes plus affairés encore, des caravanes qui s'organisent à la porte de chaque hôtel et s'en vont de différents côtés ; car on ne vient au village de Chamouni que pour en sortir dès que le temps le permet, pour aller voir quelques-uns des beaux sites qui l'entourent, pour visiter sinon pour explorer un de ses seize glaciers, ou une des montagnes qui le dominent.

A une lieue de ce village est la source de l'Arveyron, qui autrefois s'écoulait sous une arche de glace d'une dimension gigantesque, qui maintenant bondit sur des rochers et forme la cascade des Mottets.

Un peu plus loin est la fontaine de Caillet, au bord de laquelle s'asseyait la pauvre Claudine de Florian, puis les pittoresques chalets des Planard, et le Montanvert avec son hôtellerie, d'où l'on peut tout à son aise contempler la mer de glace. En face du Montanvert, sur une des bases de l'aiguille de Buchard, est la fameuse proéminence qu'on appelle le Chapeau, d'où l'on voit pleinement les aiguilles du Dru, des Charmoz, des Greppons, de Blaitière, la chaîne des Aiguilles rouges, le mont Joly et le mont Maudit.

Du Montanvert, on peut aussi arriver en quatre ou cinq heures de temps au Jardin, ou, pour me servir d'une expression populaire savoisiennne et franc-comtoise, au Courtil. Le Jardin est un roc aplati, d'une forme à peu près circulaire, situé comme une île au milieu des glaces et des neiges du Talèfre. Il est revêtu d'une couche de terre où, en été, reverdit un gazon parsemé de quelques jolies fleurs des Alpes.

Ceux qui recherchent surtout les larges points de vue monte-

ront à la croix de Flégère ou à la cime du Brévent. C'est de la Flégère qu'on distingue le mieux dans toute son étendue la mer de glace; c'est du Brévent qu'on voit dans toutes ses splendeurs le mont Blanc.

Et le mont Blanc, c'est le roi de cette région titanique, la merveille des Alpes, l'idolâtrie de la Savoie et de la Suisse. Sa souveraine grandeur se manifeste jusqu'au sein de la France. De Dijon, et même de Langres, par un ciel clair, on peut entrevoir comme un nuage argenté sa tête blanche à l'horizon bleuâtre. Du haut du Jura, on le distingue souvent très-nettement, et à Genève ce point de vue est l'objet d'une perpétuelle observation.

J'ai passé, il y a une quinzaine d'années, une semaine dans une maison de campagne, sur un des coteaux de la rive septentrionale du Léman. Dès le matin, la grande question dans cette aimable retraite était de savoir si nous verrions le mont Blanc. Mon hôte observait attentivement l'état de l'atmosphère, et quelquefois secouait la tête d'un air triste, et quelquefois aussi m'apportait tout joyeux sa lunette, et me disait : « Regardez, regardez, le voilà qui reluit aux rayons du soleil. » Le soir, quand nous étions assis sous les rameaux des châtaigniers, autour de la table rustique sur laquelle une gracieuse jeune fille préparait la thèière, nous avions encore le même innocent désir, nous cherchions à distinguer au delà du Salève et du Môle la ligne empourprée du mont Blanc.

C'était en un temps de paix et de douce quiétude qui s'est écroulée dans le mouvement d'une folle effervescence, comme une honnête fortune d'un hameau helvétique sous l'irruption d'une avalanche. On ne songeait guère alors à la tourmente révolutionnaire qui a bouleversé l'Europe, ni au vertige actuel de l'Italie, ni à M. de Cavour, ni à Garibaldi.

Si quelques nuées s'élevaient alors parfois dans les sphères du monde politique, elles ne semblaient point de nature à présager une effroyable tempête, et, plus d'une fois, on les avait vues se dissoudre et se disperser comme celles qui, en une matinée

brumeuse, nous voilaient quelques instants la face du mont Blanc.

C'était un heureux temps, dont nous n'avons point su, quand il nous appartenait, apprécier tous les bienfaits. Peut-être aussi ceux qui, comme moi, le regrettent, étaient-ils plus heureux parce qu'ils étaient plus jeunes. Notre *primavera* s'en va, et nous nous écrivons en vain avec le poète :

O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours.

Les années se succèdent, et l'une après l'autre jettent sur les cimes des Alpes une nouvelle couche de neige, et dans le cœur de l'homme une nouvelle expérience plus froide que la neige, expérience du mensonge, des vils calculs, des indignes ambitions, des honteuses lâchetés, de l'oubli des plus saintes promesses, et de la violation des plus graves serments ; temps d'hiver de la vie, quel soleil le régénérera ?

Mais comment oser nous plaindre des changements qui s'opèrent en nous, quand tout change sans cesse dans la nature, quand les choses en apparence les plus immuables sont soumises à de continuelles modifications, quand l'Océan se retire devant des terres qu'il couvrait autrefois de ses vagues, quand le mont Blanc lui-même doit s'écrouler, comme s'il n'était qu'un simple trône monarchique ! Oui, les naturalistes le disent : partout la région des Alpes présente des traces anciennes ou nouvelles de décadence, l'action du temps est incessante, quoique mystérieuse et immuable, elle mine et ébranle peu à peu les fondements des plus hautes montagnes. Un temps viendra où ces montagnes, revêtues d'un perpétuel manteau de neige, s'écrouleront et se transformeront en verdoyantes collines. Mais jusqu'à ce que cette métamorphose s'accomplisse, bien des générations de voyageurs passeront encore émerveillées au pied du mont Blanc.

Les Gênois, comme je l'ai dit, sont fort occupés de ce géant

des Alpes. Les uns se réjouissent de le voir et de l'admirer; d'autres lui vouent un culte moins platonique. Ils l'inscrivent au nombre de leurs éléments de fortune. En cet âge d'universels calculs, les plus grandes, les plus magnifiques œuvres de la création deviennent elles-mêmes autant d'objets de calculs. Les Américains exploitent le Niagara. Les Suisses exploitent leurs montagnes, leurs cascades, leurs glaciers. Il y a tel honnête marchand de Genève qui marie sa fille avec ce qu'il a gagné à vendre des descriptions, des panoramas, des images du mont Blanc, et tel hôtelier qui, en se retirant tranquillement des affaires, doit une bonne partie de ses bénéfices au voisinage du mont Blanc.

Il était réservé à un Genevois d'explorer le premier la cime de cette montagne si justement aimée de ses concitoyens.

Dès ses premières excursions à Chamouni, M. de Saussure conçut la pensée de gravir au haut de cette cime aérienne qui, dans cette vallée, fixait tous les regards; qui, par un singulier effet d'optique, se montre si rapproché des paisibles villages vers lesquels s'épanchent ses glaciers, qu'il semble qu'on n'ait qu'à faire quelques centaines de pas pour monter sur ses flancs. Le courageux, le persévérant naturaliste fut poursuivi, obsédé, et pour ainsi dire ensorcelé par cette idée pendant plus de vingt-cinq ans.

En 1760, il fit publier dans toutes les paroisses de la vallée qu'il donnerait une récompense assez considérable à ceux qui trouveraient un sentier praticable pour atteindre à la sommité de la magique montagne. Il promettait même de payer les journées de ceux qui feraient des essais infructueux. Bien des tentatives furent faites à diverses reprises. Pas une ne réussit.

En 1775, quatre guides gravirent la crête escarpée qui s'élève parallèlement au glacier des Bossons. De là, ils voyaient se dérouler une nappe de neige qui leur apparaissait comme un beau, grand chemin. Ils avaient surmonté les plus difficiles obstacles, et le ciel était clair, et tout semblait favoriser leur audace. Mais la réverbération du soleil sur la neige et la stagnation de l'air leur

firent éprouver une chaleur si suffocante et leur causèrent un tel dégoût pour les aliments dont ils s'étaient approvisionnés, qu'ils s'en revinrent accablés de lassitude et d'inanition et tombèrent malades dans leur demeure.

Quelques années après, trois autres guides entreprirent le même trajet, subirent le même malaise, et, de plus, n'échappèrent que par un violent effort à un mortel besoin de sommeil par la raréfaction de l'air. L'un d'eux disait sérieusement que, s'il devait recommencer ce voyage, il n'emporterait avec lui qu'un parasol et un flacon de vinaigre.

A son tour, M. de Saussure essaya de poser le pied sur le front de cette montagne qui semblait se railler de ses désirs et de la force des hommes les plus vigoureux. Il avait appris que deux chasseurs de chamois s'étaient élevés par des arêtes de rochers jusqu'à une hauteur d'où ils touchaient presque à la dernière crête du mont Blanc. Le 12 septembre 1785, il partit avec son ami, M. Bourrit, non moins passionné que lui pour cette expédition. Il s'était fait préparer d'avance, par les guides de Chamouni, une cabane en pierres sèches près de la base de l'aiguille du Goûté. Après cinq heures de marche, il arriva heureusement à ce gîte salubre et y passa la nuit. Il était là à huit mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et contemplait un tableau qu'il a décrit avec un sentiment poétique : « La vapeur du soir, dit-il, qui, comme une gaze légère, tempérait l'éclat du soleil et cachait à demi l'étendue que nous avions sous nos pieds, formait une ceinture de pourpre qui embrassait toute la partie occidentale de l'horizon, tandis qu'au levant les neiges des bases du mont Blanc, colorées par cette lumière, présentaient le plus grand et le plus singulier spectacle. A mesure que la vapeur descendait en se condensant, cette ceinture devenait plus étroite et plus colorée; elle parut enfin d'un rouge de sang, et, dans le même instant, de petits nuages qui s'élevaient au-dessus de ce cordon lançaient une lumière d'une si grande vivacité, qu'ils semblaient des astres ou des



météores embrasés. Plus tard, dans la nuit, le ciel était parfaitement pur et sans nuages; la vapeur ne se voyait plus que dans le fond des vallées; les étoiles brillantes, mais dépouillées de toute espèce de scintillation, répandaient sur les montagnes une lueur extrêmement faible et pâle, mais qui suffisait pourtant à faire distinguer les masses et les distances. Le repos et le silence qui régnaient dans cette vaste étendue, agrandie encore par l'imagination, m'inspiraient une sorte de terreur. Il me semblait que j'avais survécu seul à l'univers et que je voyais son cadavre étendu sous mes pieds. »

Le lendemain, à six heures du matin, il se remit en marche, traversa une rude arête de rochers, puis un banc de glace, puis un autre, puis arriva à une pointe rapide couverte d'un amas de neige molle. Un des guides les plus résolus, après avoir exploré ce passage, le déclara infranchissable. Cette fois encore, le mont Blanc obligeait à la retraite les chétifs mortels qui avaient eu l'orgueilleux espoir de l'envahir.

L'année suivante pourtant il était vaincu, non point par une nombreuse et puissante caravane, mais par deux simples habitants de Chamouni : le guide Jacques Balmat et le docteur Paccard. Tous deux franchirent ses bastions, ses remparts, ses crevasses perfides, ses abîmes terribles, et enfin atteignirent sa cime.

Ce fut pour M. de Saussure un heureux jour que celui où il apprit cet événement. Le problème qui l'occupait depuis si longtemps était résolu; la sommité du mont Blanc n'était point inaccessible. Il pouvait y arriver en suivant la voie découverte par Jacques Balmat. Le 1<sup>er</sup> août 1787, il partit avec ce hardi Balmat et dix-sept guides portant ses instruments de physique. Le surlendemain, ses vœux étaient réalisés; sa tente s'élevait sur la crête virginale de notre Himalaya européen.

Il a fait lui-même le récit de cette ascension; il a dit avec une noble et touchante simplicité les fatigues, les souffrances qu'il

avait endurées pour l'accomplir, les difficultés qui l'arrêtaient à chaque pas, les périls de toute sorte qu'il devait braver, et il raconte naïvement la première émotion qui le saisit lorsqu'il arriva enfin au terme de son douloureux trajet.

« Je n'éprouvai point, dit-il, le plaisir qu'on pourrait imaginer. Mon sentiment le plus vif, le plus doux fut de voir cesser les inquiétudes dont j'avais été l'objet; car la longueur de cette lutte, le souvenir et la sensation même encore poignante des peines que m'avaient coûtées cette victoire me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le point le plus élevé de la neige qui couronne cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère. »

Un instant après il admirait l'immense panorama qui se déroulait autour de lui; d'un côté les vallées et les lacs de la Suisse, les Alpes bernoises, de l'autre la ligne du Jura jusqu'à Bâle; au sud, la Savoie et l'Italie jusque sur les rives de la Méditerranée; à ses pieds les aiguilles du Midi, de l'Argentière, du Géant, les maréchaux du souverain mont Blanc, qui, à une certaine distance, paraissaient presque aussi élevés que lui; sur sa tête, un ciel d'un bleu foncé, où, par l'effet de la pureté et de la tempérance de l'air, il voyait les étoiles en plein jour.

Mais il eut le regret de ne pouvoir faire les observations scientifiques qu'il avait projetées. Tandis qu'il gravissait la dernière pente de la montagne, la raréfaction de l'air l'obligeait à s'arrêter à tous les quinze ou seize pas pour reprendre haleine. Sur le plateau où les guides venaient de déposer ses instruments, le même phénomène lui causait le même malaise. « A chaque instant, dit-il, j'étais obligé d'interrompre mon travail pour ne m'occuper que du soin de respirer. Si l'on considère que le baromètre n'était là qu'à seize pouces et une ligne, et qu'ainsi l'air n'avait guère plus de la moitié de sa densité ordinaire, on comprendra qu'il fallait suppléer à la densité par la fréquence des inspirations. Or, cette fréquence accélérât le mouvement du sang, d'autant plus que les

artères n'étaient plus contre-balancées au dehors par une pression égale à celle qu'elles éprouvent d'ordinaire; aussi avions-nous tous la fièvre. »

Il eut cependant la force de continuer sa tâche pendant quatre heures et demie, puis enfin il redescendit les pentes rapides qu'il avait si péniblement gravies, côtoyant les mêmes précipices, traversant de profondes crevasses sur des ponts de neige de quelques pouces d'épaisseur, et passant près d'énormes amas de neige que le moindre bruit, le son même d'une voix suffit pour ébranler. Le lendemain il arrivait à Chamouni, où sa femme, ses enfants, qui l'avaient vu partir avec angoisse, l'embrassaient avec bonheur.

Le 5 août, M. de Saussure était parvenu au sommet du mont Blanc; le 9, un colonel anglais marchait déjà sur ses traces, et depuis cette époque soixante-dix Anglais, douze Français, plusieurs Suisses, un Suédois et quelques Américains ont accompli le même trajet.

Deux femmes même ont fait cette effrayante ascension; une jeune Savoisienne, mademoiselle Maria Paradis, et une Française, mademoiselle d'Angeville. C'est un Français aussi, M. le comte Fernand de Bouillé, qui, en 1856, est parvenu à monter jusqu'à la pointe de l'aiguille du Midi, au grand étonnement des guides et des autres habitants de Chamouni, qui jugeaient cette entreprise absolument impossible.

Il y a dans l'aspect des montagnes une espèce d'enchantement.

Elles étonnent par leur élévation les regards vulgaires, elles exaltent l'imagination du poète; elles offrent à l'artiste les paysages les plus pittoresques, les scènes les plus variées et les plus grandioses; elles occupent l'attention du savant par leurs différents phénomènes. Le botaniste y étudie divers genres de végétation; le physicien y observe de singuliers effets de lumière et de température; le géologue, en sondant leurs remparts, cherche à y découvrir le mystère des successives révolutions du globe. Elles sont les pyramides d'une époque lointaine, et chacune de leurs

couches de rocs ou de neige est comme l'hiéroglyphe de quelques siècles dans la formation des mondes terrestres.

Partout, à toutes les époques, les montagnes ont été l'objet d'une sorte de culte. Dans toutes les régions, elles ont été consacrées par une tradition religieuse ou une gloire historique. Les Indiens disent que le mont Mérou est le centre de la terre, et qu'à sa cime resplendit le paradis de Siva. Les Zingalais disent que le premier homme banni de l'Éden séjourna sur une montagne de leur île, et appellent cette montagne le Pic Adam.

Les dieux des Grecs habitaient les sommités de l'Olympe. Apollon chante sur le Parnasse; Vulcain allume ses forges dans l'Etna; Orphée charme les animaux sauvages sur le Pangée; le vautour ronge le foie de Prométhée sur le Caucase.

Pour ceux qui ont reçu la sainte lumière de l'Évangile, quelles pieuses pensées les noms de quelques montagnes n'éveillent-ils pas dans leur cœur. C'est sur l'Ararat que l'arche de Noé s'est arrêtée. C'est sur le Sinaï que Dieu dicte ses lois à Moïse; c'est du haut du Nébo que le législateur des Israélites regarde la terre promise; c'est sur la montagne de la Quarantaine que le Christ accomplit son jeûne; c'est sur une autre montagne de Judée qu'il prononce son divin sermon :

Beati qui lugent.

C'est sur le Thabor qu'il se transfigure aux yeux de ses disciples; c'est sur le mont des Oliviers qu'il souffre son agonie; c'est sur le Calvaire qu'il achève sa mission de Rédempteur.

« La faiblesse de l'homme, a dit un écrivain, et l'omnipotence de Dieu; la petitesse de l'homme et l'éternité de Dieu; l'état éphémère de l'homme et l'immutabilité de Dieu, tel est le sentiment que nous éprouvons à la vue de l'Océan et des montagnes. Mais, à l'aspect de l'Océan, nous ne pouvons nous défendre d'une impression de terreur; nous savons son pouvoir, nous pensons aux myriades d'êtres qu'il a engloutis; son calme nous trompe; sa beauté

nous trahit; tandis qu'au contraire, lorsque nous regardons les montagnes, l'idée de notre néant se perd dans la conception de la grandeur de Dieu. Nous contemplons avec une humble dévotion leur paisible et sereine majesté; notre âme aspire à se rapprocher de celui dont la main a posé leurs fondements et dont la gloire éclate à leurs sommets. »

Il me semble qu'il ne mérite pourtant pas qu'on proclame son nom dans les journaux et qu'on loue son courage, celui qui, pour une idée de vanité, entreprend une ascension comme celle du mont Blanc. Il ne peut la faire seul, et il expose à de mortels dangers les braves gens qui pour un modique salaire l'accompagnent. On se souvient encore à Chamouni de l'excursion du docteur Hamel, dans laquelle trois guides restèrent ensevelis sous une avalanche. D'autres ont eu aussi un triste résultat, et il n'en est pas une à la suite de laquelle quelque guide n'ait la peau du visage brûlée, les lèvres gonflées, les yeux enflammés par l'effet de la réverbération du soleil sur la neige, trop heureux si en même temps il n'a pas les mains et les pieds gelés.

En face du mont Blanc, des pics qui l'entourent, des glaciers qui en découlent, on ne s'occupe guère du village de Chamouni. Pour la plupart des voyageurs, ce n'est qu'un gîte; le village est pourtant intéressant par sa situation et par le caractère de ses habitants. Il est bâti dans la partie la plus évasée de la vallée, près du confluent de l'Arveyron et de l'Arve, à trois mille six cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer. A une telle latitude, sur un sol refroidi d'ailleurs par les masses de neige et de glaces qui l'entourent, on ne peut s'attendre à retrouver l'ordre régulier des quatre saisons. Il faut renoncer là aux riantes images du printemps et aux douces mélancolies de l'automne. Les gens de Chamouni n'ont que deux saisons : l'hiver et l'été; un long et sombre hiver; un été rapide mais très-animé.

Au mois d'avril, les hôteliers qui, pendant les mois infructueux se retirent ordinairement à Genève, reviennent avec une cohorte

de domestiques, une cargaison de meubles et de tentures, ouvrent leur maison, décorent la salle à manger, réparent les fourneaux, remplissent le cellier. Les boutiquiers déballent leurs nouvelles marchandises, les cafetiers rangent avec habileté leurs flacons de liqueurs derrière leurs vitraux. En même temps, selliers et forgerons sont très-occupés. Dans chaque habitation tout est en mouvement; tout le village, longtemps enseveli sous son linceul de neige, s'éveille comme la marmotte des montagnes dans sa tanière solitaire.

Bientôt le fouet du postillon résonne sur la grande route, et le premier voyageur qui traverse la plaine de Chamouni est comme la première hirondelle dont on annonce chaque année cérémonieusement l'apparition au roi de Suède. Il est fêté et choyé. Bientôt arrivent les savants avec leurs instruments de physique et d'astronomie, les jolies *ladies* avec leur galante escorte, les touristes et les curieux de différents pays. Alors les guides reprennent leurs bâtons ferrés, et les mules paraden à la porte des hôtels.

Un grand nombre des hommes les plus robustes du village sont enrôlés dans la compagnie des guides, et tout l'été partent à tour de rôle, qui d'un côté, qui de l'autre, pour une périlleuse entreprise, ou pour une facile promenade, selon l'humeur et la fantaisie de ceux qui réclament leurs services. Les autres conduisent les bestiaux dans les pâturages des montagnes, ou cultivent la terre autant qu'elle peut être cultivée. Ici, comme dans les régions septentrionales, il faut que toutes les graines confiées aux sillons écloses, mûrissent et soient moissonnées dans l'espace de sept ou huit semaines. Point d'arbres fruitiers et point de froment. Le meilleur terrain des collines et de la vallée ne produit que de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre. Mais on y récolte aussi un lin excellent, et des fleurs aromatiques qui naissent spontanément sur ce sol montagneux les abeilles extraient un miel d'une saveur exquise.

Quelquefois la neige qui recouvre les champs est si tenace, que, pour aider à la trop lente action du soleil, les paysans emploient un procédé artificiel. Ils activent la fonte de cette neige en jetant à sa surface de la terre noire. C'est un moyen qui est en usage dans plusieurs cantons de la Suisse. On sait que certaines couleurs absorbent plus que d'autres la chaleur. Au siècle dernier, Franklin en faisait publiquement l'expérience en Amérique. Sur une plaine de neige tout entière exposée au soleil, il plaça des bandes d'étoffe noires, bleues, brunes, blanches. Sous la bande noire, la neige fondit rapidement; ensuite sous la bande bleue, puis sous la brune, tandis que sous la blanche on remarquait à peine une légère dissolution.

Tout l'été, ainsi, les hommes sont à l'œuvre, et les femmes aussi travaillent activement; tantôt dans la cabane, où elles portent le lait de leurs vaches pour le convertir en beurre ou en fromage; tantôt sur les crêtes de rocs, où elles vont faucher les touffes d'herbes; tantôt dans les enclos, où elles sarclent les pommes de terre. Partout elle subsiste, partout elle doit s'accomplir, la sévère sentence infligée à la race d'Adam : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Et ceux qui semblent échapper aux fatigues du travail manuel n'ont-ils pas les sueurs de l'esprit, les lassitudes de la pensée, plus pénibles souvent que les fatigues du corps; et ceux qui se plongent dans une molle oisiveté, ne sont-ils pas punis de leur infraction à la loi divine par l'ennui, par la satiété de toutes choses, par les caprices bizarres, par les vagues et tumultueux soucis ?

Mais voilà que le rapide été du village alpestre est fini. Dès le mois d'octobre, le ciel est sombre, le vent froid. Toute la nomade légion s'enfuit comme une volée d'oiseaux de passage. Les flambeaux des hôtels s'éteignent; les magasins se ferment; le bruit, l'animation, les curiosités, les divers incidents de chaque jour, ne se reproduiront plus avant un nouvel an. Les habitants de Chamouni restent seuls dans leur sombre vallon, séparés du reste du

monde, enfermés et bloqués de tous côtés par les neiges, seuls dans leur long hiver, où ils n'entendront que le mugissement des vents et le tonnerre des avalanches. Mais le monde luxueux qui chaque été promène au sein de leur vallée son luxe et ses fantaisies n'a point encore altéré la simplicité de leur honnête caractère, et le voisinage d'un pays protestant n'a point porté atteinte à leur catholicisme.

Je demandais à l'un d'eux ce qu'il éprouvait en voyant cette foule de riches étrangers qui, pendant deux ou trois mois, font tant de bruit dans le village.

« Nous les regardons, me répondit-il naïvement, comme des gens d'une autre nature que la nôtre, et nous ne pensons pas à imiter leurs habitudes. »

Je demandais à un guide s'il n'était pas effrayé quand il devait faire l'ascension du mont Blanc, la traversée du col du Géant, ou de quelque autre passage périlleux.

« Avant de partir, me dit-il, nous allons nous confesser. Nos femmes et nos enfants prient pendant notre absence; et à notre retour, nous faisons dire une messe. »

Grâce à ce sentiment religieux, ils poursuivent avec confiance leur pénible labeur et entreprennent avec fermeté leurs aventureuses expéditions. Grâce aux modestes habitudes de leur vie domestique, ils se contentent de leur chétive fortune, et se réjouissent d'un humble gain. Ils ont peu de ressources, mais aussi peu de besoins. N'est-ce pas là le plus sûr, le meilleur des trésors dans les mobiles trésors de ce monde?

Dans les longues soirées d'hiver, ils se réunissent les uns chez les autres, et s'asseyent en cercle autour de la cheminée. Les hommes font divers ouvrages en bois; les femmes teillent le lin ou le chanvre, et, en travaillant ainsi, on cause amicalement ou l'on narre des histoires. Les guides disent quels difficiles trajets ils ont faits; les jeunes gens qui ont été chercher à la cime des rocs escarpés des morceaux de cristal, les chasseurs qui ont pour-



suivi au bord des abîmes les chamois, disent les diverses péripéties de leurs audacieuses entreprises; puis une vieille femme prend la parole et raconte une pieuse légende, ou une terrible histoire de revenants.

A la fin de la soirée, la maîtresse de maison apporte sur la table une cruche d'eau et un plat de pommes de terre bouillies. C'est la collation qu'elle doit offrir à ses hôtes, le frugal souper que ses voisins lui présenteront, à leur tour, dans d'autres veillées.

La cloche de l'église sonne le couvre-feu. Les bonnes gens s'étonnent que le temps ait passé si vite, et se séparent en se disant : A demain ! A demain ! cette douce parole de confiance et d'affection. Chacun reprend le chemin de son logis. Mais peut-être qu'à cette dernière heure de la journée, en dépit du vent et de la neige, un jeune homme ralentit le pas pour répéter à une belle jeune fille une tendre promesse qui bientôt sera consacrée par le curé de la paroisse.

Dans ce même temps, les beaux messieurs et les belles dames qui ont employé les loisirs de leur été à visiter la vallée de Chamouni sont rentrés dans leurs demeures, à Londres, à Paris, à Berlin, et en ces mêmes soirs d'hiver sont invités à un bal ou à un raout. Les hommes, qui aimeraient mieux s'en aller fumer un cigare au club, gémissent de ce qu'ils appellent leurs fastidieuses obligations; les femmes sont mécontentes de leur toilette. On part pourtant, on court dans trois ou quatre salons, et l'on revient après avoir jeté çà et là quelques compliments et reçu d'un air poliment attentif quelque nouvelle publiée le matin dans tous les journaux.

De ces pompeuses veillées des grandes villes, et des rustiques veillées de Chamouni, quelles sont les plus heureuses? Bien entendu, ce sont celles des grandes villes. Ne m'accuserait-on pas d'abuser du paradoxe, si j'osais seulement émettre un doute à cet égard?

## CHAPITRE QUATRIEME

Le règlement des guides de Chamouni. — Le jeune guide. — Routes de Martigny. — La mule. — Argentiére. — Paysage. — Valorsine. — Le curé du village. — L'église rebâtie. — La frontière du Valais. — Le *shakehand*. — La bête noire. — Aspect de la montagne. — Le souper dans l'auberge. — Une soirée dans la solitude. — Le sommier. — Forclaz. — Le gardien du Valais.

Les guides de Chamouni sont soumis à un règlement rédigé avec un soin particulier dans l'intérêt des voyageurs. L'aspirant à l'état de guide doit subir un examen devant un comité spécial. Il doit d'abord justifier d'une moralité *à toute épreuve*, de divers éléments d'instruction, d'une sérieuse connaissance topographique de la vallée et des montagnes qui l'entourent. Il doit avoir fait, sous la direction d'un ancien guide, quelque trajet difficile, tel que le tour du mont Blanc, la course au jardin, et celle de quelques glaciers. Quand, à la suite de cet examen, il a été admis dans la compagnie, il reste placé sous la direction et la surveillance d'un guide-chef, qui est chargé de faire exécuter strictement chaque prescription de l'ordonnance savoisiennne. Les différentes corporations qui existaient autrefois en France cherchaient à se distinguer par leur aptitude au métier qu'elles pratiquaient, s'affirmaient dans leur sentiment d'honneur, et se fortifiaient par leur esprit de solidarité. La corporation des guides de Chamouni nous offre un intéressant exemple de ces anciennes associations. Plusieurs de

ses membres se sont signalés en de périlleuses circonstances par leur courage et leur intelligence ; tous se montrent fort zélés dans l'accomplissement de leur tâche, et je ne sache pas qu'un seul d'entre eux se soit rendu coupable d'une faute grave.

Un jeune guide nouvellement enrôlé dans la compagnie m'a été assigné par son chef pour me conduire à Martigny. Si jeune qu'il soit, il a déjà accompli plus d'une tâche difficile. L'an dernier, il venait de se marier, quand il fut désigné pour faire, avec un Anglais, l'ascension du mont Blanc, l'une des plus périlleuses. Sa femme pleurait et se lamentait, « et moi, me dit-il, j'avais le cœur tout troublé de la voir si triste. Mais que faire? — Il fallait pourtant bien montrer que je n'étais pas entré dans la corporation des guides pour le plaisir seulement de conduire quelques timides voyageurs à la source de l'Arveyron, ou sur la pente du Brévent. Puis j'avais fait de grosses dépenses pour mon ménage. J'avais même contracté une dette qui m'inquiétait, et justement avec le prix de la course au col du Géant, je pouvais l'acquitter. Les pauvres gens, monsieur, sont souvent bien embarrassés, et obligés de calculer strictement tout ce qu'ils peuvent gagner par leur travail. Enfin, j'ai persisté dans ma résolution, et j'en ai été bien récompensé. L'Anglais, que j'avais eu le bonheur d'arrêter sur la pente d'un précipice, ne s'est pas contenté d'ajouter une gratification à ce qu'il me devait d'après le tarif; il a voulu que j'achetasse une vache, et il l'a payée en beaux louis d'or. Ma femme m'a avoué depuis que, le jour de mon départ, elle avait prié et fait brûler un cierge devant l'image de saint François, mon patron, et elle ne doute pas que nous ne devions à l'intercession de ce grand saint mon heureux voyage. »

Ainsi parle l'honnête François, tandis que nous cheminons solitairement l'un à côté de l'autre dans la vallée de Chamouni, et je l'écoute avec intérêt.

Il n'y a pas, a dit un ancien philosophe, un plus beau spectacle que celui de l'homme supportant dignement l'adversité. Je pense

qu'il en est un autre plus commun et assez touchant, c'est celui d'un brave homme placidement soumis à son humble condition et accomplissant de jour en jour avec courage et patience tous les devoirs qu'elle lui impose.

Deux routes rejoignent Chamouni à Martigny; l'une par le col de Balme, l'autre par la Tête-Noire. La première offre au voyageur un magnifique aspect du mont Blanc; la seconde une longue variété de points de vue. C'est celle-ci que j'ai choisie. La plupart des étrangers prennent des mules pour faire ce trajet. J'ai même vu une indolente Allemande qui n'a voulu l'entreprendre que dans une chaise à porteurs. Elle était grosse et lourde, la bonne dame, et les vigoureux montagnards qui la portaient à la cime du Forclaz s'affaissaient sous le poids de leur palanquin. Mais François, après avoir jeté un regard sur ma valise, m'a dit qu'il s'en chargerait volontiers, et que nous pourrions très-bien cheminer à pied. J'ai accepté avec plaisir sa proposition, car la mule, voire même la noble mule d'Espagne empanachée et fringante, m'est souverainement désagréable. J'ai voyagé avec les agiles poneys de l'Islande et les fougueux chevaux des Pampas, avec les chameaux de Syrie, les alertes petits ânes d'Égypte et les rennes de la Laponie; je n'ai pas voyagé comme les princes de l'Inde avec des éléphants, ni comme Bacchus avec un char trainé par des lions, ni sur le dos d'une panthère, comme l'Ariane de Dannecker; mais de tous les animaux dont je me suis servi, je n'en connais pas un plus quinteux, plus difficile à manier, plus agaçant que la mule. Entêté comme une mule! L'expression est proverbiale.

Nous sommes donc partis gaiement, François et moi, lui avec ma valise sur son dos, moi avec ma canne, et nous nous en allons par une belle route jusqu'à Argentière, où nous faisons une halte pour voir le glacier qui descend vers ce village, un des plus remarquables glaciers de la vallée, par son étendue et par l'amphithéâtre de rochers qui l'entoure.

A Argentière s'arrête le large chemin que l'on peut aisément

parcourir en voiture. De là on arrive par un étroit sentier à un pauvre hameau qui l'hiver est souvent enfoui dans les neiges, de telle sorte que ses habitants ne peuvent pas même communiquer entre eux et que les voyageurs passent quelquefois, sans s'en apercevoir, sur les toits des maisons. De là on gravit la pointe escarpée des Montets, d'où l'on voit dans ses gracieuses sinuosités la vallée de Chamouni et les glaciers étincelants et les hautes cimes qui les dominant. A chaque instant je me retourne pour regarder encore cette belle vallée, ses verts sentiers, ses rustiques chalets disséminés de côté et d'autre; son village si longtemps ignoré, maintenant si célèbre, et son hôtel de l'Union, où le matin, sur la terrasse de M. Eisenkramer, on me servait mon café, en face du mont Blanc. Par bonheur l'honnête vallon n'a jamais mérité la colère de Dieu, et en me retournant pour le regarder, je ne suis point exposé à être changé en statue de sel, comme la femme de Loth.

Mais bientôt d'autres montagnes dérobent à nos yeux celles que je ne me lassais pas de contempler depuis plusieurs jours. A ma droite s'élèvent des pyramides de rocs aux parois dénudées, aux pointes aiguës; à ma gauche les cimes de neige du Buet entre les cimes moins hautes de l'Oreb et de la Loriaz, comme une tente de sultan entre celles de ses visirs. Sur les pentes de ces montagnes, de grandes bandes de roc d'une teinte rougeâtre entourées de sapins; plus bas des mélèzes superbes, et dans le vallon, des herbagés; non, je me trompe, des lits de fleurs champêtres d'une fraîcheur et d'un éclat admirables. Le gazon disparaît sous cette profusion de corolles, de boutons de toutes les couleurs. On dirait que la nature, comprimée près de là dans sa généreuse vitalité par les blocs de granit ou les couches de neige, s'est complue à jeter dans cette enceinte sa sève et ses richesses pour réjouir, par une sorte de tendresse maternelle, ceux qui ont confiance en elle et qui construisent leurs demeures entre ces froides et arides montagnes.

Sur la lisière des bois paissent de petites vaches comme nos vaches bretonnes. La clochette suspendue à leur cou résonne harmonieusement dans les collines de la campagne. Les enfants qui les gardent viennent offrir aux voyageurs des bouquets de rhododendron. — Race de mendiants! s'écrie l'opulent alderman de la Cité de Londres, qui, en payant exactement sa taxe annuelle pour les pauvres, croit accomplir pleinement par là un devoir d'humanité. Mais je les plains, ceux dont les yeux se détourneraient froidement du petit pâtre qui vient solliciter leur pitié en leur présentant les fleurs de son sol natal. Il vit misérablement le paysan de ce canton, et tout l'été il voit passer sur son chemin des femmes élégantes et de riches touristes qui, en quelques jours, dépensent capricieusement ce qui suffirait pour assurer le bien-être de sa famille pendant toute une année. Il travaille avec courage tout l'été et tout l'hiver, et un orage subit, une méchante saison, anéantit en quelques heures l'espoir de son travail.

Au bas de la Loriaz, à Valorsine, une église solidement bâtie, et de plus soutenue par une espèce de contre-fort a été, en 1845, en partie détruite par une avalanche; et le presbytère qui s'élevait près de là a été renversé.

Mon guide, avec qui je m'en vais causant tout le long du chemin, me raconte qu'il a fait sa première communion dans cette paroisse avant d'aller s'établir à Chamouni, et me demande si je ne voudrais pas faire une visite à son ancien curé. « Très-volontiers, » lui dis-je, et nous entrons dans le presbytère nouvellement réédifié dans un endroit où l'on espère que la descente des avalanches ne pourra plus l'atteindre.

Le bon curé, assis dans une petite chambre devant un rayon garni de quelques livres, nous a reçus avec une cordiale affabilité. Il voulait me faire préparer à dîner, ou tout au moins me faire boire un verre de vin. Comme je refusais obstinément, il a fini, non sans peine, par se résigner à mon refus, et il a pris sa canne et son chapeau pour nous conduire jusqu'à la limite de sa pa-

roisse. Le long de la route, il me dit l'humble vie solitaire à laquelle il est astreint dans son étroit vallon. Huit longs mois d'hiver; tous les sentiers obstrués par les neiges; toutes les communications avec les villages voisins à peu près interdites; puis les jours d'orage pendant lesquels il est quelquefois appelé à se rendre près d'un malade dans un chalet de la montagne, puis la fureur des avalanches qui de temps à autre glacent d'effroi les habitants de son village, et les cloches balancées par le vent de la tempête qui semblent sonner d'elles-mêmes le tocsin pour avertir les paysans du danger dont ils sont menacés. L'été même, ce prêtre, qui a passé une partie de sa jeunesse dans des villes, qui a fait ses études au séminaire d'Annecy, est encore bien isolé. C'est par l'entremise des muletiers qu'il correspond avec Martigny et Chamonix; c'est par leurs complaisances qu'il se procure la plupart des choses dont il a besoin. Son vin même, ce précieux vin qu'il désirait tant me faire goûter, lui arrive de Chambéry à dos de mulet.

« Mais je n'ai autour de moi que des braves gens, ajoutait-il, avec un doux sourire, après m'avoir fait ce triste tableau, des gens paisibles, laborieux et pieux. Quand ma maison a été démolie par un terrible ouragan, ils ont voulu eux-mêmes la reconstruire. Les hommes en ont taillé la charpente, les femmes charriaient le plâtre et les pierres. En quelques mois, sans le secours d'aucun architecte, sans la moindre subvention du gouvernement, tout a été maçonné, rebâti, et toutes ces familles de paysans rentraient plus gaiement sous leur toit après m'avoir vu installé sous celui qu'elles m'avaient donné. Ah! monsieur, que Dieu est bon et riche! Il a des trésors de grâces dont personne ne peut sonder les profondeurs; pour les affligés, des consolations souvent inattendues; pour les pauvres, une foule de petits joies, et pour l'homme de bonne volonté, la paix de la conscience, le meilleur des biens. »

En parlant ainsi, le curé de Valorsine me conduisait le long de

sur une cime escarpée un plateau arrondi, nul village près de là, nuls hameaux, pas même un solitaire chalet, et de toute part l'aspect d'une nature grandiose, orageuse, tourmentée; des bois de sapins brisés par la tempête, des blocs de rocher détachés de leur base, entraînés par les avalanches; au bas de ce plateau, une déclivité perpendiculaire, une rivière mugissante au fond d'un sinistre ravin, et de l'autre côté de cette rivière une autre montagne également dévastée par le désastre des hivers, sillonnée par les torrents. Partout l'image du désert, non point l'uniforme désert de longues plaines de sable de l'Égypte ou des mornes Pampas de l'Amérique du Sud, mais des pics aigus, des cimes dentelées, des forêts abandonnées à la libre action de la nature, comme les forêts vierges, et au sein de ce désert la fraîche, la gentille maisonnette avec ses fenêtres illuminées par le soleil, et ses vertes persiennes et ses murailles blanches.

En m'arrêtant là une ou deux heures, il m'était aisé d'arriver le soir même à Martigny. Mais une halte si courte ne pouvait me suffire en un tel lieu. J'ai dit à François que nous ne partirions que le lendemain, et François m'a paru très-satisfait de cette décision. Il y gagnait une journée de plus, le pauvre garçon, et il devait être fatigué de porter ma valise. J'ai commandé mon dîner, et dans une jolie petite salle où une boiserie de sapin exhalait une agréable odeur de résine, on m'a servi des truites comme on n'en voit jamais dans nos tristes marchés de Paris, une gélinotte qui eût inspiré plusieurs nouveaux axiomes à Brillat-Savarin, et des fraises de montagne devant lesquelles tous nos maraîchers devraient humblement se prosterner. Le sommelier m'a dit que c'étaient des fraises; mais en réalité, je crois que ce sont des gouttes de miel écarlate façonnées par une espèce particulière d'abeilles, avec le suc le plus pur des fleurs aromatiques.

Mon repas fait, j'ai été m'asseoir sur un rocher couvert de mousse et contempler dans une molle rêverie le vaste spectacle que j'avais devant moi. Les rêveries sont les dociles images des



divers mouvements de notre esprit, tristes ou gaies, selon que notre imagination les éclaire ou les assombrit, pareilles à des lacs qu'un nuage voile ou qu'un rayon de soleil irradie. En un autre jour, sur le sol dévasté, j'aurais pu me plonger dans de douloureuses réflexions et songer à Manfred, et murmurer quelques-unes de ses misanthropiques invocations. Mais, en ce moment, j'avais le repos du cœur, et tout ce qui m'entourait me paraissait fait exprès pour étonner mes regards et occuper ma pensée. Quelle heureuse soirée j'ai passée là sur mon tapis de mousse, à contempler ces bois, ces montagnes, ces ravins, à les voir se colorer de différentes teintes aux rayons du soleil couchant, puis peu à peu s'effacer dans l'ombre nocturne. Un instant après la lune se levait et éclairait les crêtes échancrées des rocs, qui alors se détachaient comme des silhouettes à l'horizon. Puis les étoiles apparaissaient l'une après l'autre à la surface du ciel et scintillaient dans les flots de la rivière. Et tout reposait en silence. On n'entendait que la cascade chantant son hymne éternel dans la profondeur des bois. En regardant ce calme et solennel tableau, je me rappelais la *Noche serena* du religieux poète Louis Pons de Léon :

Morada de grandezza,  
 Templo de claridad y hermosura,  
 El alma que a tu alteza  
 Nacio, que desventura  
 La tiene en esta carcel baja oscura <sup>1</sup>.

Le lendemain, dès l'aube, j'ai quitté le plateau de la Tête-Noire, non sans jeter encore un regard sur la scène qui m'avait charmé la veille. Les lieux qui nous ont agréablement impressionnés sont pour nous comme des amis dont nous nous éloignons à regret, et que nous désirons revoir. Plus généreux que nos amis, ils n'exi-

<sup>1</sup> Séjour de la grandeur, temple de la clarté et de la beauté, l'âme qui est née pour ton élévation, quel malheur la retient dans cette basse obscure prison?

gent rien de nous pour nous faire éprouver une heureuse émotion et nous laisser un doux souvenir.

J'ai demandé à François comment il avait passé sa soirée.

« Très-bien, m'a-t-il répondu. J'ai bu une bouteille de bière avec le sommelier, et il m'a donné une leçon d'arithmétique.

— A merveille, François ! Mais il est donc instruit, ce sommelier ?

— Je le crois bien, monsieur, il est maître d'école.

— Maître d'école ?

— Oui, monsieur, dans un hameau du Valais. Mais il n'a qu'un petit nombre d'élèves qui ne lui donnent qu'un minime salaire, et le quittent à la fin de l'hiver pour aller travailler dans les champs, ou garder les bestiaux dans les pâturages. Alors il rentre à la Tête-Noire et y passe tout l'été.

— En prenant ainsi des leçons dans vos heures de loisir, est-ce que vous penseriez à devenir maître d'école ?

— Je ne sais pas, monsieur, c'est bien difficile. Cependant je lis et j'écris couramment, et je connais déjà les principales règles de l'arithmétique. Mon état de guide ne m'occupe que pendant trois mois. Peut-être que l'hiver je pourrais aussi gagner quelque chose à instruire des enfants. »

A ces mots, François me regarde d'un air timide, comme pour me demander un encouragement, et certes je n'ai garde de le lui refuser.

Les gens qui sont nés pauvres, et qui ne trouvent point dans leur pauvreté un officieux patronage, doivent employer de plus d'une façon, pour vivre honnêtement, leur courage et leur intelligence. Combien d'hommes à Paris qui, pour subvenir aux besoins de leur famille, font dans leur journée trois ou quatre métiers !

Tandis que je me laisse aller à cette mélancolique réflexion, nous traversons une forêt de sapins où le soleil répand ses gais rayons, où la mésange et la nonnette gazouillent à qui mieux mieux en sautant de branche en branche, et en buvant des

perles de rosée. Ces jolis oiseaux n'ont point les tristes soucis de l'homme :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture.

Dès qu'ils peuvent ouvrir leurs ailes, ils volent selon la mesure de leurs forces; ils chantent selon leur naturel diapason; ils construisent leur nid tout pareil à celui où ils sont nés, et dans leur monde aérien nul d'entre eux ne songe à devenir plus riche ou plus puissant que les autres : conseiller d'État ou sénateur. Les poètes de l'Inde, qui croient encore à la métempsychose, doivent aspirer à revivre après leur mort dans le corps d'un oiseau.

De la majestueuse forêt qui s'élève à quelque distance de la Tête-Noire, nous descendons dans un joli vallon arrosé par une rivière qui découle du glacier de Trient, puis nous montons le Forelaz. Dans une des brèches de cette montagne, au bord de la route, est une maisonnette occupée par un gendarme qui garde cette frontière du Valais, et moyennant un petit tribut d'un franc appose son cachet sur les passeports des voyageurs. Heureux les pays à qui il ne faut, pour garder leurs frontières, qu'une rustique cabane et un pacifique gendarme ! Si l'Autriche pouvait ainsi protéger les siennes, l'Autriche serait un empire fortuné.

Il ne faut pas moins de trois grandes heures pour gravir, quand on vient de Martigny, cette montagne du Forelaz; mais en moins de deux heures on la descend aisément. On passe alors par plusieurs zones différentes de végétation : d'abord les sapins, puis les hêtres, et ensuite les châtaigniers; un peu plus bas les vignes, les jardins féconds, les enclos remplis d'arbres fruitiers, et enfin la grande vallée du Rhône; les villages et les villas du Valais, les trois collines de Sion voilées par une vapeur qui s'élève de la plaine humide, et devant nous le bourg et la cité de Martigny.

---

## CHAPITRE CINQUIÈME

Martigny. — Les montagnes. — Les villages. — Le travail agricole. — Patience et courage des Valaisans. — La route du Saint-Bernard. — La Dranse. — Saint-Pierre. — L'auberge de Napoléon. — Le déjeuner. — Les roses des Alpes. — La cantine. — La chambre de l'aristocrate. — Les muletiers. — Désert et aridité. — L'ascension dans les neiges. — Aspect du couvent. — L'entrée dans la maison. — Le souper. — La maison de refuge de l'Arlberg. — Légende de Saint-Bernard. — Fondation et agrandissement du couvent. — Révolution du Valais. — Ressources actuelles des religieux. — Offrandes des voyageurs. — Organisation de la communauté. — Fatigues et souffrances des religieux. — Le jeune clavadier. — La messe dans la chapelle. — Les œuvres du couvent. — L'infirmerie et le pauvre ouvrier. — Les chiens du Saint-Bernard. — Le vaillant Barry. — Retour à Martigny.

Martigny est une petite ville de onze cents habitants, où l'on ne compte pas moins de cinq hôtels de premier ordre et plusieurs auberges secondaires. Ce n'est point la population indigène, si modeste en ses habitudes, qui peuple les grandes salles de ces hôtels : ce sont les étrangers. Martigny est le point de jonction de plusieurs importantes voies de communication : du nouveau chemin de fer qui touche au lac de Genève, du sentier de Chamouni, de la route d'Italie par le Simplon et de la route du Piémont par le Saint-Bernard.

Elle est agréable à voir, cette petite ville. Pour me servir d'une expression allemande, elle est vraiment *freundliche*, c'est-à-dire qu'elle a une amicale physionomie qui plaît aux regards et attire la confiance. Plus d'un voyageur y est arrivé, ne songeant qu'à la

traverser, et n'a pu résister au plaisir d'y séjourner. J'espère bien y séjourner aussi ; mais d'abord je la quitterai pour faire une excursion dont l'idée m'occupe depuis longtemps.

A l'ouest de Martigny est la cime escarpée que je viens de descendre ; au nord-est, la Gemmi, par où je compte pénétrer au centre de la Suisse ; au sud apparaît un amas de collines, de mamelons, de plateaux qui s'élèvent d'assise en assise, comme les gradins d'un cirque, jusqu'à des sommités qui se perdent au loin dans les nuages. Toutes ces montagnes sont tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'on n'y entrevoit, à quelque distance, aucun passage : on dirait une phalange macédonienne, un bataillon serré de Titans, ou plutôt une enceinte de bastions impénétrables. La Dranse en sort en bondissant et en écumant, comme si elle était encore furieuse des obstacles qu'elle a eu à surmonter pour se frayer un chemin, et court se jeter dans le Rhône, comme si elle avait hâte de s'y reposer. Par ce réseau, en apparence inextricable, Charlemagne a pourtant passé, et Frédéric Barberousse, et Napoléon, et, s'il faut en croire quelques historiens, l'ardent Annibal, la terreur des Romains. Par là je désire aussi passer, non point comme un conquérant, avec une légion de soldats, mais tout seul, humble pèlerin, pour visiter le couvent du Saint-Bernard.

Mon hôte m'a procuré avec empressement une voiture et un guide. La voiture est rude : elle me rappelle le redoutable véhicule qu'on appelle, en Suède, une *bondkaera* ; mais mon guide est un jeune garçon alerte, dispos, connaissant bien le pays, et tout joyeux de penser qu'en me conduisant à l'hospice il s'arrêtera à Saint-Pierre, son village natal.

Nous partons au lever du soleil, nous traversons la Dranse, qui semble fort en colère d'être obligée de se resserrer entre les deux piliers d'un pont, puis nous voilà sur la pente de la montagne que nous devons gravir pendant neuf heures consécutives. Je n'essayerai pas de décrire les différents villages par lesquels nous

avons passé : Valette, Bouvinier, Saint-Branchier, Orsières, Liddes; on n'y voit que des maisons en pierre grise, mal bâties et généralement sales, pauvres, délabrées; quelques-unes seulement sont remarquables par leur structure. Bouvinier est dans une gorge étroite, occupée presque entièrement par la Dranse; Saint-Branchier, à l'embranchement de la vallée de Martigny, de la vallée d'Entremont et de la vallée de Bagnes, où l'écroulement des glaciers de Getroz produisit, en 1818, une inondation dont les habitants du Valais ont conservé un terrible souvenir : plusieurs centaines de chalets et de maisons de paysans furent emportées par cet effroyable débordement, et plus de cinquante hommes y périrent. Orsières est placée à l'entrée du col de Ferret, un des paysages les plus pittoresques de la région des Alpes, et Liddes est, comme un nid d'aigle, suspendu au bord d'une cime escarpée.

Quand j'ai passé par ces villages, ils étaient très-silencieux et la plupart des maisons étaient fermées : c'était le temps de la fenaison, une importante affaire pour une population qui ne se livre guère aux spéculations du commerce et de l'industrie, dont la ressource essentielle est dans les produits de son travail agricole. Ils sont courageux et patients, ces montagnards du Valais; ils vont cultiver des champs et récolter des foin sur des hauteurs incroyables, sur des pentes où l'on tremble de les voir s'aventurer, avec des chevaux et une voiture, car il semble qu'un léger éboulement de terrain ou le moindre faux pas suffit pour que charretier et charrette, tout roule dans l'abîme. Mais ils ne se laissent point effrayer par un péril et ne redoutent pas non plus la fatigue. Sur les coteaux et sur les cimes les plus élevées, partout où il existe une bande de terre végétale, on peut être sûr que son élément de production ne sera point perdu : le montagnard y fera paître ses bestiaux, ou y fauchera de l'herbe, ou y conduira audacieusement sa charrue. Sur les bords des vallées il y a des terrasses naturelles ou artificielles qui me rappellent les gradins en maçonnerie

que j'ai vus aux environs de Bethléem : sous le ciel de la Palestine, ces gradins sont couverts de mûriers et d'oliviers. Ici la vigne grimpe le long des parois des rochers, et les Valaisans vont cueillir les raisins sur ces remparts perpendiculaires comme les Jurassiens de Salins ou de Château-Chalon, qui sont aussi des gens hardis et laborieux. Par une singulière habitude des sociétés humaines, la palme triomphale, la couronne de lauriers, le pompeux dithyrambe, ont toujours été réservés aux exploits du soldat; plus il a tiré de coups de fusil, plus il semble admirable; plus il a versé de sang, plus il est glorifié. Mais le courage du pionnier qui surmonte les plus graves obstacles pour pénétrer dans des régions inexplorées, on ne le célébrera par aucune ovation; le courage du savant qui, pour résoudre un problème ou faire une nouvelle découverte, s'expose à un mortel danger, on lui accordera peut-être, non sans discussion, une bénigne mention dans le rapport d'un Institut; le courage de l'obscur laboureur qui, au péril de sa vie, entreprend de féconder un espace de terre inculte, on n'en parle pas; et combien d'actes de courage de la vie privée, accomplis en silence, en une ferme, calme, noble résolution, et qui resteront à jamais ignorés!

C'est par leur sentiment naturel de courage que les Valaisans ont entrepris de faire une route dans les gorges étroites et ardues où jadis il n'existait pas même un sentier où, pour tailler le roc, creuser une mine, percer un tunnel, plus d'un ouvrier, à défaut d'un autre point d'appui, a dû s'attacher par une corde à un tronc d'arbre et travailler ainsi, suspendu en plein air. C'est sans doute en vertu de ce même courage que, lorsqu'ils ont vu leur chemin complètement ouvert, ils n'ont pas cru devoir y joindre un appendice pourtant fort essentiel, c'est-à-dire une palissade. Ce chemin, montueux et sinueux, est souvent découpé sur une roche perpendiculaire, au penchant d'un gouffre ténébreux; et sur la lisière de ce gouffre, pas un appui, pas la moindre balustrade. Que deux voitures viennent à se rencontrer inopinément sur cette ligne

rétrécie, à l'un de ses brusques contours, qu'un essieu se rompe par hasard, qu'un cocher oublie une minute de surveiller son attelage, qu'une méchante mule s'effarouche ou trébuche, et la catastrophe est inévitable. La Dranse est là, à mille ou douze cents pieds de profondeur ! elle mugit dans l'abîme béant ! Comme les dragons de la mythologie antique, elle semble réclamer sa proie, et, par malheur, elle ne la réclame pas toujours en vain ! Chaque année, elle engloutit dans ses flots quelques nouvelles victimes ; mon guide m'a montré un endroit où, l'été dernier, un paysan de Liddes, dont la mule était un peu jeune, périt dans cet abîme. C'est surtout à la descente de ces rapides déclivités qu'on a vraiment le droit de se sentir inquiet ; et même, en les gravissant assez lentement, dans mon lourd véhicule, je ne me rappelle pas avoir eu aussi fréquemment, sur aucune autre route, le sentiment aussi intime d'un réel danger.

Mais en quel lieu notre frêle machine humaine n'est-elle pas exposée à de nombreux périls ? Les bons bourgeois de Paris qui, en lisant dans les journaux le récit de quelque désastre maritime se félicitent de n'être pas obligés d'affronter les orages de l'Océan, qui ne sortent pas même sans quelque souci de leur benoîte demeure pour s'asseoir dans une diligence ou monter dans un wagon de chemin de fer, ne doivent-ils pas bénir la Providence s'ils rentrent sains et saufs, le soir, dans leur lit ? Car, pour peu qu'ils aient quitté le seuil de leur porte dans la journée, ils ont pu glisser au bord d'un trottoir et se casser une jambe ; ils ont pu, en un instant d'inadvertance, tomber dans le trou d'un égout, comme l'astrologue de la Fontaine, au fond d'un puits, ou être éborgnés par une des barres de fer qu'un apprenti forgeron porte sur ses épaules, ou mutilés par la chute d'une enseigne, ou broyés par un grossier omnibus, sans avoir, comme les Indiens, la religieuse joie de mourir sous les roues sacrées du char de Jaguernat.

« Soyez prudents, mais ne le soyez pas trop, dit le *Havamal*, le chant suprême d'Odin. »



« Allah ! Allah ! disent les mahométans quand un Djezzar-pacha leur fait, pour se distraire, couper le nez ou les oreilles ; c'était écrit ! »

Les Grecs racontent, avec une même idée de fatalité, l'histoire d'un de leurs philosophes à qui un oracle a prédit qu'il serait écrasé par une maison. Le brave homme, déjà vieux, mais tenant à la vie, quitte sa demeure, s'éloigne des villes, des villages, de toute habitation humaine, et compte bien, par là, se jouer de la sinistre prophétie. Mais, un jour qu'il était endormi en rase campagne, un aigle qui planait dans les airs, tenant entre ses griffes une tortue dont il voulait tirer quelque brin de nourriture, voit le front chauve du vieillard, pense, dans son petit cerveau d'aigle, que c'est un roc sur lequel la rude carapace de la tortue se brisera, la laisse tomber, et le philosophe est tué, comme l'avait annoncé l'oracle, par la chute d'une maison.

Sur la route du Saint-Bernard, le danger, puisque danger il y a, s'offre du moins aux regards dans des images grandioses et poétiques : sur le sol des gorges rocailleuses, la sombre verdure des sapins ; plus haut, dans une terre meilleure, les mélèzes et quelques châtaigniers ; plus haut, les pâturages où, çà et là, tourbillonne la fumée d'un solitaire chalet, puis les larges couches de pierre calcaire, ridées et sillonnées par les eaux des torrents et les blocs de rochers, rompus par les gelées de l'hiver, roulés par les avalanches, jetés de côté et d'autre, comme des ossements de géants arrachés à leur tombe souterraine ; de toutes parts une confusion de pics aigus, de terrasses aplanies, de ravins verdoyants, d'espaces dénudés, d'eau et de terre, d'ombre et de lumière, qui donne l'idée du chaos, et à l'extrémité de cette enceinte bouleversée la magnifique tête du Vêlan, l'une des plus hautes montagnes de la Suisse, et les cimes de neige où s'élève l'asile de la charité, l'hospice du Saint-Bernard.

Tandis que je contemple cette scène étonnante, mon guide a les regards fixés sur un point qui l'intéresse davantage, sur son clo-

cher de Saint-Pierre, dont il vient d'entrevoir la flèche derrière un monticule. Il donne un vigoureux coup de fouet à sa mule pour faire, dans son village, l'entrée la plus brillante, ou tout au moins la plus bruyante, et me conduit devant une maison de chétive apparence, qui est la principale auberge du lieu. Au-dessus de la porte de cet humble logis est une enseigne portant en grosses lettres cette inscription : *Au Déjeuner de Napoléon*. C'est là, en effet, que Napoléon s'arrêta lorsqu'en 1800 il conduisait ses soldats à la bataille de Marengo. Pour l'édification des étrangers qui entrent dans cette auberge, cet épisode est attesté par un certificat signé de M. Moret, président de la commune de Saint-Pierre, et appendu à l'une des parois de la salle à manger. A côté du cadre qui renferme cette feuille officielle est la gravure du tableau de David qui représente Napoléon, la tête couverte de son chapeau de général, assis sur un cheval fougueux, comme la statue de Pierre le Grand sur son rocher de Finlande, et franchissant au galop le passage du Saint-Bernard. J'en demande bien pardon au peintre classique des fêtes de la République et des gloires de l'Empire, mais il eût dessiné une scène plus vraie et plus émouvante, s'il nous eût montré le premier consul gravissant péniblement, au petit pas d'une mule, sur la glace ou la neige, l'âpre sentier de la montagne.

Après avoir regardé ces deux ornements historiques de l'auberge de Saint-Pierre, je m'asseois sur une chaise rustique, devant une table de sapin parfaitement nue : ni domestique, ni sonnette. Je suis entré là comme dans une halle. Les bons Valaisans ne connaissent point les *pick-pocket* de nos belles villes, si bien civilisées, et laissent sans crainte leurs demeures ouvertes à tout venant.

Il me semble pourtant que mon guide, avant de se rendre chez ses parents, ne voudrait pas me laisser à l'abandon. En effet, grâce à ses soins, je vois venir une jeune hôtesse qui était occupée, dans la grange, à ranger du foin, et à laquelle il a annoncé

qu'elle avait à remplir une autre tâche. Elle s'avance sur le seuil de la porte d'un air timide, et m'avoue avec une naïve confiance qu'elle n'a rien d'autre à m'offrir que des œufs, du vin du pays et du pain de seigle.

« Et du café? dis-je.

— Oui, du café, me répond-elle vivement, comme si cette simple adjonction à son menu la délivrait d'un pénible embarras; du vrai café que nous avons dernièrement acheté à Martigny, et, si vous le voulez, du lait!

— C'est le meilleur déjeuner que je puisse désirer. Si seulement vous pouviez me le donner bientôt, vous me feriez plaisir.

— Tout de suite! tout de suite! » s'écrie-t-elle.

Et je l'entends qui trotte dans le corridor d'un pas léger, ouvre une armoire, casse des œufs, souffle son feu.

Un instant après elle revient, étend sur la table une nappe blanche, y pose un couvert d'étain, puis me sert mon repas, et me regarde avec une sorte d'inquiétude briser mon morceau de pain de seigle.

« Il est un peu vieux et un peu dur, me dit-elle; *nous n'avons pas fait au four* (une expression du pays) depuis la semaine dernière; mais si monsieur comptait revenir par ici, je pourrais lui procurer du pain frais de la ville?

— Je reviendrai probablement après-demain; mais je ne voudrais pas vous donner un souci. »

L'humilité et la douce, pudique physionomie de cette femme me rendaient envers elle de plus en plus poli.

« Ce ne sera pas un grand souci, me répond-elle; chaque jour quelques-uns de nos voisins vont à Martigny, et ils sont très-contents quand ils peuvent rendre service à mon mari. »

Lorsque Napoléon était dans cette même chambre, probablement il ne songeait guère à juger les mérites de l'auberge de Saint-Pierre; il arrivait des plaines d'Égypte comme un météore, et se précipitait dans les vallées d'Italie comme un ouragan. Pour

moi qui, grâce au ciel, n'ai point à porter le fardeau d'une telle gloire, et qui puis me réjouir, comme l'oiseau, d'un riant abri et d'un grain de millet, je dois dire que j'ai fait, dans cette rustique maison, un excellent déjeuner.

Lorsque mon guide vint me chercher, non plus avec sa charrette, car la route ouverte aux voitures s'arrête à Saint-Pierre, mais avec sa mule, mon hôtesse m'a reconduit courtoisement jusqu'au bas de l'escalier en me remerciant de ce qu'elle appelait mon indulgence; et comme je donnais quelques sols à un petit enfant qu'elle tenait par la main, je l'ai vue tout émue de cette générosité. Qu'il faut peu pour toucher le cœur des pauvres gens! Si les riches le savaient, combien de bonnes petites joies ils pourraient se donner sans grever leur fortune!

Au delà de Saint-Pierre, le paysage a un caractère plus sauvage que celui qui, dès Orsières et dès Liddes, a souvent surpris mes regards. Là il y a encore des forêts, des enclos de verdure, des champs de céréales; ici, dans les terrains les plus prospères, on ne récolte plus que difficilement quelques maigres gerbes de seigle ou d'avoine. Autour du village, on sème encore des fèves, mais souvent il faut les cueillir avant qu'elles soient mûres, et alors on les fait sécher au soleil, comme les Finlandais, que j'ai vus à Muonioniska, font sécher les épis qu'une gelée prématurée les oblige à faucher avant que le grain soit complètement formé. Peu à peu ces dernières traces de culture disparaissent, et l'on ne voit plus ni un sillon de charrue, ni une prairie verdoyante, ni une forêt; çà et là seulement quelques arbustes enracinés dans une humide fissure, çà et là des plaques de neige que les chaleurs du mois de juillet n'ont pas encore pu fondre. Mais voilà qu'après avoir traversé un large espace de terre grisâtre, aride, tout à coup à mes yeux apparaît un des plus charmants phénomènes de la nature des Alpes, une splendide végétation, un jardin, un vrai jardin de Dieu, des masses compactes de roses des Alpes qui semblent sortir, comme par miracle, du sein d'une argile stérile.

Nulle main humaine ne les a plantées là, nul horticulteur n'a arrosé leurs tiges et propagé leurs graines : elles naissent spontanément à l'air de la montagne et s'étalent en plates-bandes et s'arrondissent en corbeilles. De leurs petits rameaux verts, de leurs boutons bruns, de leurs corolles de pourpre, elles revêtent le sol dénudé, elles tapissent les roches. Oh ! les jolies fleurs ! et quel doux et frais parfum elles exhalent ! Je saute à bas de ma mule, je cours à ces ravissants buissons, j'en détache, avec une joie d'enfant, d'énormes bouquets, comme si j'avais peur d'en manquer. Je voudrais en envoyer à tous mes amis : j'en ai réellement envoyé quelques-uns que la poste du Valais a eu la barbarie de taxer très-cher, comme si le fisc avait le droit de taxer ces libres plantes du désert.

Les oiseaux, a dit un écrivain, sont les musiciens du pauvre, et l'on peut dire aussi justement que les fleurs sont sa vivante poésie. N'y a-t-il pas, entre les riantes fleurs de la terre et les oiseaux, une sorte de parenté ? La jolie fable persane de *Gul et Bulbul* n'est-elle pas un emblème de cette ingénieuse affinité ? Comme les oiseaux, en tout pays, les fleurs égayent le pâtre dans sa solitude, le voyageur sur son chemin, l'ouvrier dans sa mansarde ; comme les oiseaux, elles peuvent servir d'horloge au paysan, car il en est qui éclosent le matin, à l'heure où l'alouette s'éveille, et se ferment le soir, à l'heure où elle s'endort ; comme les oiseaux, elles sont les messagères et les images colorées des différentes saisons : celles-ci apparaissent au printemps avec l'hirondelle ; celles-là s'épanouissent au soleil de l'été, tandis que tout vibre et que tout chante autour d'elles ; d'autres annoncent l'automne avec le pigeon nomade ; d'autres l'hiver avec la corneille, et, lorsque après la fonte des neiges, on les voit renaître sur le sol reverdi, ne croirait-on pas que, pendant la froide saison, elles ont, comme les oiseaux, émigré en de plus chauds climats ?

Dès notre premier âge, les fleurs attirent nos regards et occupent notre attention ; plus tard, elles se lient aux diverses péripé-

ties de notre vie : c'est avec un bouquet de fleurs que nous célébrons, dans notre enfance, un joyeux anniversaire; c'est le don d'une fleur qui, dans notre jeunesse, nous fait palpiter le cœur par l'espoir d'un doux amour; c'est une couronne de fleurs qui orne la tête virginale de la fiancée au jour du mariage; hélas ! ce sont des fleurs que nous déposons, dans notre deuil, sur la tombe de ceux que nous avons aimés !

Les conteurs de l'Orient parlent d'une fleur magique qui, par son simple contact, ouvrait les portes d'airain des grottes remplies de trésors. N'avons-nous pas tous, dans la réalité de notre existence, une de ces fleurs magiques qui, du fond de notre âme, sous le fardeau d'airain des années, peut faire surgir des trésors de souvenirs et de tendres pensées ? Pour moi, il y a telle fleur dont le calice, dont l'arome, dont la peinture même suffit pour me rappeler quelques-unes de mes plus vives surprises de voyages ou de mes plus heureuses impressions de jeunesse : les roses de Jéricho, les catalpas du Mississipi, les anémones des régions boréales, les œillets du jardin de ma mère, l'héliotrope d'un autre délicieux jardin ; et désormais, quand je verrai une rose des Alpes, elle me rappellera mon excursion au couvent du Saint-Bernard.

Cette belle plante qui m'a tant charmé, on la voit déployer ses corolles cramoisies au milieu de rocs roulés par les avalanches, au bord des torrents; ses tiges compactes peuvent arrêter le pied du chasseur au penchant d'un abîme, et ses divers degrés de développement aident le botaniste à mesurer différentes zones de végétation dans les Alpes. A quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, les capsules brunes de ces rosiers enferment des graines à demi mûres, tandis qu'à cinq mille pieds, ils sont en pleine floraison; à six mille, on voit seulement s'épanouir les boutons supérieurs des buissons, et cinq cents pieds plus haut, ils commencent à peine à brunir; à sept mille pieds, ils disparaissent presque entièrement.

Le plateau où s'élève le village de Saint-Pierre est précisément à la hauteur la plus favorable à cette riche végétation (quatre mille neuf cents pieds environ), et une partie de ce plateau en est littéralement couverte, comme d'un manteau de pourpre.

A une lieue de ce village est un petit bâtiment solitaire qu'on appelle la Cantine; il est occupé par une vieille femme à qui le gouvernement du Valais accorde une petite subvention pour qu'elle tienne, l'hiver comme l'été, sa demeure ouverte à ceux qui, par le froid ou l'orage, seraient obligés d'y chercher un refuge; elle a aussi le droit de percevoir un modique tribut sur les gens qu'elle reçoit, et celui de leur vendre des liqueurs; en d'autres termes, elle fait le métier d'aubergiste, et elle voulait absolument me faire boire je ne sais quel ratafia, dont la vue et l'odeur me donnaient envie d'invoquer la loi des sociétés de tempérance. Mais je n'ai pu refuser à cette brave femme la satisfaction de me faire voir toute sa maison, notamment une petite chambre occupée presque en entier par un énorme lit garni d'un édredon et de six couvertures : « C'est, me dit-elle, la chambre réservée aux voyageurs d'élite. » Dans les idées de cette naïve cantinière, le voyageur d'élite est un riche frileux qui, pour dormir à son aise, a besoin de six couvertures. Le jour où elle me montrait ainsi les trésors de son établissement, elle n'avait point l'honneur de choyer un tel aristocrate; mais, en revanche, elle devait s'occuper d'une douzaine de muletiers qui venaient de s'attabler dans une chambre basse, enfumée par leurs pipes et par un poêle en fonte. C'était une des cohortes de muletiers qui, dans les semaines d'été, sont employées au charriage du combustible pour l'hospice de Saint-Bernard. En vertu d'une ancienne charte, ce couvent a conservé le privilège de prendre gratuitement son bois de chauffage dans le val de Ferret. Ce bois est chargé sur des mulets jusqu'à Orsières, de là sur de petits chariots jusqu'à Saint-Pierre; dans ce dernier village, on le remet de nouveau sur le dos des mulets; chaque mulet en porte six bûches. Je laisse à penser ce que coûte un tel

approvisionnement pour une maison qui, chaque année, héberge, terme moyen, vingt-cinq mille passants ! pour cette froide habitation où, chaque jour, le feu des poêles doit être allumé ! où, en plein mois de juillet, le thermomètre descend souvent au-dessous du point de congélation !

Près de cette cantine de Proz, la dernière rustique habitation du Valais, il n'y a plus aucune plante, aucun ruban de verdure, on ne voit même plus ces fidèles fleurs qui, sur d'autres aspérités des Alpes, semblent attendre, comme des étoiles du ciel, le voyageur pour lui sourire et l'égayer sur son sentier. Au bord d'un petit ruisseau roulant dans un lit de gravier, j'aperçois seulement quelques violettes éparses, tristes, pâles violettes, comme celles qui, pour la mélancolique Ophélia, étaient un signe de deuil, qui s'étaient flétries quand son père mourut !

La neige des cimes du Velan et du col du Saint-Bernard descend jusqu'aux rives de ces ruisseaux. La neige que chaque hiver renouvelle et que nul été ne peut fondre, s'élève, remonte ici de toutes parts. La neige subjugué même le cours impétueux de la Dranse et la dérobe aux regards. A travers quelques crevasses, on voit encore l'orgueilleuse rivière qui essaye de se soulever contre les masses de neige qui la recouvrent, puis fléchit sous leur poids. Dans la vallée de Martigny, elle est terne, grise, chargée de sable et de graviers ; ici, près de sa source, elle est d'un bleu limpide. Ne dirait-on pas une image de la vie humaine, innocente et pure à son origine, alourdie et assombrie dans son cours à travers le monde ?

Nous montons vers le Saint-Bernard, qu'on ne voit que lorsqu'on en est tout près. La montée n'est pas roide, mais longue et difficile. Nul sentier frayé. De côté et d'autre, des empreintes interrompues de pas d'hommes et de pas d'animaux ; la neige, qui tombe ou qui s'écroule, efface en un instant les vestiges de toute une cohorte de voyageurs. Si glorieux qu'il soit, l'homme ne laisse, après tout, qu'une faible trace de son passage au milieu



des autres hommes; mais en des lieux comme celui-ci, il n'en laisse aucune.

A chaque instant, sur ces pentes mobiles, nous sommes obligés de nous écarter de la ligne suivie par ceux qui nous y ont précédé, et de faire de nouveaux détours, tantôt pour éviter une crevasse profonde ou une masse de neige qui, au moindre choc, s'écroulerait, ou la sombre, épaisse, mais friable couche qui recouvre la Dranse; tantôt pour contourner un roc aigu, qui sort comme un monstrueux squelette de ce linceul éternel. Torrent fougueux, abîmes profonds, pyramides de rocs noirs et pointus comme des aiguilles de fer, tel est l'aspect de la montagne du Saint-Bernard. Il me rappelle celui du Spitzberg.

On a dit que les religieux s'entendaient à merveille à choisir un site avantageux pour y bâtir leur demeure. La remarque semble juste et plait à beaucoup de gens. Que diraient-ils, ces ingénieux observateurs, s'ils voyaient le site que saint Bernard a choisi pour y fonder sa communauté, pour y offrir un asile aux voyageurs, pour y construire une maison à une hauteur à laquelle il n'existe en Europe pas une autre habitation humaine, à huit mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer? Les hautes sommités qui entourent cette maison avec leur ceinture de neige éternelle, y répandent un froid continu, et ce qui la rend encore plus froide, dit M. de Saussure, « c'est qu'elle est située dans une gorge percée à peu près du nord-est au sud-ouest, dans la direction générale de cette partie des Alpes, et par cela même dans celle des vents, qui prennent toujours une direction parallèle à celle des grandes chaînes de montagnes. » En hiver, par l'effet de cette situation, la lumière du jour n'y brille que pendant deux ou trois heures; en été, la clarté du soleil y disparaît rapidement.

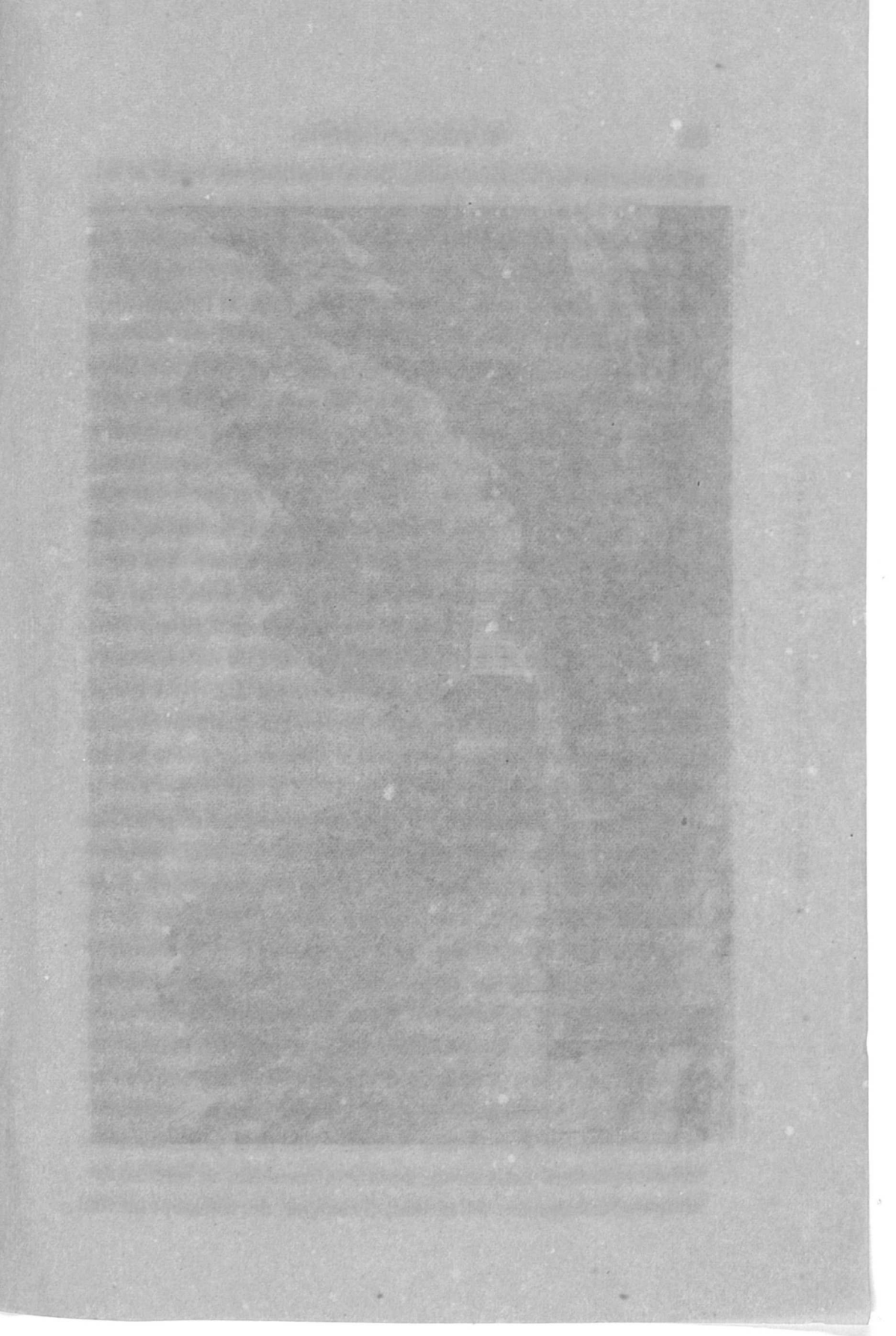
A quatre heures, nous avons quitté le plateau de la cantine. A cinq heures, déjà la nuit s'étendait autour de nous. L'atmosphère est chargée de nuages épais, et de ces nuages tombe une neige fine qui pénètre à travers mon vêtement, et peu à peu me refroidit

tellement les mains qu'à peine pouvais-je tenir les rênes de ma mule. Par bonheur elle est habituée à ce difficile trajet; elle sonde elle-même, par une instinctive précaution, l'endroit où elle doit poser le pied, et s'écarte prudemment des fondrières, mon guide essaye quelquefois de la diriger, et le plus souvent l'abandonne à sa propre intelligence.

En cheminant ainsi lentement, mais sans nous arrêter, nous arrivons à une espèce de chalet où les aumôniers de l'hospice viennent déposer du pain et du vin pour les voyageurs fatigués qui auraient besoin de cet abri et de ces provisions pour pouvoir continuer leur route.

Enfin, après deux longues heures de marche, je vois scintiller au haut du col une lumière; je distingue dans l'ombre une masse confuse de bâtiments : ce sont les bâtiments de l'hospice. Le ravin qui y conduit s'appelle la Vallée des Morts; la montagne qui en est la plus rapprochée s'appelle le mont Mort, et l'un de ses édifices, la chapelle des Morts. De tels noms ne sont pas faits pour donner des idées folâtres, mais ils sont en harmonie avec l'impression de deuil qu'on éprouve, quand on arrive le soir, par une froide brume, dans ce désert de neige.

Cependant, voilà mon guide qui monte lestement un escalier extérieur de quelques marches, et tire le cordon d'une sonnette. Aussitôt un domestique s'avance avec une lanterne et m'introduit dans une salle éclairée par plusieurs flambeaux, égayée par les tisons qui petillent dans une large cheminée : c'est le salon et le réfectoire des voyageurs. Un jeune prêtre, qui remplit les fonctions de clavandier, vient, un instant après, me souhaiter la bienvenue; il ne me demande pas qui je suis, quel est mon nom et mon état; il me demande si j'ai faim et si j'ai soif, si je désire qu'on me serve quelque chose avant le souper, puis il indique au domestique la chambre que je dois occuper, une jolie petite chambre, très-simplement mais très-proprement meublée; et il m'engage, avec une affectueuse sollicitude, à changer de vêtement ou tout



tellement les mains qu'à peine pouvais-je tenir les rênes de ma monture. Par bonheur elle est habituée à ce difficile trajet; elle sonde elle-même, par une instinctive précaution, l'endroit où elle doit poser le pied, et s'écarter prudemment des fondrières; mon guide essaye quelquefois de la diriger, et se voit souvent l'abandonner à sa propre intelligence.

En cheminant ainsi lentement, mais sans nous arrêter, nous arrivons à une espèce de taverne où les religieux de l'hospice viennent déposer du pain et du vin pour les voyageurs fatigués qui auraient besoin de cet aubri et de ces provisions pour pouvoir continuer leur route.

Enfin, après deux longues heures de marche, je vois scintiller au haut du rof une lumière; je distingue dans l'ombre une masse confuse de bâtimens : ce sont les bâtimens de l'hospice. Le ravin qui y conduit s'appelle la Vallée des Morts; le pont de bois qui en est la plus rapprochée s'appelle le pont des Morts; et l'une des plus remarquables de ces constructions, la chapelle des Morts, de style gothique, n'est pas faite pour donner des idées folâtres, mais elle est en harmonie avec l'impression de deuil qu'on éprouve, quand on arrive le soir, par une froide brume, dans ce désert de neige.

Dépendant, voilà mon guide qui monte lestement un escalier extérieur de quelques marches, et tire le cordon d'une sonnette. Aussitôt un domestique s'avance avec une lanterne et m'introduit dans une salle éclairée par plusieurs flambeaux, égayée par les tapisseries qui pendent dans une large cheminée; c'est le salon et le réfectoire des voyageurs. Un jeune prêtre, qui remplit les fonctions de chanoine, vient, un instant après, me souhaiter la bienvenue; il ne me demande pas qui je suis, quel est mon nom et mon état; il me demande si j'ai faim et si j'ai soif, si je désire qu'on me serve quelque chose avant le souper, puis il indique au domestique la chambre que je dois occuper, une jolie petite chambre, très-simplement mais très-proprement meublée; et il m'engage, avec une affectueuse sollicitude, à changer de vêtement ou tout



Rouargue del

Sup. J. Chardou Taux Paris

Ed. Willmann sc

HOSPICE DU GRAND ST BERNARD.



au moins de chaussure, afin, dit-il, de me préserver autant que possible d'un catarrhe ou d'un rhumatisme.

Une demi-heure après, la cloche annonçait le souper. Le jeune clavandier, qui préside avec une politesse et une grâce parfaites au repas des voyageurs, prend sa place habituelle et prononce le bénédicité ; autour de lui se rangent une douzaine de convives de divers pays et de diverses religions : Anglais, Allemands, Italiens, réunis par hasard sous un même toit et participant au même bienfait d'une institution catholique.

C'est un fait intéressant à constater que, deux des grandes montagnes de l'Europe, l'Arlberg et le Saint-Bernard, doivent leur principale célébrité à l'action généreuse du catholicisme, à deux œuvres de charité, l'une accomplie par un enfant du peuple, l'autre par le descendant d'une noble famille, comme si Dieu avait voulu nous donner, par le dévouement de l'illustre gentilhomme et par celui du plus obscur plébéien, deux éclatants exemples de la loi de commisération évangélique qui doit s'étendre à toutes les classes de la société.

Quiconque traverse l'Arlberg, comme je l'ai traversé, en un jour d'hiver, ne pourra sans émotion entendre raconter la légende de Henri Fiedelkind. C'était un pauvre enfant, sans appui, sans parents, sans ressources, qui, dans son abandon, s'estima heureux de trouver un refuge chez un propriétaire de l'Arlberg, qui l'employait à garder ses bestiaux moyennant un salaire annuel de cinq florins (environ 10 francs); il resta là dix ans, et il a lui-même naïvement raconté les impressions qui peu à peu déterminèrent sa religieuse vocation.

« Pendant que j'étais là, dit-il, on amenait au village une quantité de gens qui étaient morts dans les neiges de l'Arlberg, et dont les oiseaux de proie avaient rongé le corps et dévoré les yeux. Cela me faisait une peine affreuse. J'avais quelques florins d'épargne, et je m'écriai un jour : — Je donne mes quinze florins à celui qui voudra porter secours aux pauvres voyageurs qui traversent les



neiges de l'Arlberg! mais personne n'accepta ma proposition. Alors, en me recommandant à la bonté de Dieu, et à saint Christophe, je me mis moi-même en marche, l'hiver suivant, avec mes quinze florins, et je parvins à sauver sept hommes; depuis ce temps, avec l'aide de Dieu et des âmes compatissantes, j'en ai encore sauvé cinquante. »

L'ardente charité du pauvre orphelin échauffa le cœur de ceux qui jusque-là entendaient raconter, sans chercher à y apporter remède, les orages de l'Arlberg et les désastres de l'hiver. Il se forma, dans le but de porter secours aux voyageurs, une confrérie à laquelle s'associèrent les principaux personnages du pays. En 1514, cette confrérie, fondée par un simple pâtre, comptait parmi ses membres quatre ducs, vingt-neuf prélats, dix comtes, trente-six gentilshommes et plusieurs centaines de bourgeois et paysans. Henri alla en Allemagne, en Bohême et jusqu'en Pologne solliciter la pitié des fidèles.

Avec le produit de ses collectes on construisit, à l'endroit le plus périlleux de la route, une église et une maison de refuge. On établit dans cette maison un homme dévoué qui, chaque matin et chaque soir, au son de l'*Angelus*, devait faire une longue tournée avec plusieurs valets portant dans une besace du pain et du vin pour réconforter les voyageurs, et des ustensiles pour débayer la neige. Quiconque était ainsi recueilli devait être logé, hébergé gratuitement jusqu'à ce qu'il pût se remettre en route.

L'ouvrage du courageux Henri subsista jusqu'au règne de Joseph II qui, à la place de l'étroit sentier par lequel il fallait alors traverser l'Arlberg, fit tracer une grande route.

La légende de saint Bernard est d'un tout autre caractère, mais non moins intéressante. Il naquit en 925, près d'Annecy. Fils unique de Richard de Menthon, il devait un jour hériter du château de ce nom et d'un domaine considérable. Tout jeune, il fut envoyé à Paris pour y faire ses études, puis ses parents le rappelèrent près d'eux dans l'intention de le marier avec une belle et noble héri-



tière du voisinage; mais il resta insensible à la fortune et aux charmes de Marguerite de Miollans. Pendant son séjour en France, il avait pris secrètement, de concert avec son précepteur Germain, la résolution de se consacrer au service de l'Église. Cependant ses parents lui représentent qu'ils n'ont pas d'autre enfant que lui pour perpétuer l'honneur de leur nom, et le pressent et le conjurent d'accéder à leurs vœux. Attendri par leurs prières, il consent enfin à se rendre avec eux au château de Miollans, et le mariage est résolu; et tout le monde se réjouit d'un événement qui va unir l'une à l'autre deux puissantes maisons. Mais, la veille du jour où la cérémonie devait être célébrée, Bernard se retire dans sa chambre, invoquant son patron, saint Nicolas de Myre, qui l'éclaire par une apparition surnaturelle. Encouragé par ce miracle, il écrit à son père et à sa mère pour leur demander grâce et leur représenter qu'avant tout il doit obéir à la volonté de Dieu, laisse la lettre sur une table, et s'échappe par la fenêtre.

Il s'en alla par les sentiers les plus périlleux jusqu'à la vallée d'Aoste, où il fut accueilli avec une bonté paternelle par le vénérable archidiacre Pierre de la Val-d'Isère. Il se fit prêtre, et fut aussi investi de la dignité d'archidiacre. Bientôt il se signala dans ses nouvelles fonctions par son zèle, sa piété et son activité. L'évêque d'Aoste se l'associa pour administrer le diocèse, et dans cette ville Bernard s'appliquait à fonder des écoles, et ce fut là aussi qu'il en vint à former le plan de sa glorieuse institution.

La ville d'Aoste est située au pied d'un des principaux défilés des Alpes, au pied de la montagne qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Bernard, et qui, dans les temps anciens, s'appelait le mont Jupiter, *mons Jovis*, d'où l'on a fait mont Joux. Les Romains y avaient consacré au suprême dieu de l'Olympe un temple dont il reste encore des vestiges. On a tout lieu de penser qu'il y avait là aussi un édifice destiné à servir de refuge aux voyageurs. Tout fut anéanti par les premières hordes de barbares qui franchirent

les Alpes pennines pour descendre en Italie. Un hospice fut construit dans cette périlleuse gorge du mont Joux, probablement sur la fin du règne de Charlemagne. Les chroniques ne nous donnent aucune notice précise ni sur l'origine, ni sur l'existence de cet établissement. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'au dixième siècle il avait été dévasté par les Sarrasins, et que le passage du mont Joux était infesté d'une troupe de brigands qui rançonnaient, pillaient et souvent égorgeaient sans pitié les passants.

Bernard, profondément ému des catastrophes qu'il entendait sans cesse raconter, résolut de protéger les pauvres gens exposés à tant de mortels périls. Dans l'ardeur de sa charité, il s'avança bravement au milieu des troupes de bandits qui erraient comme des chacals sur les âpres sentiers du mont Joux. Il étonna leur sauvagerie par sa douceur; il attendrit leur nature féroce par son onction évangélique; il les arracha l'un après l'autre à leur affreux métier, et quand cette première œuvre fut accomplie, il fonda sa sainte communauté; il édifia sur les deux périlleux défilés ces deux maisons de refuge qui, depuis huit siècles, ont conservé les noms de Grand et de Petit Saint-Bernard. Sa généreuse mission fut bénie de Dieu; l'éclat de ses bonnes œuvres se répandit au loin, et on l'appela l'Apôtre des Alpes.

Parmi ceux qui étaient attirés vers lui par sa réputation de sagesse et de commisération, un jour il aperçut un homme et une femme qui venaient lui demander son avis et son assistance; ils lui racontèrent d'une voix touchante qu'ils avaient eu un fils unique, un fils chéri qu'ils avaient élevé avec le plus grand soin, et dont ils entrevoyaient l'avenir avec le plus doux espoir; ils lui avaient préparé une alliance avec une belle et noble jeune fille; mais, la veille du mariage, il avait disparu, laissant sur la table de sa chambre quelques lignes qui n'indiquaient point le lieu de sa retraite. Dès ce jour ils l'avaient pleuré sans cesse; ils s'étaient efforcés par tous les moyens possibles de le retrouver, et tout avait été inutile. Maintenant qu'ils étaient vieux, près de descendre

dans la tombe, ils n'avaient qu'un désir, c'était de pouvoir encore embrasser leur fils avant de mourir.

Bernard, comprimant avec peine sa profonde émotion, les consola en leur disant que, puisque Dieu avait inspiré une résolution si extraordinaire à leur fils, Dieu sans doute serait assez bon pour le leur ramener au moment peut-être où ils s'y attendraient le moins. A ces mots, il les quitta et se retira dans sa cellule pour apaiser l'agitation de son cœur, pour prier et pour pleurer peut-être, comme Joseph, quand il eut revu ses frères qui ne l'avaient pas reconnu. Ses parents, restés seuls, se disaient pourtant que le vénérable archidiacre avait dans sa physionomie quelques traits de leur fils; mais ils n'osaient s'arrêter à une pensée qui leur semblait une illusion, quand tout à coup ils voient rentrer l'apôtre des Alpes, qui se jette dans leurs bras en leur disant : « Je suis votre fils Bernard ! »

Après avoir passé quelques jours près de lui dans une heureuse expansion, ils s'en retournèrent dans leur château, et le vieux seigneur de Menthon et sa noble compagne emportaient l'espérance d'embrasser encore leur enfant aimé, et pouvaient se dire comme Jacob : *Sufficit mihi si adhuc Joseph filius meus vivit, et videbo illum antequam moriar.*

Vers la fin de sa vie, Bernard se rendit à Rome, pour faire sanctionner par le pape les statuts de son institution; il mourut à Novarre en l'an 1008; son crâne et un de ses bras sont conservés dans la chapelle de son couvent.

Pendant près d'un demi-siècle, il s'était principalement dévoué à la fondation et à l'administration de sa communauté, et cette vaillante communauté excitait dans toute l'Europe un vif intérêt. Les empereurs d'Allemagne, les souverains pontifes, les rois de France et d'Angleterre, les comtes de Maurienne et de Savoie, se firent un devoir de protéger, et un honneur d'enrichir les établissements du charitable Bernard de Menthon.

Frédéric Barberousse, en ravageant la vallée d'Aoste et la Savoie,

accorda un diplôme de sauvegarde au couvent du mont Joux; Henri IV déclara coupable de lèse-majesté quiconque porterait le moindre préjudice aux religieux habitants de ce couvent et à leurs propriétés. Thomas I<sup>er</sup>, comte de Savoie, leur céda les bois de Ferret, qu'ils exploitent encore; d'autres leur firent différentes dotations. Enfin on a calculé que, vers la fin du treizième siècle, la maison de Saint-Bernard possédait déjà quatre-vingt-huit bénéfices, dans les diocèses d'Aoste, de Tarentaise, de Maurienne, Ivrée, Tessin, Messine, Sion, Genève, Constance, Yverdun, Troyes, Toulon. Je me plais à ajouter qu'elle en avait plusieurs dans ma province natale, dans le diocèse de Besançon.

Les diverses révolutions européennes lui ont, d'âge en âge, successivement enlevé ses plus beaux domaines. La Suisse elle-même, dans ses ébullitions révolutionnaires, n'a pas craint de porter atteinte aux anciens privilèges et aux propriétés de ce noble établissement qui appartient à la Suisse, qui lui est si utile, et dont elle devrait défendre les intérêts avec tant de soin! Le Valais a été un jour aussi ébranlé par l'éruption du cratère démocratique. Le Valais, l'honnête, le paisible, le religieux Valais, s'est éveillé un beau matin avec l'idée qu'il était mal gouverné, qu'il ne pouvait décemment rester plus longtemps soumis au vénérable régime de ses pères; que, pour son honneur, son repos et sa prospérité, il lui fallait absolument une constitution libérale, dans le genre de celle dont se glorifient les citoyens de Berne, de Zurich et des autres cantons protestants. Là-dessus les bonnes têtes de l'endroit se mettent à l'œuvre, et l'une de leurs premières mesures fut d'enlever au couvent de Saint-Bernard quelques vignes et quelques prairies qu'il possédait encore du côté de Sion. Mais quand une fois les adversaires des tyrans, les amis, les bons amis de l'opprimé, parviennent à prendre la hache de la réforme, ils n'y vont pas de main morte et ne s'arrêtent pas volontiers à moitié chemin. Les patriotes du Valais jugèrent dans leur sagesse que ce n'était point assez d'avoir appauvri la maison du Saint-Bernard, qu'il fallait in-

fliger un autre châtiment à ces prêtres, qui se contentaient de secourir le pauvre, d'assister le malade, et ne manifestaient d'ailleurs pas la moindre admiration pour les nouvelles théories démocratiques. Aussitôt une quarantaine de ces vertueux patriotes se mettent en marche, arrivent à l'hospice, en chassent les religieux, puis s'installent dans les cellules et les réfectoires. Leur intention n'était pas d'attendre là le voyageur fatigué, affamé, ou d'aller à sa rencontre pour lui offrir l'hospitalité; ils voulaient d'abord se donner à eux-mêmes cette hospitalité, et largement et gaiement. Après avoir passé en revue les provisions du couvent, ils résolurent d'en user pleinement pour mieux s'affermir dans l'amour du bien public; au nom de la patrie, ils firent de longs repas; au nom des vertus civiques de justice et de modération, ils vidèrent la cave et le grenier, puis, lorsque tout fut épuisé, ils pensèrent qu'ils avaient suffisamment rempli leur tâche de réformateurs, et redescendirent dans la vallée.

Depuis un demi-siècle, il s'est fait en Europe assez de révolutions pour qu'on sache à quoi s'en tenir sur ces belles manifestations de l'intelligence humaine, et l'on sait que, dans un jour d'égarement, ces révolutions peuvent être accomplies par quelques centaines d'individus turbulents, ambitieux, audacieux, qui crient et vocifèrent, trompent par leurs promesses les esprits crédules, effrayent par leurs menaces les gens craintifs, et finissent par présenter hardiment leur programme comme la libre expression d'un vœu populaire.

Ainsi s'opéra la petite révolution du Valais; mais, comme tant d'autres, elle ne fut pas de longue durée. Après quelques mois de trouble et d'effervescence, les Valaisans reconnurent leur erreur, se repentirent de leur faiblesse et se hâtèrent d'atténuer autant que possible les fâcheux résultats de leur égarement.

Les religieux de Saint-Bernard rentrèrent dans leur demeure, et des mains pieuses les aidèrent à réparer le mal qui y avait été

commis. Ils sont justement aimés et vénérés, ces bons religieux, dans les villages qui les avoisinent. Plusieurs fois dans l'année, des centaines de paysans de la vallée d'Aoste et de la vallée du Rhône se rendent, le samedi soir, à l'hospice, y passent la journée du dimanche, assistent pieusement aux offices, et s'en reviennent le lundi; ils sont tous là libéralement reçus; mais il en est qui, comme aux temps bibliques, offrent à cette hospitalière maison une chèvre ou un mouton.

Quoique le gouvernement actuel du Valais paraisse animé des meilleures intentions envers cette noble communauté, il n'a pu cependant encore lui rendre tout ce qu'elle a perdu dans une malheureuse insurrection.

Pour subvenir à ses besoins, pour accomplir sa généreuse mission, l'hospice du Saint-Bernard n'a plus que quelques champs, quelques pâturages, quelques restes d'anciennes dotations, dans différentes paroisses du Valais, et les dons volontaires des voyageurs. Ainsi que dans les hospitaliers couvents de Syrie, tous les voyageurs, à quelque classe de la société, à quelque pays, à quelque religion qu'ils appartiennent, sont reçus là amicalement, et le bois allumé dans leurs chambres, et le pain et le vin, et les diverses provisions employées à leur alimentation, l'intendant de la maison ne peut se les procurer que dans le fond des vallées, et on ne peut les faire transporter qu'à dos de mulet au haut de la montagne. Sur une petite terrasse exposée au midi, les religieux ont fait une espèce de jardin, qu'ils se plaisent à cultiver en leurs heures de loisir. Dans les chaudes années, parfois, vers la fin d'août, ils ont le plaisir de cueillir là quelques petits choux et quelques chétives laitues. Le plus souvent ils n'obtiennent pas même, par leur patient labeur, cette pauvre récolte. En réalité le sol aride et froid où s'élève leur couvent ne produit rien, ni arbustes, ni fleurs, ni grains, absolument rien que de l'eau qui, je dois le dire, est excellente. De là une juste obligation imposée aux muletiers : ils sont hébergés gratuitement, mais ils doivent pour-

voir eux-mêmes à la nourriture de leurs bêtes de somme. Sur cette haute cime, dépouillée de toute végétation, le foin vaut ce que vaut ailleurs un bon pain de ménage, dix centimes la livre.

Les voyageurs n'ont rien à payer; s'ils ne s'en enquièrent point, on ne leur dit pas même qu'il y a dans la chapelle un tronc destiné à recevoir leurs offrandes. J'aime à croire que chacun d'eux dépose au moins dans ce coffre, pour chaque nuit qu'il a passée au couvent, l'équivalent de ce qu'il aurait dépensé dans un hôtel; mais il en est qui ne se contentent point de payer ce légitime tribut. De retour dans leur pays, ils se plaisent à envoyer à la maison où ils ont été si fraternellement accueillis un autre témoignage de leur reconnaissance. Il y a dans cette douce maison un cabinet de physique et d'histoire naturelle et une bibliothèque enrichie par les dons d'un grand nombre d'étrangers de distinction. La grande salle qui sert de salon et de réfectoire aux étrangers a été également décorée par les hôtes du couvent : on y voit des gravures, des albums, des vases de porcelaine, envoyés de différentes contrées avec une expression de gratitude; on y voit même un piano, un très-beau piano, et souvent à cette sommité des Alpes, dans ce désert de neige, on peut entendre résonner, sous les doigts d'une gracieuse musicienne, quelques-unes des mélodies qui ont charmé le grand monde de Londres ou de Paris.

L'établissement du Saint-Bernard se compose d'un vaste édifice en pierre, qui renferme les chambres des religieux, celles des voyageurs, les salles d'études, la chapelle et la bibliothèque, d'un autre édifice construit en face de celui-ci et adossé à la montagne pour le protéger contre la chute des avalanches, d'un hangar où les marchands d'Aoste et du Valais entreposent les denrées qui doivent être transportées de l'un à l'autre pays, et d'un bâtiment fermé par une grille en fer : c'est le cimetière. Sur le sol rocailleux qui entoure le couvent il n'y a pas assez de terre pour qu'on puisse y creuser une fosse, et ce sol est d'ailleurs presque partout et constamment recouvert d'une neige épaisse; on ne peut

donc penser à enterrer les morts; on les place dans ce bâtiment. Par l'air froid qui y pénètre à travers quelques étroites ouvertures, ils se conservent longtemps intacts, puis les cadavres se dessèchent et tombent en morceaux : c'est un affreux spectacle.

Les religieux sont ensevelis dans les caveaux de l'église.

Ces religieux ont le titre de chanoine, et leur supérieur, qui réside ordinairement dans la ville d'Aoste, a le droit de porter la crosse et la mitre comme les prélats; ils suivent la règle de saint Augustin, qui ne les assujettit point à la vie claustrale et ne leur impose point un régime rigoureux. Mais que peut-il y avoir de plus rigoureux que l'existence à laquelle ils sont soumis sur cette cime sauvage, dans cette effrayante solitude? Neuf mois d'un implacable hiver avec ses tourbillons de neige, ses ouragans, ses avalanches! Dans les trois mois qu'on est convenu d'appeler les mois d'été, souvent encore des bises aiguës, des brumes froides, des flocons de neige, des gelées comme en plein hiver, et de temps à autre un soleil pâle, bientôt voilé par des nuages noirs! Il y a là, sur la route d'Aoste, un petit lac qui, à l'époque où je visitais l'hospice (au 15 juillet), était encore couvert de deux pieds de glace : les religieux pensaient que cette année-là elle ne fondrait pas. On a mis dans ce lac des truites : pas une n'a pu y vivre. Il appartient en partie au Piémont et en partie au couvent. Je pense que ni Victor-Emmanuel ni Garibaldi n'aspirent à l'englober dans leur système d'annexion.

Un séjour de quelque durée en un tel lieu altère, fatigue, épuise les constitutions les plus robustes. Dans leur tâche journalière, sous l'influence continue d'une température humide ou glaciale, les chanoines du Saint-Bernard n'échappent point à quelque grave maladie ou à quelque cruelle infirmité. Au bout d'un certain nombre d'années, ils sont presque tous hors d'état de rester dans leur région boréale, et pour prolonger leur vie, le chapitre du couvent leur donne une retraite dans une des cures de la vallée;



d'autres persistent à lutter contre la rigueur des éléments et meurent à leur poste.

C'est dans cette contrée du Valais, dit une ancienne légende, que la légion thébaine attesta sa foi par son immolation, et la communauté de Saint-Bernard m'apparaît comme une autre légion, que chaque année décime, qui perpétuellement se renouvelle, et depuis huit siècles, perpétuellement atteste par son volontaire martyre la divine puissance de la loi de charité et de dévouement évangéliques !

Quelles que soient les fatigues qu'ils endurent et les périls auxquels ils sont exposés, les religieux du Saint-Bernard les acceptent sans se plaindre et paraissent très-heureux de leur vocation : la douceur de leur parole, la sérénité de leur physionomie, révèlent le calme de leur conscience et la satisfaction de leur cœur. Les voyageurs qui les ont visités dans leur sombre Thébaïde ont tous été frappés de leurs vertus, touchés de leur accueil. Les Anglais leur ont rendu dans plusieurs écrits un hommage enthousiaste.

Je me rappelle le jeune clavandier qui m'a reçu à mon arrivée, et qui présidait à nos repas. Avec quelle aimable sollicitude il s'occupait de chacun de ses hôtes ! avec quelle complaisance il répondait à toutes les questions qu'on lui adressait, souvent même à des questions puérides ou ridicules !

On se demande quelquefois comment de simples prêtres, qui ont vécu dans la solitude, ont acquis cette politesse de langage qui nous semble un des attributs distinctifs de l'école du monde ? C'est l'humilité chrétienne qui la leur donne, c'est le désintéressement de leur propre personne, le charitable désir de se rendre agréables aux autres, et la placide élévation de leurs pensées au-dessus des capricieux mouvements de nos vanités et de nos susceptibilités.

Je me rappelle un autre chanoine qui avait vieilli dans le couvent et qui ne voulait pas s'en éloigner ; les années avaient blanchi

ses tempes et dénudé son front; les douces jouissances de l'étude, les pratiques de la vie religieuse avaient imprimé sur ses traits une pure et noble majesté : je le vis pour la première fois un matin dans la chapelle où il célébrait une messe funéraire pour un religieux mort, à pareil jour, l'année précédente. Près du chœur s'élevait un simple catafalque au milieu de quatre cierges; à travers les fenêtres à demi voilées par des flocons de neige on entrevoyait les cimes nuageuses qui, dans leur froid linceul, enferment l'hospice solitaire; le vent d'ouest mugissait dans les gorges des montagnes, et quand un novice entonna le *Dies iræ*, ce vent d'orage semblait, comme un orgue invisible, accompagner de sa voix plaintive le chant de deuil, et le vieux prêtre priait sur la tombe où lui-même chaque jour se prépare à descendre, et cinq à six pauvres paysans, agenouillés dans la nef, la tête baissée, les mains jointes, priaient avec lui. Quelle grandeur solennelle dans cette cérémonie sans faste, dans cette commémoration d'une mort obscure, loin du tumulte du monde, au sein d'une nature morte! Quel homme aurait pu assister à un tel spectacle sans en être ému jusqu'au fond de l'âme? Un jeune Irlandais, placé à côté de moi dans la tribune, fondait en larmes.

Les religieux du Saint-Bernard n'ont pas moins de trois missions à remplir : mission de professorat, mission sacerdotale, mission de frères hospitaliers. Dans le couvent même ils enseignent la philosophie et la théologie aux jeunes gens qui se destinent à la prêtrise; dans plusieurs paroisses du Valais ils remplissent les fonctions de curé, de vicaire, voire même d'instituteur. Les revenus de certains domaines sont spécialement affectés à ces divers emplois en vertu d'anciens privilèges ou d'anciennes dotations; mais les religieux à qui ces différents postes sont confiés ne prennent de leurs revenus que ce qui leur est strictement nécessaire et remettent le reste à la communauté. C'est cette même communauté qui entretient quatre religieux au Simplon, et enfin c'est elle qui, comme on le sait, protège dans leurs dangers, as-

siste dans leurs besoins, et souvent arrache à une mort imminente les nombreux voyageurs qui traversent l'orageux défilé des montagnes.

Dans la saison la plus cruelle, quand le baromètre descend jusqu'à vingt-sept degrés Réaumur, quand le ciel et la terre sont enveloppés dans de lugubres ténèbres, quand la tempête amoncelle sur les sentiers de l'hospice des murailles de neige de vingt à trente pieds de hauteur, les religieux s'en vont matin et soir, du côté de la vallée d'Aoste et de la vallée de Martigny, avec les domestiques de confiance, qu'on appelle les *marronniers*, et les chiens, ces braves chiens du Saint-Bernard, célèbres dans le monde entier; ils s'en vont jusqu'à une longue distance, regardant de tous côtés, cherchant la trace d'un pas humain, penchant l'oreille sur le sol, s'ils croient distinguer un cri d'alarme, un gémissement, un soupir, et se dirigeant avec une nouvelle ardeur vers l'endroit d'où cet accent s'élève. Là git un pauvre passager égaré, fatigué, à demi plongé dans la neige, et déjà peut-être à demi perclus; ils lui donnent, s'il en est besoin, du pain et du vin pour le restaurer, et le soulèvent sur sa froide couche; ils l'aident à marcher, et quelquefois ils le rapportent jusqu'au couvent sur leurs épaules. « Souvent, dit un illustre protestant genevois, le loyal, le savant M. de Saussure, dont je ne puis mieux faire que de citer le témoignage; souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir sur la neige : il faut les secouer, les arracher de force à un sommeil perfide qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continu qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid.

« Lorsque les religieux sont en plein air, dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et

leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux, sans quoi ces extrémités s'engourdisent et se gèlent sans qu'on s'en aperçoive. »

« C'est aussi, ajoute le même écrivain, dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas ils déblayent promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux et les soignent jusqu'à leur entière guérison. »

Dans l'infirmerie du couvent j'ai vu, au mois de juillet, un de ces pauvres passagers que les religieux avaient trouvé, en une matinée d'hiver, dans un état piteux : c'était un artisan piémontais qui, après avoir exercé dans une des imprimeries de Lyon son métier de compositeur, voulait retourner dans son pays natal et se réjouissait d'y porter ses économies. Je me suis assis près de lui, et il m'a raconté en termes naïfs son histoire, et l'a même écrite pour l'édification des voyageurs :

« C'était, m'a-t-il dit, au mois de février dernier; j'avais fait rapidement le trajet de Lyon à Genève, de Genève à Martigny, et un soir j'arrivai à pied à la Cantine, et le lendemain matin, après avoir pris une bonne soupe de gruau, je m'apprêtais à partir quand la brave femme à qui appartenait cette petite auberge me fit observer que le ciel était bien noir et qu'il y avait un *tourbis*

dans l'air. Un tourbis, c'est cette espèce de trombe de neige fine, flottante, que le vent soulève, qui enveloppe le voyageur, l'étourdit, le fatigue, l'aveugle. Un muletier, qui avait aussi passé la nuit à la Cantine, me fit les mêmes représentations que notre vieille hôtesse. Mais je songeais qu'il ne me fallait que quelques heures pour atteindre l'hospice du Saint-Bernard, que de là je pouvais, également en quelques heures, arriver à mon petit village de la vallée d'Aoste, et il me tardait tant de revoir mes parents, que je n'avais pas vus depuis plusieurs années !

« Donc je me mets en route tout seul avec mon bâton à la main, mon sac d'ouvrier sur le dos, et d'abord pas d'obstacle. Je traverse la Dranse sur un pont de neige, je chemine assez lestement, et déjà je riais en moi-même des sinistres prédictions que l'on m'avait faites, quand tout à coup voilà que les nuées noires s'épaississent, que l'ouragan mugit, que le tourbillon éclate ! J'essaye de continuer ma marche, mais la neige obscurcit ma vue, le vent se joue de mes efforts, le froid me saisit. Après une longue lutte dans laquelle je m'affaiblissais de plus en plus, je tente un nouvel effort, et un coup de vent me terrasse ; je me relève encore, mais mes forces étaient épuisées, et la brume était si intense que je ne distinguais rien à un pas devant moi. Alors je pensai que ma dernière heure était venue ; je me couchai sur la neige en faisant un acte de contrition, en me recommandant à la miséricorde de Dieu, puis je m'endormis, et dans mon sommeil je rêvais. Oui, je rêvais que j'étais dans la maison de mes parents, que ma jeune sœur allumait dans la cheminée un bon feu de sarments, que ma mère m'apportait un plat de polenta, comme lorsque j'étais petit, et j'approchais mes pieds du foyer, et je me sentais très-bien.

« Cependant les religieux faisaient leur tournée ; le chien qui les précédait, en flairant le terrain, me découvrit. Je me réveille et me relève, soutenu d'un côté par un marronnier, de l'autre par un de ses bons maîtres ; mais je ne pouvais plus marcher : j'avais

les deux pieds gelés. On finit cependant par me ramener au couvent; on me mit au lit, on me pansa les pieds et les mains, qui étaient aussi fort endommagés. Ces doux et charitables religieux! quand je les voyais ainsi s'occuper d'un pauvre ouvrier tel que moi, je pensais à toutes les méchantes paroles qu'on avait dites contre eux en 1848, au mal qu'on leur avait fait, et je maudissais ces vilaines gens qui excitent aux révolutions.

« Tous les remèdes employés pour me guérir furent pourtant inutiles; on reconnut qu'il fallait en venir à me couper les pieds, peut-être les extrémités des mains; un des religieux descendit à Aoste pour engager le chirurgien de la ville à venir au couvent faire cette opération. Mais c'était en plein hiver, le chirurgien ne voulait pas s'exposer aux dangers de la route, et comme il n'y avait pas de temps à perdre pour préserver mes membres de la gangrène, on résolut de me conduire à la ville : je fus placé sur un brancard, enveloppé de bonnes couvertures, et huit novices me portèrent tour à tour jusqu'à l'hôpital d'Aoste. Là, grâce à Dieu, j'appris que mes mains seraient sauvées; mais le chirurgien m'enleva la moitié des pieds. Quelque temps après cette amputation, j'ai été ramené à la maison du Saint-Bernard pour achever de me guérir. Déjà je commence à marcher, en m'appuyant sur un bâton; je compte partir bientôt et rentrer dans mon imprimerie : il ne me sera pas si facile qu'autrefois de faire mon métier; car vous savez sans doute, monsieur, que les compositeurs travaillent toujours debout; mais il en est aussi qui s'asseoient devant leur cassé sur un haut tabouret : je ferai comme eux. En attendant, et par précaution, je tâche d'apprendre un autre métier. »

A ces mots, le pauvre Piémontais me fit voir des chapeaux en paille qu'il tissait avec habileté, et il avait l'expression du contentement sur la figure, et près de lui était couché le chien auquel il devait probablement la vie, un beau gros chien au poil fauve et touffu, au museau noir, aux membres musculeux.

Le Lapon a une tendre et légitime affection pour le renne, qui,







*Rouargue feras del et se<sup>t</sup>*

CANTON DU VALAIS.



dans ses plaines arides, sur ses froides montagnes, suffit à tous les besoins.

L'habitant des Cordilières attache un grand prix à l'alpacà et à la vigogne.

L'Arabe chante dans ses poésies, avec enthousiasme, les qualités du cheval.

« Mon cheval, dit un de ces chants, est le seigneur des chevaux; il est blanc comme le pigeon sous l'ombre, et ses crins noirs sont ondoyants; il peut la soif, il peut la faim, il devance le coup d'œil, et, véritable buveur d'air, il noie le cœur de nos ennemis; aux jours où les fusils se touchent, mon cheval est l'orgueil du pays. »

« Les biens de ce monde, dit un autre poëte arabe, finissent jusqu'au jour du jugement dernier pendus aux crins qui sont entre les yeux de nos chevaux. »

De nombreuses tribus des régions de l'Orient rendent le même hommage à la patience et à la vigueur des chevaux.

Des races indiennes professent une sorte de culte pour l'éléphant.

Les Tartares adorent le lama.

Sans aller si loin, ne voyons-nous pas notre grave voisin d'Angleterre se passionner pour ses chevaux de course, étudier leurs qualités, observer avec un vif intérêt leur développement, et constater avec soin leur filiation dans son *stud-book*?

Ils méritent bien aussi d'être loués et aimés les fidèles, les courageux chiens du Saint-Bernard! Comme les fines juments de l'Arabie, comme les plus agiles coursiers de l'Angleterre, ils doivent avoir leurs titres généalogiques; cependant on ne peut dire comment leur noble race s'est formée. Selon quelques naturalistes, ils proviennent du croisement d'un dogue anglais avec un chien d'arrêt espagnol; selon d'autres, du croisement d'un chien de berger bergamesque avec un chien danois, qu'un comte napolitain ramena du Nord. Pour moi, je ne voudrais point, si je le pouvais, rechercher leur origine; il me plaît, au contraire, qu'elle



dans ses plaines arides, sur ses froides montagnes, suffit à tous ses besoins.

L'habitant des Cordilières attache un grand prix à l'alpaga et à la vigogne.

L'Arabe chante dans ses poésies, avec enthousiasme, les qualités du cheval.

« Mon cheval, dit un de ces chants, est le seigneur des chevaux; il est blanc comme le pigeon sous l'ombre, et ses crins noirs sont ondoyants; il peut la soif, il peut la faim, il devance le coup d'œil, et, véritable buveur d'air, il noircit le cœur de nos ennemis; aux jours où les fusils se touchent, mon cheval est l'orgueil du pays. »

« Les biens de ce monde, dit un autre poème arabe, seront jusqu'au jour du jugement dernier pendus aux crins qui sont entre les yeux de nos chevaux. »

De nombreuses tribus des régions de l'Orient rendent le même hommage à la patience et à la vigueur des chevaux.

Des races indiennes professent une sorte de culte pour l'éléphant.

Les Tartares adorent le lama.

Sans aller si loin, ne voyons-nous pas notre grave voisin d'Angleterre se passionner pour ses chevaux de course, étudier leurs qualités, observer avec un vive sollicitude leur développement, et constater avec soin leur filiation dans son *stud-book*?

Ils méritent bien aussi d'être loués et aimés les fidèles, les courageux chiens du Saint-Bernard! Comme les fines juments de l'Arabie, comme les plus agiles coursiers de l'Angleterre, ils doivent avoir leurs titres généalogiques; cependant on ne peut dire comment leur noble race s'est formée. Selon quelques naturalistes, ils proviennent du croisement d'un dogue anglais avec un chien d'arrêt espagnol; selon d'autres, du croisement d'un chien de berger bergamesque avec un chien danois, qu'un comte napolitain ramena du Nord. Pour moi, je ne voudrais point, si je le pouvais, rechercher leur origine; il me plaît, au contraire, qu'elle

soit si incertaine : il me semble que la Providence les a fait naître dans la sauvage montagne pour secourir les voyageurs, et il me semble qu'ils ont eux-mêmes l'intuition de leur devoir, le sentiment de leur utilité. A peine les petits commencent-ils à se mouvoir, qu'ils plongent leur museau dans la neige et la flairent comme s'ils y cherchaient quelque chose. Quand ils sont arrivés à leur entier développement, non-seulement, comme nous l'avons dit, ils accompagnent ou devancent le marronnier et le prêtre dans ses charitables excursions, mais ils entreprennent d'eux-mêmes de longues courses dans les ravins et les abîmes. S'ils trouvent un homme gelé, ils retournent rapidement vers le cloître, aboient de toutes leurs forces et ramènent les religieux vers l'endroit où ils ont fait leur découverte; quand ils passent près d'une avalanche récemment écroulée, ils la flairent pour s'assurer qu'elle ne recouvre personne, et s'ils distinguent quelques traces humaines, ils les fouillent avec leurs ongles vigoureux jusqu'à ce qu'ils atteignent la victime qui est enfouie. S'ils ne peuvent y parvenir, ils vont à l'hospice chercher des auxiliaires.

On raconte des traits de leurs agacités que l'on ne pourrait croire, s'ils n'étaient attestés par des gens dignes de foi : en voici un entre autres qui révèle chez ces animaux un instinct vraiment prodigieux. Un matin, des religieux, ayant fait leur descente accoutumée, remontaient vers le couvent par le sentier qu'ils avaient péniblement frayé. Les chiens pourtant couraient d'un autre côté, puis revenaient vers leurs maîtres en jappant et en les tirant par leurs vêtements; les religieux les suivirent, et quelques instants après, sur le chemin par où ils voulaient passer, s'écroulait une avalanche dans laquelle ils eussent été infailliblement engloutis s'ils avaient persisté dans leur première résolution. Par quel flair, par quelle sorte de divination, ces chiens avaient-ils reconnu le danger menaçant? C'est un de ces problèmes d'histoire naturelle que la science ne peut expliquer.

Ces vaillants, ces intelligents chiens, ont leur héros, leur

Alexandre; il s'appelait Barry et portait au col une médaille d'honneur, et il aurait eu le droit d'en porter quarante, car on a compté qu'il n'avait pas sauvé moins de quarante personnes. Un jour, dans une de ses ardeurs de sauvetage, il s'en va à l'aventure à travers la montagne, et trouve un enfant endormi dans la neige; alors il s'arrête, réchauffe et ravive peu à peu le pauvre petit en le léchant, puis se couche à quatre pattes devant lui et le tire doucement par le bras jusqu'à ce que l'enfant, obéissant machinalement à ce geste, à cette invitation, se place sur le dos du brave Barry, qui aussitôt se relève tout joyeux et rapporte en triomphe sa conquête au couvent.

Il y a quelques années, ces bonnes bêtes furent atteintes d'une maladie fort alarmante : les petits mouraient, les pères et les mères dépérissaient à vue d'œil. L'un d'eux, à qui sa vaillance avait fait donner le surnom de Mars, souffrait cruellement d'une pulmonie : on craignait de voir cette noble race s'éteindre. Grâce aux soins qui lui ont été prodigués, on est parvenu à la sauver, et j'ai eu le plaisir de voir courir autour de moi plusieurs beaux rejetons du bouillant Mars et du glorieux Barry. Quel malheur si ces précieux animaux manquaient à la maison du Saint-Bernard !

Mais non, rien ne doit lui manquer de ce qui excite un touchant intérêt, de ce qui étonne l'imagination, de ce qui édifie le cœur, de ce qui laisse une profonde impression dans l'âme !

Par une journée pour ainsi dire exceptionnelle dans cette haute région, une journée sans pluie, sans neige, sans orages, j'ai quitté à regret cette demeure où j'avais éprouvé de vives et religieuses émotions, ces vénérables chanoines qui m'avaient accueilli si fraternellement, ces domestiques si empressés à faire leur service et si polis, ces chiens même qui, dans leurs instants de repos, se laissent si doucement caresser, et que ma pensée ne peut séparer de la communauté humaine à laquelle ils sont si utiles !

Je me suis arrêté de nouveau près des corbeilles de roses des

Alpes, et à la Cantine, et à l'auberge de Saint-Pierre, où ma gracieuse hôtesse se réjouissait de m'offrir, selon sa promesse, du pain frais de Martigny; de là mon cocher m'a conduit en quelques heures au bas de la montagne que nous avions gravie si lentement. A mesure que nous descendions, je voyais graduellement reparaitre les diverses zones de végétation des collines et des valons. Mais je ne cessais de songer aux grandes montagnes, aux sombres défilés, au sublime désert du Saint-Bernard. L'alouette s'élevait dans les airs en chantant; la fauvette et la mésange gazouillaient sur les buissons, et tandis qu'elles continuaient leurs joyeuses mélodies, j'entendais encore résonner à mon oreille les sifflements du vent autour des murs de la chapelle et la plaintive psalmodie du *Dies iræ*.

---

## CHAPITRE SIXIÈME

La vallée du Rhône. — Les débordements du fleuve. — Origine de son nom. — Les désastres. — Les goîtreux. — Le visage de l'homme. — La lèpre d'Islande. — Les crétiens. — Hospices des crétiens. — Caractère des Valaisans. — Productions du pays. — Aspect pittoresque. — Maisons éparses. — Habitudes paisibles. — Chemin de fer. — Les Diablerets. — La légende d'une catastrophe. — Sion. — Mathieu Schirner. — L'évêché de Sion. — Le catholicisme du canton.

Entre la chaîne des Alpes bernoises et celle des Alpes pennines dont les Celtes avaient consacré les sommets à une de leurs idoles, se déroule une vallée qui, des gorges de la Furca, descend graduellement jusqu'au lac de Genève. C'est la vallée du Rhône. C'est le Valais, ou du moins la partie essentielle du Valais. D'une des hauteurs qui la dominent, elle est belle et riante à voir, cette vallée, mais, comme tant d'autres belles choses de ce monde, elle n'est point ce qu'elle paraît être à une certaine distance.

Quand on l'examine de plus près, on y remarque de larges espaces de terrains incultes et des marécages produits par des eaux stagnantes d'où s'exhalent des miasmes pestilentiels. Ce n'est pas tout. Le Rhône, enfanté par d'éternels glaciers et gonflé par des torrents, le Rhône qui traverse cette vallée, n'est point une de ces douces rivières qui arrosent paisiblement, qui égayent sans cesse et fécondent les lieux qu'elles sillonnent.

Il y a longtemps que les poètes latins décrivaient en des vers



sonores le cours impétueux du Rhône. Il y a longtemps que les chercheurs d'étymologies ont dit que son nom provenait de *rodere*, ronger.

Silius Italicus a dit :

Aggeribus caput alpinis, et rupe nivali  
 Prosilit in celtas, ingentensque extrahit amnem  
 Spumanti Rhodanus proscindens gurgite campos.

Pétrarque a dit :

Rapido fiume, che d'alpestra vena  
 Rodendo intorna, onde il tuo nome prendi.

Un de nos vieux poètes, Maurice Sceve, traduit en ces deux vers la même étymologie :

Fleuve rongeant pour t'altitrer le nom  
 De la roydeur en ton cours dangereux.

Ce fougueux enfant des montagnes se jette dans le lac de Genève avec ses amas de graviers, de là s'élance plus rapidement, comme un athlète délivré de tout fardeau, et entraîne dans ses flots les deux gentilles rivières de mon cher pays de Franche-Comté, la Saône qu'il subjugue à Lyon, le Doubs qui s'est rejoint débonnairement près de Dôle à la Saône, et s'en va, avec un surcroît de forces, inonder les campagnes du midi de la France, les plaines d'Avignon, les domaines des Angles, qu'il respecterait, le mauvais, si dans ses errements il pouvait conserver le moindre sentiment de justice et de poésie.

Avant qu'il aille si loin de sa source commettre ces méfaits, souvent il a déjà désolé les habitants du Valais. Au printemps, les fontes de neige le font fréquemment déborder; en été, d'énormes blocs de glaces dissous par les chaleurs, ébranlés par des coups de tonnerre, tombent à l'orifice des glaciers, entravent les eaux qui en découlent, jusqu'à ce que ces eaux acquièrent assez de force



pour rompre ces remparts. Alors elles se précipitent dans la plaine, se joignent au Rhône et ravagent avec lui toute la vallée. Telle est la principale cause des désastres qui, à différentes époques, et notamment en 1818, ont terrifié les Valaisans. Le spirituel auteur du *Journal d'un Invalide*, M. Mathews, qui, en 1818, se trouvait à Martigny, a raconté plusieurs détails de cette catastrophe :

« Le 16 juin, dit-il, la prodigieuse masse d'eau amassée dans le val de Bagne et contenue entre des blocs de glace, s'élança hors de ses digues, entraînant arbres et rochers, tout ce qui se trouvait sur son passage.

« En un instant quatre cents maisons furent renversées et balayées comme des châteaux de cartes. L'hôte du *Cygne*, qui la veille encore présidait tranquillement à sa table, fut submergé dans son jardin, et de tous côtés on voyait flotter les voitures et les chevaux. Un pauvre artiste était dans le val de Bagne occupé à peindre le lac au moment même où les flots de ce lac brisaient leurs entraves. Sans s'en douter il peignait le mortel péril auquel il était exposé et auquel il n'échappa que par une sorte de miracle. L'eau me semble un agent de destruction bien plus terrible que le feu. L'incendie ne s'allume que graduellement; le pouvoir de l'eau éclate tout à coup. Celle qui en ce jour de désastre descendit du val de Bagne parcourut en cinq heures un espace de dix-huit lieues. »

Après ces effroyables inondations et après d'autres inondations moins désastreuses, mais plus fréquentes, produites par l'écoulement de certains lacs qui doivent, dit-on, se vider tous les sept ans, une partie de la vallée du Rhône reste dans un état d'humidité malsaine. De là des exhalaisons délétères qui contribuent peut-être à l'enfantement du crétinisme et des goîtres.

Quis tumidum guttem miratur in Alpibus?

dit Juvénal.

C'est vraiment un triste spectacle que celui de ces énormes excroissances suspendues au col d'un homme, et quelquefois d'une belle jeune fille. Bien plus triste encore est la vue des crétins avec leur regard sans lumière, leur figure sans expression, leurs mouvements sans intelligence, leur rire hébété.

*The human face divine!* La divine face de l'homme, dit Milton, et sur cette ligne de l'immortel auteur du *Paradis perdu*, un illustre poète suédois, M. Franzen, a composé une ode enthousiaste :

« Voyez, dit-il, le front du sage vieillard, image vivante de la vérité d'un siècle, voyez l'œil fier du héros et le noble regard où rayonne l'éclair d'une généreuse pensée, et le doux et touchant regard du jeune homme ému par une tendre rêverie. N'y a-t-il pas là un signe d'immortalité? Ne doivent-ils pas, ces yeux de l'homme, briller et sourire dans les sphères éternelles? »

Ainsi parle le poète. Mais les pauvres crétins! Il n'y a dans leur physionomie aucune étincelle de ce feu divin, pas une apparence de sentiment, pas une lueur de conception intellectuelle, et le premier que j'ai rencontré m'a causé une douloureuse surprise.

L'habitude est pourtant une singulière puissance. En Islande, il y a une maladie hideuse qu'on appelle la lèpre. Mais ceux qui sont atteints de cette maladie, on ne les enferme point dans des léproseries, on ne les relègue point dans une cabane isolée, comme le lépreux de la cité d'Aoste dont M. X. de Maistre nous a conté la touchante histoire. On est habitué à les voir, et ils vivent dans leur famille, dans leur *gaard*, sans que personne cherche à les éviter. J'ai même vu chez le prêtre de Thingvalla un de ces malheureux employé à broyer du blé avec ses mains couvertes de plaies saignantes, et de ce blé moulu par lui on faisait du pain sans la moindre répugnance.

Dans le Valais, on regarde sans étonnement les goîtreux, et je ne crois pas qu'une de ces monstruosité empêche une jeune fille de se marier. Quant aux crétins, non-seulement on n'éprouve à

leur aspect aucune répulsion, mais un grand nombre de personnes les regardent avec une sorte de respect superstitieux. Comme ces pauvres êtres n'ont aucune notion ni du bien ni du mal, on pense qu'ils ne peuvent pécher et que par conséquent leur salut éternel est assuré. On dit même qu'autrefois, dans plus d'une honnête famille du Valais, la naissance d'un crétin était considérée comme une bénédiction. C'est sans doute par un même sentiment de superstition qu'en Franche-Comté les paysans ne donnent point aux idiots un nom qui impliquerait une idée injurieuse. On les appelle les *simples* ou les *innocents*.

Au reste, le Valais ne fourmille point de crétins, comme on pourrait se le figurer d'après les récits de certains voyageurs qui, pour produire plus d'effet, ne craignent pas de manquer à la vérité. Grâce aux diverses améliorations introduites dans les villages du Valais, aux travaux qui ont assaini le sol, à des habitations plus propres et mieux aérées, à un régime alimentaire plus salubre, le nombre de ces infirmes de corps et d'esprit est depuis trente ans considérablement diminué, et, à voir cette décroissance continue, on peut affirmer qu'un jour viendra où, dans le Valais, il n'y aura plus de crétins.

A Sion, une maison de refuge leur est ouverte gratuitement. Quand je l'ai visitée, elle n'en renfermait que huit : trois femmes et cinq hommes. Un médecin venait les voir chaque jour, et deux de ces admirables religieuses, dont l'institution n'existe que dans le catholicisme, les soignaient comme des enfants.

Un honorable médecin suisse, M. Guggenbuhl, a entrepris de faire l'éducation des crétins et a fondé dans ce but un établissement près de Thun. Selon lui, le crétinisme est une maladie physique, un défaut de développement dans les organes, surtout dans le cerveau. Quelle que soit la cause de cette infirmité, M. Guggenbuhl pense que l'on ne peut y remédier qu'en améliorant et fortifiant l'état corporel du malade, en activant autant que possible les fonctions de ses divers organes, particulièrement celles du cer-

veau. En vertu de ce principe, il lui paraît essentiel d'enlever, dès son bas âge, le crétin à des vallées étroites et malsaines pour le conduire en un lieu où il respire un air sec et pur.

Avec cette pensée, le philanthropique docteur a placé son institution sur un plateau de l'Abendberg, à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un site charmant, en face du lac de Thun, d'Interlaken et du tableau superbe des Alpes bernoises. Là il réunit une trentaine d'élèves. Il les engage d'abord à marcher, à courir, à jouer; il essaye par tous les moyens possibles d'éveiller en eux une faculté de conception, puis il les fait entrer dans son école, et peu à peu il parvient à les soumettre à une tâche de chaque jour, courte, mais régulière. Il leur donne des leçons de lecture, d'écriture, de calcul.

Certes, il y a là l'idée d'une mission touchante. Soulever le bandeau qui pèse sur ces pauvres êtres, dénouer les liens qui compriment en eux l'essor des facultés morales, faire luire dans leur âme un rayon d'intelligence, n'est-ce pas une noble tâche? N'est-ce pas une sorte de rédemption? Oui; mais, si l'on ne parvient qu'à leur donner une demi-intelligence, une lumière incomplète, qui ne serve qu'à leur faire voir leur faiblesse morale, leur fatale infériorité à l'égard des autres hommes, j'hésite à le dire, et pourtant je me le demande, ne vaudrait-il pas mieux les laisser dans la situation que la Providence leur a imposée, dans leur entière ignorance, dans leur état de *simples* et d'*innocents*.

Ce qui vaut mieux en tout cas, c'est de s'appliquer à prévenir et à combattre les causes de crétinisme, partout où elles se manifestent. C'est ce que l'on fait dans le Valais.

Ce canton du Valais a été fort calomnié par un grand nombre de voyageurs, surtout par les protestants, qui veulent absolument que les pays catholiques soient mal régis, mal cultivés et mal habités. Il est vrai que, si l'on ne voit qu'en passant à la hâte quelques-uns de ses villages, on serait assez porté à le croire misérable, et j'avoue que j'ai eu cette impression en remontant la vallée de la

Dranse pour me rendre au Saint-Bernard. Mais il se peut que la maison soit petite et pauvre en apparence et que celui qui l'occupe y vive dans une douce tranquillité. *Parva domus, magna quies*. Qui de nous n'a souvent reconnu la justesse de cette sentence ! Il se peut qu'un vêtement nous paraisse fort peu séduisant, et que celui qui le porte n'ait cependant nul besoin de demander l'aumône.

En réalité, les Valaisans n'ont pas encore été saisis par cette fièvre de spéculation qui agite plusieurs autres États de la Suisse, et n'ont point été fascinés par les habitudes de luxe qui naissent en général du commerce et de l'industrie.

Braves gens ! braves gens ! qui ne croient pas se dégrader en conservant les coutumes de leurs pères, en portant des habits façonnés dans leurs demeures avec le lin et le chanvre de leurs champs, avec la laine de leurs moutons. Il en reste si peu de ces populations fidèles aux anciens usages, que lorsque l'on en rencontre une on s'arrête avec plaisir à la voir.

Si les Valaisans n'ont pas encore appris à exploiter les différentes mines que recèlent leurs montagnes ; si dans leurs vallées on ne voit pas s'élever les hautes cheminées en briques d'une machine à vapeur ; si au bord de leurs ruisseaux on n'entend point gémir les roues qui font mouvoir une filature ou un martinet, en revanche on peut voir de tout côté les résultats d'un actif labeur agricole. Les Valaisans sont de très-bons agronomes, patients dans leur travail, habiles à défricher les broussailles et les forêts, et à féconder leur sol par divers procédés artificiels. Dans plusieurs endroits de leurs vallées, ils transportent et étendent de la terre sur de gros blocs de rochers et forment ainsi de petits jardins où les pommes de terre et les blés mûriront bien plus tôt qu'en plein champ. Sur les hauteurs et dans les plaines, ils accomplissent avec un art remarquable, et quelquefois avec une singulière audace, des travaux d'irrigation. Quelquefois, pour arroser leurs prés et leurs vignes, ils sont obligés de former des

aqueducs sur un long espace, au milieu des rocs, au bord des précipices.

Nous devons dire qu'ils sont fort encouragés dans leur tâche par les résultats qu'ils en obtiennent. En dépit des avalanches, des éboulements de pierres et de graviers, et des inondations, le Valais est un pays fertile, si fertile, qu'il peut suffire à tous les besoins de ses habitants. Sur ses hautes montagnes, il y a deux et trois étages de pâturages, où le pâtre conduit pendant les mois d'été ses bestiaux, où l'on fait d'excellents fromages. Les plus gros de ces fromages, qu'on appelle les *Prémices*, sont offerts, dans la plupart des paroisses, au curé. C'est la dîme volontaire d'un peuple religieux. Autour de ces herbages, d'une saveur aromatique, s'élèvent les forêts qui donnent au paysan un bois de chauffage et de construction. Plus bas les céréales, et les arbres fruitiers, et les plantes légumineuses, et les vignes qui donnent un vin excellent. Il n'y a pas en Europe un pays qui, dans une étendue si restreinte, offre une si grande variété de productions. Il n'y en a pas un où, le thermomètre à la main, on ne puisse, en une ascension de quelques heures, faire un si curieux cours de météorologie. Ici, en certains endroits, les moissons commencent dès le mois de mai; et en d'autres ne s'achèvent qu'au mois d'octobre. Ici, en un même jour de marche, on peut avoir une image des quatre saisons : le printemps sur les hauts plateaux; l'été sur les collines inférieures; l'automne dans les plaines, et l'hiver avec ses cimes couvertes de neiges éternelles.

Par sa situation entre deux chaînes de montagnes, dont l'une le sépare de ses confédérés helvétiques et l'autre de l'Italie, le Valais est une des régions les plus pittoresques que l'on puisse voir. De côté et d'autre, dans les flancs de ses montagnes, s'ouvre une quarantaine de vallons qui étonnent et charment les regards par la diversité de leurs aspects.

Les unes s'étendent sur un long espace, au même niveau que la vallée du Rhône, à laquelle ils aboutissent; d'autres s'élèvent

subitement dès leur origine vers les coteaux qui les dominent. Celles-ci sont couvertes d'épaisses forêts, à travers lesquelles on n'aperçoit que de loin en loin une clairière. Celles-là se déroulent comme un tapis de gazon entrecoupé par des rochers, comme un lac d'émeraude par des îlots. Il en est où l'on ne voit que de sauvages escarpements, et une gorge étroite au fond de laquelle mugit un torrent fougueux, et il en est qui par leur riante perspective, par leur doux silence, semblent inviter le voyageur à se faire un calme ermitage, à l'ombre de leurs mélèzes, à s'assoupir au bord de leurs ruisseaux argentés, sur leur pelouse fleurie.

Dans toutes ces vallées, il y a des habitations humaines, des villages, ou des hameaux, ou tout au moins quelques maisons éparées. Et là vivent de bonnes et honnêtes familles qui toutes cultivent en paix leurs champs, qui l'hiver battent leur blé, teillent leur chanvre, prennent soin de leurs bestiaux, s'amuse le soir d'un ancien conte ou d'une vieille chanson, et célèbrent gaiement le dimanche et les jours de fêtes. Dans leur simplicité de cœur, les familles gardent pieusement le souvenir des vertus de la grand-mère, et des enseignements de l'aïeul. Dans leur solitaire retraite, elles sont à l'abri des inquiétudes fiévreuses, des turbulents désirs, des besoins immodérés qui tourmentent les habitants des grandes villes. Elles ne connaissent que les orages du ciel, moins durables et moins désastreux que les orages du monde. Le vent des révolutions se lève et agite l'Europe, sans que ces paisibles habitants des vallées en ressentent le moindre ébranlement. A l'heure qu'il est, un grand nombre d'entre eux ignorent probablement les exploits du grand annexionniste Victor-Emmanuel, et même ceux de Garibaldi. Un Anglais de l'école de Palmerston se croirait sans doute obligé de les signaler à un comité libéral, peut-être à une société biblique pour les arracher à leurs ténèbres. Un Yankee les citerait comme des êtres d'une espèce particulière qui, pour se régénérer, auraient besoin de plusieurs douches du flot démocratique. Ils ont cependant payé aussi leur tribut au

fléau des temps modernes; ils ont été, en 1848, entraînés par une aveugle surprise dans le tourbillon d'une révolution. Mais bientôt leur bon sens naturel leur a fait connaître leur erreur. Comme des voyageurs égarés un instant la nuit par un feu follet, ils sont rentrés dans la voie qu'ils regrettaient, et dans l'amour de leur innocente quiétude. Par un prompt repentir, ils se sont montrés sages, et j'aime à croire qu'ils sont heureux.

Dans la vallée du Rhône, il y a pourtant plusieurs villes fréquentées en été par de bruyantes cohortes de touristes. C'est Saint-Maurice, dont la vieille abbaye s'élève, dit-on, à l'endroit où fut immolée la légion thébaine; Martigny qui fut comme Saint-Maurice une cité romaine, qui est maintenant une sorte de caravansérail européen; Sierre dont les riches collines produisent un vin de Malvoisie; Louesche dont les eaux minérales attirent régulièrement des malades et des curieux, et Sion, la ville épiscopale, l'ancienne capitale du Valais, et pendant quelques années la résidence d'un de nos préfets, le chef-lieu du département du Simplon.

Un chemin de fer, qui a la prétention de se dérouler quelque jour à travers les montagnes jusqu'en Italie, rejoint l'une à l'autre ces cités de la vallée du Rhône. Quand de Martigny on va par ce chemin de fer à la capitale du Valais, on voit blanchir à l'horizon les neiges des cimes escarpées que les gens du pays appellent les Diablerets. Jadis, les Valaisains considéraient ces remparts sillonnés par des torrents, traversés par un glacier, comme le portail de l'enfer; ils ne s'en approchaient jamais sans crainte, et sans adresser à Dieu une fervente prière. Les Diablerets n'ont que trop justifié les terreurs qu'ils inspiraient. Deux fois, au siècle dernier, on les a vus s'ébranler avec un bruit effroyable, comme si réellement les portes de l'enfer allaient s'ouvrir. Deux de leurs pics se sont écroulés, et sur une étendue de plus d'une lieue ont répandu une masse de pierres et de graviers de deux cents pieds de hauteur. Grand nombre de chalets furent engloutis dans ces



désastres. Plusieurs paysans aussi y périrent. L'un d'eux, qui au commencement de l'été avait conduit ses bestiaux au pâturage, laissant sa femme et ses enfants au village, fut sauvé d'une façon miraculeuse. Un bloc énorme tomba sur le toit de sa cabane, y resta fixé et la protégea contre l'éboulement qui, sans cette espèce de bastion, l'aurait infailliblement emportée. Mais la cabane était à moitié écrasée, et toutes les issues complètement barricadées. Le malheureux pâtre était là tout seul enfermé dans les murs de sa maison, comme dans un tombeau. Il resta de longues heures couché par terre, écoutant avec angoisse le fracas des rocs qui se détachaient de leur base et se broyaient dans leur chute, et tremblant à tout instant d'être écrasé.

Lorsqu'enfin le silence succéda à ce terrible retentissement, l'œuvre de destruction étant accomplie, les Diablerets ayant ré pandu au loin, comme la lave d'un cratère, leurs funestes débris, le pauvre pâtre se releva et voulut essayer de sortir; mais il pouvait à peine se tenir debout sous son toit affaissé, et de quelque côté qu'il se tournât, il n'entrevoyait pas une fissure et pas un rayon de lumière. Après une longue et douloureuse investigation, il se trouva saisi d'un profond découragement. Il était là captif, sans secours, dans son ténébreux cachot. Des rocs immuables étaient ses geôliers, il n'avait pas un hoyau, pas une pioche, pas un autre ustensile, qu'un misérable couteau pour s'ouvrir un passage à travers les murs épais qui l'environnaient. Cependant l'instinct de la conservation se réveilla en lui. Le souvenir de sa femme, de ses enfants raviva son énergie. Il a raconté que dans ses heures d'abattement, il croyait entendre les cloches de son village qui le rappelaient à son foyer, et croyait voir sa femme priant pour lui. Cette idée exaltait son courage. Par bonheur, il retrouva en tâtonnant de çà, de là, dans son affreux gîte, une provision de pain et quelques fromages qui pouvaient pendant quelque temps, apaiser sa faim, tandis que les gouttes d'eau, filtrant à travers les pierres, apaisaient sa soif, et il se mit à l'œuvre.

Avec la lame de son couteau, avec ses doigts, il entreprit de se faire une ouverture dans les remparts qui le cernaient. Quel travail ! Et que de fois, après ses pénibles efforts, il retomba sur le sol, les mains ensanglantées, et tout le corps épuisé de fatigue. Alors, il faisait un acte de contrition, se recommandait à la grâce de Dieu, et se résignait à mourir. Puis il s'endormait, et ensuite se relevait avec une nouvelle ardeur, et recommençait sa tâche.

Peu à peu il en vint à détacher quelques pierres du mur de son chalet, à déblayer un amas de graviers, à élargir un interstice entre deux blocs de pierre qui lui barraient le passage, comme deux sentinelles inflexibles. Enfin il revoyait la clarté du ciel ; un dernier acte de patience, un dernier labeur, et il était libre. Libre ! Avec quel bonheur il s'élança hors de sa prison, avec quelle impétuosité il descendit la pente de la fatale montagne ! Et les cloches dont il avait cru si souvent reconnaître les vibrations sonnaient alors à toute volée, et les gens de son village se rendaient à l'église. C'était un jour de grande fête, la fête de Noël. Il se précipita vers eux en poussant des cris de joie, mais il ne savait pas à quel état l'avait réduit sa longue réclusion. A la vue de ses membres décharnés, de ses vêtements en lambeaux, de sa figure cadavéreuse, tout le monde s'écarta. Les petits enfants et les femmes s'enfuyaient effrayés. Les hommes se détournaient en faisant le signe de la croix. Aux yeux de tous, il apparaissait comme un revenant. Son chien seul, comme le chien d'Ulysse, le reconnut, puis sa brave femme, qui, le croyant mort, priait chaque matin et chaque soir pour le repos de son âme. Enfin ses parents et ses amis vinrent l'embrasser, et le curé sortit de la sacristie pour lui donner sa bénédiction, et, ce jour-là, fit à ses paroissiens un beau sermon sur les miséricordes de Dieu.

La ville de Sion est à une assez longue distance des Diablerets pour n'avoir rien à craindre de leurs éboulements. Mais elle a aussi son fléau, sa rivière qu'on appelle la Sionne, qui est sou-

vent, comme le Rhône, gonflée par des torrents qui la font déborder.

La capitale du Valais n'est ni brillante ni grande. A part sa vieille cathédrale, elle ne renferme pas un édifice qui mérite d'attirer l'attention. Mais les vertes et fertiles plaines où elle est située, les anciens remparts qui entourent encore un de ses quartiers, les deux collines rocailleuses qui s'élèvent dans son enceinte, avec leur couronne de créneaux et de tours en ruines, forment un tableau d'un effet singulier, à la fois attrayant et imposant.

Sur l'une de ces collines appelée Valeria sont les vestiges d'une antique forteresse construite par le général romain Valerius; sur l'autre, les ruines d'un château épiscopal bâti au treizième siècle, dévasté en 1788 par un incendie. Un peu plus bas est un second château épiscopal qui fut anéanti par le même incendie. Le siège épiscopal de Sion est l'un des plus anciens des Gaules, et il a été enrichi par plusieurs souverains. Le chapitre de la cathédrale possédait des biens ruraux considérables, des fiefs, des juridictions; les bourgeois de la ville prenaient la qualification de barons et avaient le droit de réviser toutes les sentences criminelles prononcées dans le Valais. Enfin l'évêque portait le titre de prince du Saint-Empire, et jouissait des droits régaliens. Devant lui, dans les grandes cérémonies, un des principaux gentilshommes du pays portait le glaive de la justice.

De même que les prêtres de la primitive Église, les chanoines de la métropole avaient le privilège d'élire eux-mêmes leur évêque. Au commencement du seizième siècle, ils élevèrent dans leur conclave à ce poste éminent un pauvre enfant du Valais, Mathieu Schirner, qui d'abord avait rempli les modestes fonctions de curé, qui ensuite avait été admis dans le chapitre et s'y était distingué par de hautes qualités.

C'est ainsi que dans tous les temps et dans tous les pays, l'Église chrétienne a été chercher jusque dans les derniers rangs du peuple, pour leur imposer ses honneurs, les hommes qui se signa-

laient par leurs vertus et leurs talents. C'est ainsi que cette sainte république couronne et ennoblit les principes de justice et de confraternité évangélique, profanés, dégradés, et si souvent cruellement ensanglantés par nos modernes républiques.

Le fils d'une humble femme et d'un obscur paysan du Valais, installé sur le trône épiscopal de Sion, fut promu par le pape Jules II à la dignité de cardinal, investi en outre du titre de légat apostolique, et son nom se lie à une des pages mémorables de notre histoire.

Mathieu Schirner fut l'adversaire ardent de François I<sup>er</sup>, de ce galant, de ce chevaleresque souverain de qui Bayard a dit en son naïf langage : « Jamais roi n'avait été vu en France, de qui la noblesse s'éjouit tant. » Pour défendre les intérêts de la papauté, l'habile cardinal prit une part active à la guerre du Milanais, détourna les Suisses de leur traité d'alliance avec François I<sup>er</sup> et lança contre lui la formidable infanterie qui pendant deux jours lutta si vaillamment contre l'armée française dans les plaines de Marignan.

Les évêques de Sion ne font plus la guerre aux souverains. Les évêques de Sion ne possèdent plus leurs anciens domaines ni leur pouvoir de seigneurs temporels. Ils n'ont pas même songé à reconstruire leur château sur la colline d'où ils contemplaient dans la vallée du Rhône une des plus belles parties de leur diocèse. Mais si l'édifice de leur puissance matérielle s'est écroulé dans l'orage des temps, ils ont conservé celui d'une puissance morale contre lequel n'ont pas encore prévalu les portes de l'enfer.

Les tentatives des luthériens et des calvinistes ont échoué devant les fermes et candides croyances de l'honnête population du Valais. Ce beau canton, cerné par les cantons de Berne, de Genève et de Vaud, a gardé au milieu de cette enceinte protestante sa foi catholique, et le catholicisme y subsiste comme une source vivifiante.

En faut-il une preuve? Je la trouverais dans plusieurs récits de

voyageurs et notamment dans celui d'un illustre médecin, M. Forbes, Anglais et protestant, mais juste :

« J'avais tellement entendu parler, dit M. Forbes, de l'infériorité industrielle des Valaisans, que lorsque je pénétrai dans la vallée de la Dranse, je fus agréablement surpris d'y voir tant d'œuvres intelligentes. Par mes propres observations et par divers renseignements, j'ai acquis la conviction que les habitants du Valais ne sont, sous aucun rapport, inférieurs à ceux des autres cantons de la Suisse. »

M. Forbes a raison.

Dans le Valais, comme dans les cantons de la Suisse qu'on cite comme les plus éclairés, il y a des écoles où les enfants pauvres sont admis sans aucune rétribution. Dans le Valais, les champs et les vignes sont cultivés avec une remarquable intelligence. Dans le Valais, avec un très-minime budget, on accomplit de difficiles et utiles travaux, entre autres la route de Saint-Bernard et celle de la Gemmi.

---

## CHAPITRE SEPTIÈME

La fortune et le voyageur malade. — Les bains de Louèche. — Les échelles d'Albinen. — La Gemmi. — Kandersteg. — L'auberge de Schwerlach. — Le lac de Thun. — Le château de M. Rougemont. — L'hôtel Bellevue. — Le musée Wald. — Le bateau à vapeur. — Neuhaus. — Interlaken. — Brienz. — Le Faulhorn. — Exploitation de la nature. — Poésie de l'Oberland.

Que de fois nous sommes injustes envers la fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, envers la Providence! Nous nous plaignons des chagrins dont nulle vie humaine n'est affranchie, et pour peu qu'une de nos peines s'aggrave ou se prolonge, nous sommes très-portés à croire que personne n'a souffert autant que nous.

Dans l'égoïsme de notre douleur nous oublions cette sévère sentence de la Bible :

*Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii dies ejus,*

et cette autre parole de Job :

*Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.*

Si nous voyons des visages épanouis en une heure de gaieté, nous ne songeons pas que des larmes amères les ont déjà sillonnés

ou les sillonneront quelque jour. Leur expression de gaieté nous offusque. Il nous semble que nous sommes seuls victimes d'une loi fatale, d'une rigueur exceptionnelle. Autour de nous pourtant combien de pauvres êtres languissent dans le deuil de leurs plus chères affections, s'affaissent dans leur indigence ou s'étiolent dans l'étreinte continue d'un mal incurable. Le spectacle de leur adversité doit nous ramener au sentiment de notre vraie situation et nous obliger à bénir la Providence qui nous épargne de telles épreuves.

Je faisais cette réflexion en m'installant dans le coupé de la diligence qui va de Sion à Louèche. A côté de nous monte un jeune homme dont le corps amaigri, la figure pâle et les yeux ternes, dénotent un grave état de maladie. Un domestique l'a conduit jusqu'à la voiture et l'aide à se hisser sur le marchepied. Après avoir pris paisiblement sa place, ce jeune homme me regarde un instant en silence, puis me dit d'une voix affaiblie : « Vous allez aux bains de Louèche? — Oui. — Vous ne paraissez cependant pas malade. — Je ne le suis pas en effet, grâce à Dieu. — Que vous êtes heureux! Voilà trois années de suite que je retourne à ces tristes bains. J'y vais pour obéir aux prescriptions des médecins, mais je n'espère plus y trouver ma guérison. Ah! monsieur, quel malheur que de languir ainsi avec l'aspiration à la force, d'être vieux sans avoir été jeune, et de mourir sans avoir vécu! Je suis riche. J'ai sur les rives du Necker un château dont on vante la structure et un parc dont on admire l'étendue. Mais je me promène dans ce château et dans ce parc comme une ombre. Les dons de la fortune sont pour moi comme la coupe de Tantale; je ne puis en jouir. Plus d'un pauvre paysan, en me voyant passer dans une élégante voiture, a peut-être envié ma destinée, et moi j'envie celle du bûcheron ou du manœuvre qui tout le jour travaille pour gagner un chétif salaire et manger d'un bon appétit un morceau de pain noir. »

En écoutant ces doléances de mon compagnon de voyage et en

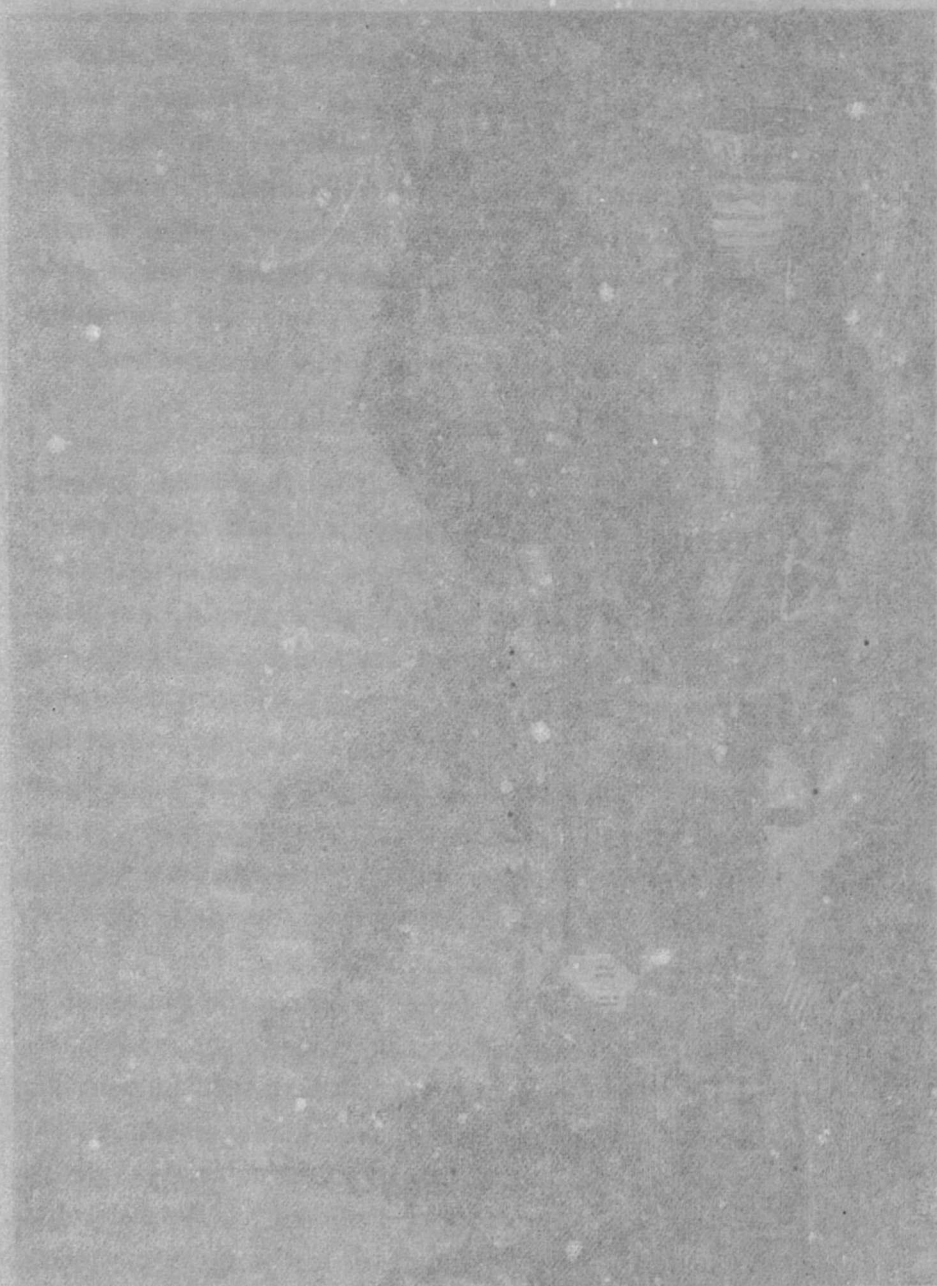
observant la faiblesse radicale de sa constitution physique, je me reprochais les vaines tristesses auxquelles je m'étais quelquefois abandonné dans un des accidents ordinaires de la vie, dans un froissement de cœur, dans une déception. Non, nous ne devons pas nous plaindre des obstacles que nous rencontrons sur notre route, tant que nous conservons assez de force pour les surmonter, des difficultés de notre arène tant que nous pouvons nous y maintenir. Nous devons nous affermir dans nos honnêtes résolutions et continuer bravement le combat de la vie : Agir, agir, a dit un éloquent poète, le cœur dans la poitrine et Dieu sur notre tête :

Hearth within, and God over head.

J'essayai de rassurer le pauvre malade que je sentais grelotter près de moi, quoique la température fût chaude et que son domestique eût pris soin de l'envelopper dans une couverture de laine. Il me regarda d'un air mélancolique et me dit en secouant la tête : « Je vous remercie de vos bonnes intentions, mais je connais mon état. Cette année on m'enterrera peut-être dans ce pays, et en mourant je n'aurai pas même la consolation de faire une bonne œuvre avec mes biens. Je ne pourrai pas même les léguer à une jeune sœur que j'aime beaucoup. En vertu d'une de nos institutions féodales, ils seront remis à un de mes cousins qui est dur, avare, qui me déteste, et maudirait les bains de Louèche s'ils prolongeaient quelque peu mon existence. »

Les sources de ces bains, dont le débile malade prononçait le nom avec un amer sourire, furent découvertes par des bergers. Jusque-là, le vallon où elles coulent était complètement inhabité. Maintenant encore, malgré la réputation qu'il s'est acquise par l'efficacité de ses eaux, on n'y voit qu'un assemblage informe de quelques petites maisons en bois, dominées par des hôtels qui s'ouvrent aux voyageurs dès le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, mais qui en réalité ne sont guère fréquentés qu'aux mois de juillet et d'août.





observant la faiblesse radicale de sa constitution physique, je me reprochais les vaines tristesses auxquelles je m'étais quelquefois abandonné dans un des accidents ordinaires de la vie, dans un assoupissement de cœur, dans une dépression. Non, nous ne devons pas nous plaindre des obstacles que nous rencontrons sur notre route, tant que nous conservons assez d'énergie pour les surmonter, des difficultés de notre travail, que nous pouvons nous y maintenir. Nous devons le rester fermes dans nos honnêtes résolutions et continuer bravement le combat de la vie : Agir, agir, a dit un éloquent poète, le cœur dans la poitrine et Dieu sur notre tête :

Heath within, and God over head.

J'essayai de rassurer le pauvre malade que je sentais grelotter près de moi, quoique la température fût chaude et que son domestique eût pris soin de l'envelopper dans une couverture de laine. Il me regarda d'un air mécontent, et me dit en secouant la tête : « Je vous remercie de vos bonnes intentions, mais je connais mon état. Cette année on m'entertera peut-être dans ce pays, et en mourant je n'aurai pas même la consolation de faire une bonne œuvre avec mes biens. Je ne pourrai pas même les léguer à une jeune sœur que j'aime beaucoup. En vertu d'une de nos institutions féodales, ils seront repris à un de mes cousins qui est fort avare, qui me déteste et maudira les biens de Lönche s'ils servent à quelque chose pour moi. »

Les environs de Lönche, où le dévot malade prononçait le nom avare, sont des montagnes découvertes par des bergers. Jusque-là, le val de Lönche était complètement inhabité. Maintenant encore, malgré la réputation qu'il s'est acquise par l'efficacité de ses eaux, on n'y voit qu'un assemblage informe de quelques petites maisons en bois, dominées par des lacs qui attirent aux voyageurs dès le mois de mai jusqu'au mois d'octobre. Mais cet ensemble ne sont guère fréquentés qu'aux mois de juillet et d'août.



Rouargue freres del. et sc.

LOUËCHE LES BAINS.



Les touristes ne viennent point ici pour leur plaisir. Ils n'y trouvent ni les jeux de Spa ou de Hombourg, ni le salon de conversation et les parties de chasse de Bade, ni le monde aristocratique de Tœplitz ou de Carlsbad, ni la vive animation de Bagnères de Bigorre ou de Bagnères de Luchon. Les malades ne résident ici que pendant le temps qui leur est prescrit par les médecins, et cette prescription n'est pas gaie. Dans des espèces de hangars sont établies des piscines de douze à trente pieds d'étendue, et de trois pieds de profondeur. C'est là que les baigneurs doivent d'abord passer une heure, puis deux, puis trois, et par une gradation successive jusqu'à huit heures par jour, c'est-à-dire que pour remédier à une de leurs infirmités humaines, ils doivent en quelque sorte passer à l'état d'amphibies. Hommes et femmes, enveloppés dans de longues tuniques de flanelle, se plongent à la fois dans le même bassin. C'est un curieux spectacle que celui de ces bains primitifs dans la saison d'été. On dirait des lacs mythologiques, peuplés de naïades et de tritons. Mais ces tritons ne se livrent point à de joyeux ébats, comme ceux qui sont décrits dans les vers d'Homère, et ces naïades n'escortent point dans leur gracieuse natation le char d'Amphitrite. Tous paraissent au contraire fort ennuyés de leur situation, ils s'ingénient à qui mieux mieux à trouver un moyen de distraction. Chacun d'eux a devant soi une petite table en sapin flottante. Les uns se font servir sur cette table une tasse de café ou de chocolat qu'ils savourent le plus longtemps possible. D'autres y placent un livre ou y déploient un journal; les femmes y posent un bouquet de fleurs ou une corbeille de travail. Les plus heureux sont ceux qui peuvent se réunir à une même table pour entreprendre une partie d'échecs. Dans l'absorption de leurs calculs, ils oublient la longueur de leur station aquatique. Mais dès qu'ils entendent sonner l'heure désirée, ils s'enfuient précipitamment comme des écoliers affranchis de leur pénitence.

Ceux qui ont encore le pied ferme peuvent faire à quelque dis-

tance des bains d'intéressantes excursions. Certes, il n'est pas riant ce vallon de Louèche, et il n'est pas fertile. N'était le phénomène de ses eaux thermales qui sortent de son sol à une température de 195 degrés, comme les Geysers de la froide terre d'Islande, très-probablement nul honnête Helvétien ne se serait avisé d'y établir sa demeure. Mais on ne peut sans émotion contempler sa situation sauvage, sa noire ceinture de montagnes traversées par un large glacier. A quelques lieues de ce hameau est le Torthorn, dont la cime s'élève à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On y monte aisément, et de là on voit se dérouler dans sa magnifique étendue le panorama des Alpes, depuis le mont Blanc jusqu'au Simplon, depuis le Weisshorn jusqu'à la Blumis-Alp.

Sur la route de Siders, de l'autre côté de l'impétueuse Dala, est une galerie qu'on appelle la Galerie des Rocs, qui mérite aussi d'attirer l'attention des curieux.

Sur un plateau escarpé s'élève l'agreste village d'Albinen, dont les habitants sont en fréquente communication avec les gens de Louèche. Par quelle route, par quel sentier descendent-ils dans ce hameau? Ni route, ni sentier. Dix échelles en bois sont clouées aux parois du roc à peu près vertical. C'est là l'unique voie de communication inventée par les ingénieurs de la localité. Beaucoup de baigneurs veulent l'expérimenter. Après avoir gravi au haut de la première échelle, ils sont émerveillés de leur courage; à la seconde, ils commencent à trembler; à la troisième, ils ont peur d'être saisis par le vertige. Il en est peu qui aillent plus loin. Telle est pourtant la puissance de l'habitude, que les habitants d'Albinen montent ou descendent sans la moindre crainte, de nuit comme de jour, ces fragiles échelles, les hommes en fumant leur pipe, les femmes en portant quelquefois sur leur tête un lourd fardeau. Mais tant qu'elles s'aventureront dans ce périlleux trajet, on peut être sûr qu'elles ne gonfleront point leurs vêtements par la cage ou la crinoline.



Dans cette même enceinte de montagnes qui, à l'est, à l'ouest, au nord, semble séparer du reste du monde les bains de Louèche, il y a un passage, justement célèbre, le passage de la Gemmi. Quand on regarde du milieu du vallon cette terrible Gemmi, on doit se dire qu'à moins d'avoir la faculté de se coller aux murailles, comme les mouches, il n'est pas possible de franchir ce roc perpendiculaire. Sur ce rocher pourtant, les patients, les courageux Valaisans ont taillé un chemin, l'un des chemins les plus curieux de l'Europe, plus hardi que celui du Simplon, et non moins étonnant que celui de la *Via mala*. Il n'est pas large, et naturellement il est fort escarpé; mais les ingénieux ouvriers qui l'ont construit en ont, autant que possible, adouci la pente par de nombreuses sinuosités. La Gemmi a deux mille sept cents pieds de hauteur, et, par sa multitude de circuits, la route qui y a été péniblement tracée a une longueur de près de onze mille pieds.

Je me rappelle qu'à l'aide de deux alertes Bédouins qui me soutenaient de chaque côté, j'ai escaladé assez gaiement les gradins de la principale pyramide d'Égypte; mais quand il fallut en redescendre, je ne pouvais sans quelque inquiétude regarder du haut de la terrasse aérienne ce prodigieux escalier. De même, quand de l'Oberland bernois on arrive à la cime de la Gemmi, l'aspect de ce rempart vertical est assez effrayant, et l'on raconte qu'un voyageur, en mesurant du haut de cette sommité la profondeur du précipice ouvert à ses pieds, recula épouvanté et se décida à faire par le pays de Vaud un long détour pour se rendre aux bains de Louèche. D'autres voyageurs n'ont entrepris ce trajet que dans une litière portée par de robustes paysans; et il en est qui, par un surcroît de précaution, se bandent les yeux de crainte que la vue de l'abîme béant ne leur cause un fatal vertige.

Si l'ascension de la Gemmi est moins effrayante que sa descente, on ne l'accomplit pas pourtant sans quelques précautions. Les mules sont habituées à cheminer autant que possible au milieu même du sentier, car, si elles venaient à se heurter contre les

parois du roc, elles pourraient être renversées par ce choc et rouler dans le gouffre.

Pour moi, je me réjouis chaque fois que j'entreprends une de ces ascensions. Si, comme le peuple le dit, les montagnes sont habitées par d'invisibles génies, il me semble que ces gardiens surnaturels des pics aigus, des grottes profondes, doivent reconnaître en moi un enfant des montagnes, et dans les divers sentiers que nous parcourons en ce monde, celui des montagnes m'apparaît comme une sorte d'échelle mystérieuse, sublime, par laquelle nos regards et nos pensées graduellement s'élèvent à une région plus pure. La montagne me rappelle par une image matérielle cette pieuse pensée d'un illustre poète espagnol, Jorge Manrique :

« Si nous faisons de la vie l'usage que nous devons en faire, notre voyage en ce monde serait perpétuellement pour nous une utile leçon. Sur les ailes de la foi notre âme s'élancerait au delà des nuages, dans le monde meilleur auquel nous aspirons. »

J'ai donc monté très-tranquillement le long des parois de la Gemmi, non sans m'arrêter à diverses reprises pour observer l'œuvre audacieuse accomplie par la main de l'homme sur cette muraille de roc et contempler l'étrange, la terrible beauté de ce lieu sauvage. A la crête de la Gemmi, il est un endroit d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes pennines dont les cimes de neige se détachent comme des dômes d'argent sur l'azur du ciel.

Un Allemand, M. Engelhardt, dit qu'il est venu sept fois contempler ce spectacle, et le dépeint avec enthousiasme.

Ce n'est pas sans peine que l'on détache ses regards de cette scène superbe, d'autant que lorsqu'on se tourne d'un autre côté, lorsqu'on se dirige vers Kandersteg on ne voit plus devant soi qu'un terrain morne, aride, une sorte de désert pierreux comme l'Arabie Pétrée, un lac dont les eaux noires et bourbeuses restent gelées pendant huit mois de l'année, et une montagne aux flancs







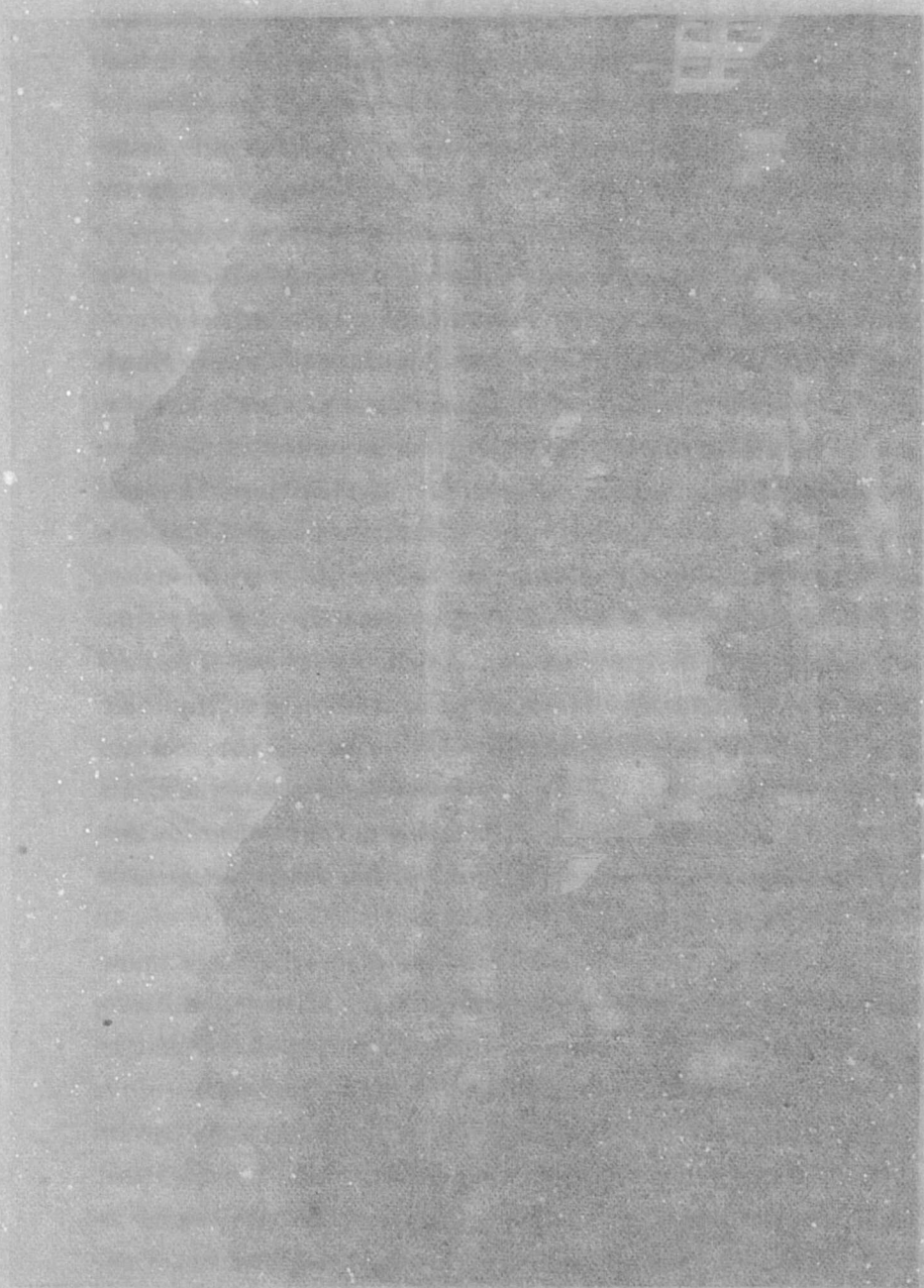
Roßbergsee, Schweiz.

démudés qu'on appelle la Daubenhorn. Au milieu de ces plateaux déserts est une cabane solitaire, la seule qui existe, si je ne me trompe, entre Louèche et Kandersteg. Elle n'est habitée que pendant la saison d'été. Dès le commencement de l'automne, l'aubergiste à qui elle appartient la déserte. En hiver, elle disparaît sous les amas de neige. C'est là que Zacharie Werner, le bizarre, le sombre poète allemand, a placé la scène d'un drame effroyable. Longtemps après la publication de cette œuvre, on ne pouvait passer près de cette habitation sans songer qu'un père y avait égorgé son fils. Werner a imaginé une atroce histoire et a eu tort d'y joindre un nom véritable. Nul aubergiste de Schwabach ne s'est rendu coupable d'un crime, et ceux qui s'arrêtent dans cet ignominieux cabaret pour y passer la nuit sont exposés seulement à n'y obtenir qu'un mauvais lit et un maigre souper.

Jusqu'à Kandersteg, on ne peut cheminer qu'à pied ou à cheval. Mais de là on descend rapidement vers la petite vallée de Frutigen, vers les pâturages du Simmenthal, vers le lac de Thun. En neuf heures on peut se rendre du sombre vallon de Louèche sur les rives de ce beau lac. En un court espace de temps, on aura vu tout-à-coup d'un aspect effrayant, des horizons splendides, des terrasses bouleversées par les avalanches, vallées et monts attirés d'une même et de la même manière.

Thun n'est qu'une petite ville de trois mille cinq cents âmes, traversée par l'Aar, fort irrégulièrement bâtie. Mais elle est située dans le plus charmant district du canton de Berne, et en été elle fourmille d'une quantité de voyageurs de toutes les nations.

Au-dessus de cette ville s'élève une colline couronnée par les tours massives d'un château du douzième siècle et par quelques édifices modernes. C'est le champ sacré de la cité, le champ de Dieu, (*Gottesacker*), selon la pieuse expression des Allemands; c'est-à-dire le cimetière. Les vivants qui pénètrent dans son enceinte doivent goûter là une des douces émotions de la vie, et si, comme le racontent les traditions populaires, les morts sortent à certains



dénudés qu'on appelle la Daubenhorn. Au milieu de ces plateaux désolés est une cabane solitaire, la seule qui existe, si je ne me trompe, entre Louèche et Kandersteg. Elle n'est habitée que pendant la saison d'été. Dès le commencement de l'automne, l'aubergiste à qui elle appartient la déserte. En hiver, elle disparaît sous les amas de neige. C'est là que Zacharie Werner, le bizarre, le sombre poète allemand, a placé la scène d'un drame effroyable. Longtemps après la publication de cette œuvre, on ne pouvait passer près de cette habitation sans songer qu'un père y avait égorgé son fils. Werner a inventé une affreuse histoire et a eu tort d'y joindre un nom véritable. Nul aubergiste de Schwerbach ne s'est rendu coupable d'un crime, et ceux qui s'arrêtent dans cet innocent cabaret pour y passer la nuit sont exposés seulement à n'y obtenir qu'un mauvais lit et un maigre souper.

Jusqu'à Kandersteg, on ne peut cheminer qu'à pied ou à cheval. Mais de là on descend rapidement vers la petite vallée de Frutigen, vers les pâturages du Simmenthal, vers le lac de Thun. En neuf heures on peut se rendre du sombre vallon de Louèche sur les rives de ce beau lac. En un court espace de temps, on aura vu des sites d'un aspect effrayant, des horizons splendides, des terrains bouleversés par les avalanches, et les scènes attrayantes d'une calme et fertile région.

Thun n'est qu'une petite ville de trois mille cinq cents âmes, traversée par l'Aar, fort irrégulièrement bâtie. Mais elle est située dans le plus charmant district du canton de Berne, et en été elle fourmille d'une quantité de voyageurs de toutes les nations.

Au-dessus de cette ville s'élève une colline couronnée par les tours massives d'un château du douzième siècle et par quelques édifices modernes. Là est le champ sacré de la cité, le champ de Dieu, *Gottesacker*, selon la pieuse expression des Allemands, c'est-à-dire le cimetière. Les vivants qui pénètrent dans son enceinte doivent goûter là une des douces émotions de la vie, et si, comme le racontent les traditions populaires, les morts sortent à certains

jours de leurs tombes, ils doivent se lever avec empressement dans leur linceul et se réjouir de regarder là le spectacle qui jadis plus d'une fois les a charmés. Car c'est de là, c'est de cette demeure silencieuse des morts que l'on voit se dérouler dans sa plus grande étendue la magnifique arène de Thun.

Au pied de la colline les deux embranchements de l'Aar, qui se rejoignent à l'extrémité de la ville, puis le miroir du lac limpide avec son magnifique encadrement, qu'on dirait, en certains endroits, découpé par les fées, ciselé par les nains, ces industrieux artisans des grottes fabuleuses et en d'autres taillé à grands coups de marteau par les Titans. Du sud au nord une longue plaine, vaste et féconde, parsemée de villages, de hameaux, de chalets, de jardins, traversés par des vallons qui descendent comme des flots d'émeraude entre les montagnes. A l'ouest une haute chaîne de rocs au-dessus de laquelle s'élève le Stockhorn ; à l'est les forêts de Grusisberg ; au sud la pyramide imposante de Niesen, et dans le fond de cet admirable théâtre, entre ces deux gigantesques pilastres, les pics de glaces de l'Oberland, les cimes étincelantes de la Blumis-Alp.

C'est surtout aux bords du lac que la scène est charmante. Quels frais enclos ! quels rians cottages ! quelles élégantes villas ! Certes, je le déclare bien sincèrement, je n'ai jamais envié la fortune. Je crois qu'on peut être fort heureux en ce monde sans posséder de grandes terres et de nombreux capitaux. Je dirai même que la fortune m'apparaît souvent comme un écueil dangereux, dans les hasards de la vie, comme un obstacle en de nombreuses circonstances. Plus d'un homme doué d'une vive intelligence serait devenu un homme distingué, et peut-être célèbre, si, dès sa première jeunesse, son esprit ne s'était assoupi dans l'excès du bien-être matériel, dans les jouissances du luxe. Plus d'une belle, honnête jeune fille, n'a fait un déplorable mariage que parce que sa dot a attiré l'attention et suscité les désirs d'un être hypocrite et cupide.



Quoi qu'il en soit de mes théories sur la fortune, je confesse que je n'ai pu cependant regarder sans quelque sentiment d'envie le délicieux petit château qu'un riche Parisien, M. de Rougemont, a fait bâtir au bord du lac de Thun. A cette même place était autrefois, dit-on, la demeure d'un *Minnesinger* qui, dans son doux et naïf langage, a chanté les fleurs, le printemps, l'amour. C'est une douce chose d'aimer, en quelque lieu qu'on se trouve, et chose plus douce encore en ce riant domaine.

Mais près de ce même lac de Thun il est une autre maison qui peut consoler les voyageurs tels que moi du regret qu'ils éprouveraient de n'être jamais assez riches pour pouvoir acquérir un petit palais comme celui de M. de Rougemont. Cette maison est ouverte par toutes ses portes à tout venant. C'est l'hôtel Bellevue, un des plus vastes et des plus confortables hôtels de la Suisse. Pour la modique somme de six ou sept francs par jour, on peut avoir là le plaisir de se considérer comme un capitaliste, on peut avoir toutes les jouissances de cent mille livres de rente : une jolie chambre, une table excellente, salons de jeux et salon de lecture, jardin fleuri, vaste parc ombragé par de beaux arbres, et de tout côté le plus attrayant panorama, et à quelques centaines de pas de distance le musée de M. Wald, une intéressante collection d'objets d'art, de curiosité et d'industrie de la Suisse.

Le gouvernement helvétique a établi à Thun une école militaire. En automne, les officiers et les sous-officiers des différents cantons se réunissent dans la plaine qu'on appelle l'Allmend. Est-ce pour entretenir un sentiment poétique dans l'esprit de sa jeune milice qu'on lui a choisi un tel champ de manœuvres, ou pour l'habituer à résister dans ses études à de vives séductions ? Si ces élèves résistent à celles du paysage de Thun, ce sont des hommes résolus. Pour moi, il me semble que si j'étais là, enrôlé dans un bataillon, le sac sur le dos, l'arme au bras, j'aurais bien de la peine à détourner mes regards de l'azur du lac, de la vaste pelouse du Simmenthal ou des bandeaux de neige de la Jungfrau,

pour rester attentif à l'ordre, aux mouvements de mon caporal. D'élégants bateaux à vapeur circulent journellement sur le lac. Par un beau temps chacune de ces promenades est tout un poème. On part pour Neuhaus aux sons d'un orchestre ambulant qui entonne une des mélodies de Weber ou de Schubert. On navigue doucement sur l'onde transparente, où se reflètent les bois, les fleurs, les coquettes habitations qui parent ses rivages. De chaque côté une succession perpétuelle de scènes gracieuses ou grandioses. A droite le splendide château de Schadau, qui appartient à M. de Pourtalès, la vallée de Frutigen, dominée par l'Altels et le Rinderhorn, les agrestes villages d'Einigen, Teller, Rustwald; le château du Spiez, dont les murs épais furent, dit-on, bâtis par Attila; à gauche la curieuse vallée, où se trouve une grotte qui, en hiver, ressemble à un glacier souterrain, et qui fut longtemps, s'il faut en croire les légendes populaires, la retraite de Saint-Just; plus loin, une autre grotte où vécut saint Bêat, le premier apôtre de la Suisse, puis Leerac, Restenberg et les ruines de l'ancien donjon de Weissenau.

Sur le bateau, il y a un autre spectacle, un assemblage de touristes, de diverses classes et de divers pays, une galerie de différents types, à l'aide de laquelle on pourrait faire un cours d'ethnographie. Les Anglais y sont, comme dans toute la Suisse, en majorité. Les uns sont assis en silence sur leurs bancs, l'esprit drapé dans une morne indifférence, comme le corps dans leurs machintoshs. Le *nihil admirari* est leur devise, et ils regardent d'un air de commisération les jeunes misses qui à tout instant s'écrient : *How pretty! how beautiful!* D'autres, oubliant également qu'ils sont partis de Londres ou de Birmingham dans l'intention de parcourir la Suisse, ne regardent que de loin en loin, d'un air indifférent, ses paysages, et continuent les discussions de leur club britannique sur les traités de commerce, sur les produits de l'industrie de la puissante Angleterre, sur la guerre de Chine ou d'Italie. D'autres feuilletent d'une main active le *Handbook* de



Murray, pour en extraire quelques notions précises. Ceux-là sont comme les teneurs de livres des richesses de la nature. Ils inscrivent sur leurs carnets une quantité de noms de lacs, de montagnes, de vallées, de forêts, et plus ils en inscrivent, plus ils croient leur tâche dignement remplie.

O grande, noble, sublime nature, temple de Dieu, poésie des âmes tendres, salutaire refuge des cœurs blessés, combien peu d'hommes sentent le charme suprême de ta beauté et les religieuses et les douces émotions que l'on peut éprouver dans l'harmonie de tes concerts, dans le silence de tes solitudes!

Les Suédois, les Norvégiens, les Allemands que j'ai rencontrés en différents voyages m'ont semblé pour la plupart pénétrés d'un très-vif sentiment de la nature. Les jeunes gens la saluent avec toutes les apparences d'un réel enthousiasme, et les gens plus âgés la contemplent dans de placides rêveries. Un jour, sur le bateau qui me conduisait de Thun à Neuhaus, j'ai vu une jeune Suédoise assise, dans une sorte de recueillement, à côté de son père. On eût dit que tous deux avaient entrepris un pèlerinage dans cette contrée pour adorer la nature des Alpes, tant ils la regardaient avec une sorte de piété. J'imagine aussi que les esprits du lac, les petits nains des collines, les génies mystérieux des bois et des montagnes devaient se plaire à voir passer dans leurs domaines cette jeune fille des rives du Mélar. Jamais peut-être ils n'avaient vu une figure plus gracieuse et plus suave, des yeux plus doux dans une sorte de rayonnement humide, un sourire plus frais et plus virginal. Moi je la regardais avec le respect religieux qu'inspire la vraie chaste beauté; elle apparaissait comme une fée des Alpes au milieu de leurs riants tableaux, et il me semblait que par sa pure image elle complétait leur harmonie.

Neuhaus est une grande place de fiacres et d'omnibus au milieu d'une des agrestes plaines de l'Helvétie. De tous côtés, à l'arrivée des bateaux à vapeur, rétentissent des cris de cochers, de portefaix, de guides, d'interprètes, qui se disputent

les voyageurs pour les conduire qui de ci, qui de là, et surtout à Interlaken.

Interlaken, la prairie entre deux lacs, le jardin de l'Oberland ! quel jeune homme ayant lu quelque description de la Suisse n'aspire à voir de ses propres yeux ce vallon fleuri ? Quelle jeune fille n'y a fixé un de ses rêves ?

La province où je suis né touche aux frontières de la Suisse. Ma chère province de Franche-Comté, elle pourrait bien aussi vanter à juste titre la majesté de ses montagnes, la profondeur de ses forêts, la fraîcheur de ses vallées. Morteau, Mouthe, Saint-Claude, Champagnole, Morez, les gorges de Mouthier, les magnifiques sapins de Levier, le saut du Doubs, la source du Lison, la source de la Loue et bien d'autres lieux mériteraient d'être peints et décrits tout autant qu'un grand nombre d'illustres sites de la Suisse. Mais la Franche-Comté est modeste. Au lieu de célébrer son admirable beauté, elle se plaît à proclamer celle de ses voisins, et tous les Francs-Comtois qui ont quelque argent et quelques loisirs veulent visiter la Suisse, traverser le lac de Genève, pénétrer dans l'Oberland, séjourner à Interlaken. Combien j'en ai vu qui en se mariant se réjouissaient d'aller passer là leur lune de miel, et combien qui y retournaient aux jours d'automne de leur vie ! Les uns y vont dans leur amour, cette échelle d'or, a dit un poète allemand, par laquelle on monte au ciel ; les autres ont redescendu degré par degré, ou peut-être ont été fatalement précipités en bas de cette magique échelle, mais ils s'en souviennent, et dans la mélancolie de leur mémoire, ils se plaisent à revoir les eaux limpides où se reflétait le visage de la femme aimée, les sentiers où ils erraient dans de longues causeries, tout ce qui vivait, palpitait, rayonnait autour d'eux, tout ce qui protégeait leur bonheur mystérieux ou leur causait une nouvelle émotion, les allées de noyers du Hoheweg, les enclos d'Unterseen, la colline d'Unspunnen, la vallée de Lauterbrunnen, la cascade de Giessbach, le lac de Brienz. Au-dessus de ce lac est un plateau rocailleux où souvent les jeunes





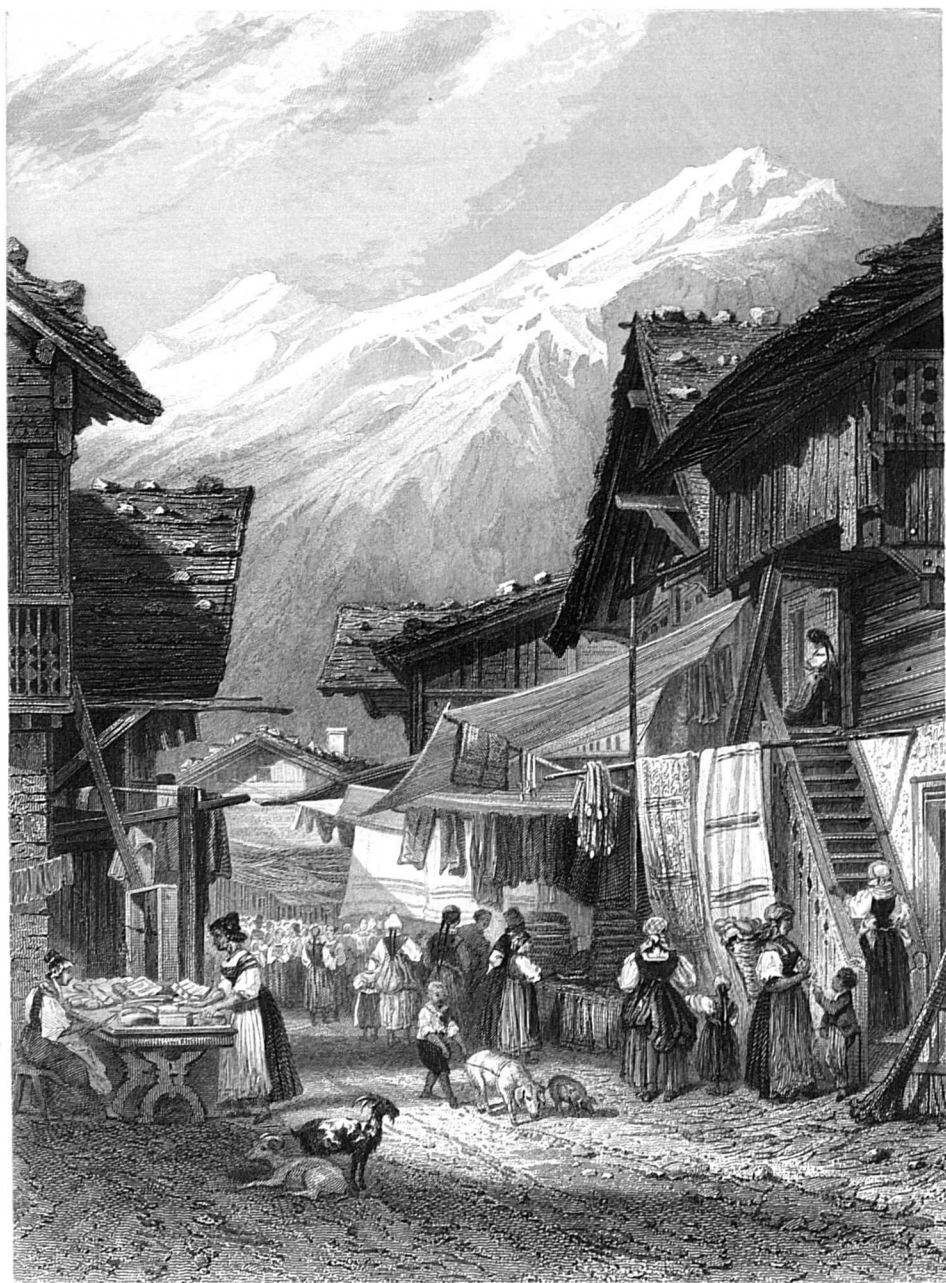


Illustration par J. G. Schreyer.

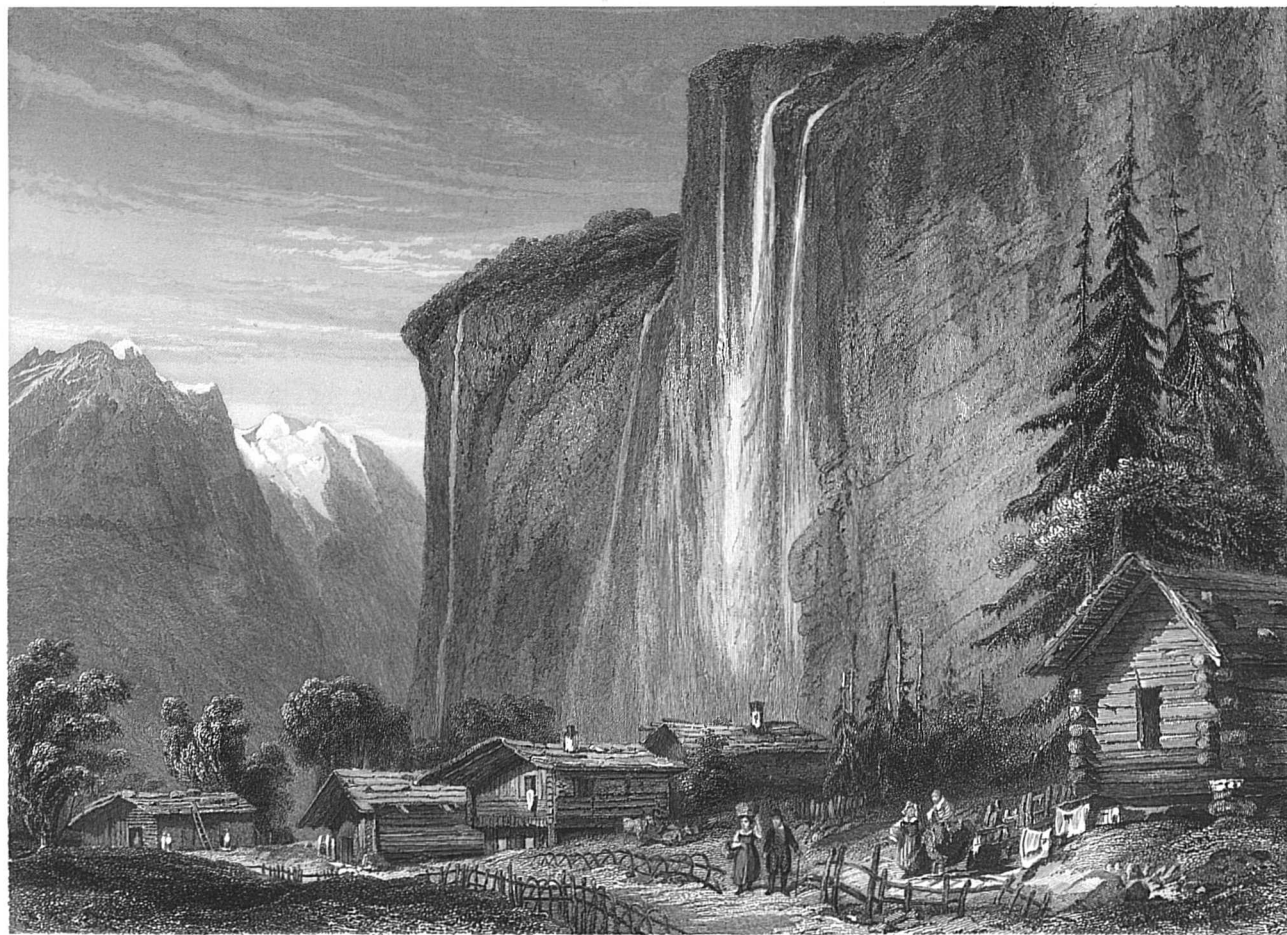
BRIENZ.

Imp. par M. J. Schreyer, à Bâle.







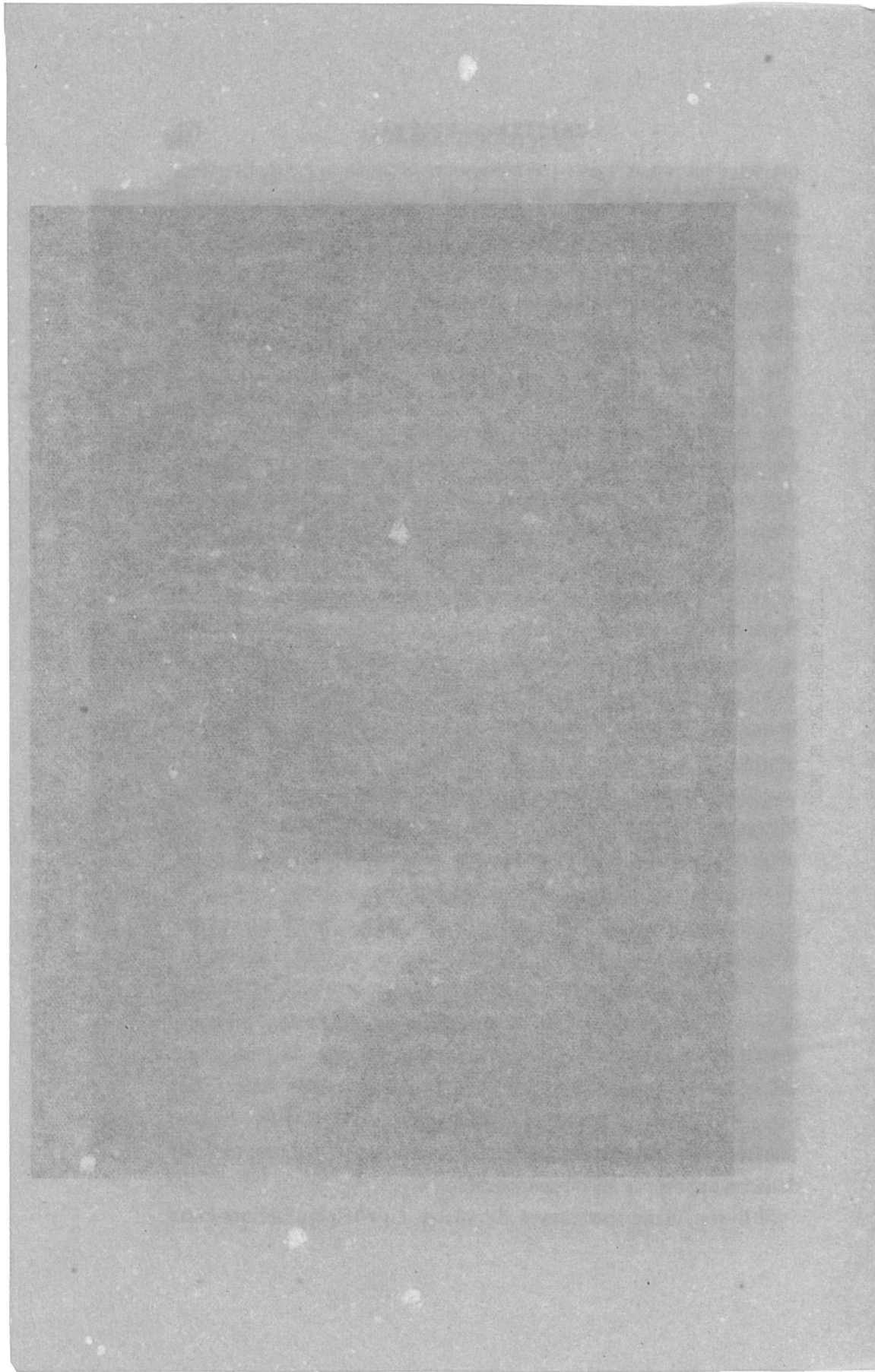


Houarque freres del et sc

LE STAUBBACH.







gens des hameaux voisins se réunissent pour danser. On dit qu'un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient tendrement s'étant rejoints là par un beau soir d'été, s'enivrèrent tellement de leur danse, de l'arome des fleurs, de la beauté du vallon, du charme de leur amour, que pour ne pas se réveiller de leur ivresse, ils allèrent toujours dansant jusqu'au bord du plateau, et, s'enlaçant l'un à l'autre, se jetèrent dans le lac.

A quelques lieues d'Interlaken est le Faulhorn, cette cime de plus de huit mille pieds, élevée comme un observatoire en face de la merveilleuse chaîne des Alpes bernoises. A quelques lieues de Brienz sont les sautillants ruisseaux de Lauterbrunnen, le Staubach, la plus haute cascade de l'Europe; les glaciers du Grindelwald et la Wengernalp, d'où l'on peut voir mieux que d'aucun autre lieu, dans toute sa grandeur, dans les diverses teintes de lumière dont le soleil la revêt, dans son calme solennel, dans le mouvement de ses avalanches, la royale, la superbe Jungfrau.

Au mois de septembre 1816, Byron faisait avec son ami Hobhouse une excursion dans l'Oberland, et le 25 il écrit dans son journal :

« Monté sur la Wengernalp; quitté les chevaux; ôté mon habit; gravi jusqu'au sommet, sept mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et environ cinq mille au-dessus de la vallée que nous avions quitté le matin. D'un autre côté, nous voyons la Jungfrau avec ses glaciers, puis la Dent-d'Argent, brillante comme la vérité, le Petit-Géant, le Grand-Géant, et enfin le Wetterhorn. La hauteur de la Jungfrau est de treize mille pieds. C'est la cime la plus élevée de cette ligne de montagnes; à tout instant nous entendons s'écrouler ses avalanches. D'un autre côté, du sein d'une vallée, nous voyons s'élever sur les abîmes perpendiculaires, des nuages qui flottent comme l'écume de l'océan de l'enfer, en une marée de printemps, écume blanche, sulfureuse et d'une profondeur en apparence incommensurable. »

Si Byron, dans son carnet de voyage, n'a fait qu'indiquer en

quelques traits un prodigieux tableau, on voit par une de ses œuvres qu'il en avait gardé une vive impression. C'est sur la Jungfrau qu'il a placé les principales scènes de son drame fantastique; c'est sur cette montagne que Manfred s'exalte dans le sentiment de sa douleur et profère son cri de désespoir :

« Pics de glace, avalanches qu'un souffle renverse sur la pente des montagnes, venez, écrasez-moi. J'entends à toute minute votre craquement et votre ébranlement sur ma tête, à mes pieds, mais vous passez, et vous ne tombez que sur les choses qui voudraient vivre, sur les bois reverdis des jeunes forêts, sur la cabane de l'innocent villageois. Les vapeurs bouillonnent autour des glaciers; les nuages montent en serpentant au-dessus de moi, blancs et sulfureux, comme l'écume de l'océan de l'enfer. »

Les Suisses sont des gens généreux; ils ne veulent pas se réserver le privilège exclusif des beautés de leur pays. Ils invitent, au contraire, ils appellent les étrangers à en jouir. Pour leur rendre ce plaisir plus attrayant et plus facile, ils réparent avec soin leurs routes, frayent des sentiers dans les lieux qui semblaient inaccessibles, organisent des compagnies de guides, perfectionnent les anciens moyens de transport, et enfin, construisent des chemins de fer. Pour rendre la Suisse plus agréable aux voyageurs des différentes contrées, il n'y a sorte de procédés complaisants qu'ils n'imaginent. Ils bâtissent des auberges sur le Rigi et le Faulhorn, des pavillons sur la mer de glace. Ils s'accommodent aux goûts et aux besoins particuliers de chaque touriste. Ils ont des sommeliers qui parlent toutes les langues et des cuisiniers qui savent ce qu'ils doivent faire pour caresser l'appétit et flatter les papilles d'un Anglais ou d'un Français. Encore quelque temps et l'on verra bientôt d'autres courtoises inventions. L'actif propriétaire de l'hôtel de l'Union, à Chamouni, me disait un jour qu'il désirait obtenir l'autorisation d'établir sur le Montanvert un télégraphe électrique correspondant par celui de Genève et de Paris avec l'Angleterre. Il ne doute pas qu'une quantité de nobles

ladies et de gentilles misses ne se feraient un grand plaisir d'envoyer de là, en face de la mer de glace, une dépêche à leurs amis de Londres, de Dublin ou d'Édimbourg. Je le soupçonne même de penser sournoisement que ces aimables voyageuses pourraient bien expédier de là quelques phrases romantiques, ou quelques strophes de Byron, de Th. Moore, de Wordsworth, ce qui serait pour le télégraphe un bon moyen de bénéfices.

Malgré la quantité d'étrangers qui, chaque été, affluent à Thun, à Interlaken, à Brienz et dans les vallées adjacentes, les habitants de ce district ont jusqu'à présent assez bien conservé leurs anciennes coutumes. Là s'élèvent ces chalets pittoresques avec leurs balcons circulaires, leurs ciselures en bois, et les pieuses maximes inscrites sur leur façade. Là, les femmes ont eu le bon esprit de garder le costume de leurs aïeules, et je ne connais rien de plus beau qu'une belle Bernoise avec son étroit corset noir, sa chemise en fine toile plissée sur la poitrine, et ses nattes de cheveux tombant sur ses épaules. Là, du haut des rochers, les pâtres font encore entendre les sons mélancoliques de cette trompe primitive qu'on appelle l'alphorn.

Ils aiment leur pays, ces enfants de l'Oberland. Si pauvres qu'ils y soient, ils veulent y rester, et si quelque raison impérieuse les oblige à s'en éloigner, en quelque lieu qu'ils aillent, ils le regrettent.

Dans leur idiome berinois, dans une élégie qui est devenue un des chants populaires de ces honnêtes montagnards, un de leurs poètes, M. J. R. Wyss, a naïvement décrit ce sentiment de nostalgie, ce mélancolique désir que les Allemands expriment par le mot intraduisible de *Sehnsucht*, et les Suédois par un autre mot plus expressif encore : *Laengtan*.

« Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi es-tu si triste? pour qui ces soupirs et ces gémissements? La terre étrangère est si belle! Que te manque-t-il? — Ce qui me manque? Tout me

manque. Je suis ici comme perdu. On dit que ce pays est beau, mais ce n'est point mon pays natal.

« Hélas ! je voudrais retourner dans ma patrie, ma chère patrie. Je voudrais revoir mon père et ma mère, la montagne, les bois, les rochers.

« Je voudrais revoir le sapin, et les brillants glaciers, et les agiles chamois que le chasseur ne se lasse pas de poursuivre.

« Je voudrais entendre résonner les cloches quand les bergers conduisent les troupeaux sur la montagne, quand les vaches sautent gaiement, et qu'il ne reste pas un agneau dans la vallée.

« Je voudrais gravir au haut des rochers, regarder le lac clair où tombent les torrents écumeux, et regarder mon cher village.

« Je voudrais revoir la brune maison dont toutes les portes sont ouvertes, et les voisins qui se saluent affectueusement, et tous les gais visages.

« Personne ici n'aime si bien. Personne ne tend si amicalement la main, et nul enfant ne sourit comme dans notre bonne Suisse.

« Qu'il me tarde donc de retourner là où je me suis senti si jeune et si heureux, là où je vivrais en paix, là où est mon village !

« Mon pauvre cœur, au nom de Dieu, souffre encore, prends patience. S'il plait au ciel, bientôt je rentrerai dans ma patrie. »

Le peuple de l'Oberland a gardé un grand nombre de poésies populaires et des légendes auxquelles je ne puis me dispenser de consacrer un chapitre spécial. Les légendes du canton de Berne m'amènent tout naturellement à celles des autres cantons.

---

## CHAPITRE HUITIÈME

Le lac de Saint-Point. — La Source bleue. — Les légendes suisses. — Légendes des plantes et des animaux. — Les corbeaux de Saint-Meinrad. — La nuit de Noël. — Les serpents. — Charlemagne à Zurich. — Légendes des lacs et des rivières. — Morgarten. — Sainte-Vérène. — Les expiations. — Légendes des révolutions géologiques. — La Blumisalp. — Châtiments des actes de dureté et d'impiété. — Chant de la cloche. — Légendes mystiques. — Sorcellerie. — Boguet. — La Maennlein. — Morale des légendes. — Les punitions de la cupidité. — Légendes d'amour.

Dans les montagnes du Doubs, à quelques lieues de la jolie ville de Pontarlier, il est un lac près duquel j'ai souvent erré dans une indolente rêverie, et que j'aspire chaque année à revoir dans les beaux jours d'été. Ce n'est point un de ces lacs qui étonnent le voyageur par leur étendue, comme les grands lacs de la Suisse ou de l'Amérique du Nord, ni un lac coquet, brillant, et, pour ainsi dire, perpétuellement endimanché comme celui de Genève ou de Thun, ni un lac sombre, silencieux et froid, comme ceux qui se forment par la fonte des glaciers ou la fonte des neiges sur les sommités des Alpes et les arides plateaux de la Norvège. C'est un lac d'un caractère agreste, sans éclat et sans prétention, calme et doux comme une bonne pensée. Des collines ondulantes entourent le vallon où se déploie ses nappes azurées. Des forêts de sapins le voilent de plusieurs côtés comme un rideau mystérieux. A l'une de ses extrémités, une bande de



terre le rejoint comme un pont à un autre lac d'un aspect plus sévère, près duquel les barons d'Arlay, les sires de Châlons fondaient au douzième siècle l'abbaye de Sainte-Marie. Sur une de ses rives s'élèvent les rustiques maisons du village de Malbuisson; sur l'autre le village de Saint-Point, illustré jadis par un noble prieuré de l'ordre de Saint-Benoît; çà et là de larges bâtiments agricoles, avec leur toit allongé, comme ceux des chalets de la Suisse, et quelques jolies maisons construites dans une riante enceinte par les heureux patriciens de Pontarlier.

En hiver, ce lac apparaît dans son cercle de neige comme une glace de Venise dans un cadre d'argent; au printemps, c'est une verte pelouse parsemée de fleurs, qui l'enlace comme un collier d'opales, de rubis et d'émeraudes. Quand une fraîche brise l'agite, son onde flottante s'épanche, avec un murmure mélancolique, sur des touffes de gazon ou des bouquets de myosotis, et décore d'une frange d'écume le tronc des vieux frênes. Dans les beaux jours d'été, l'hirondelle ne se lasse pas de voler à la surface de ce lac; la bergeronnette s'y abreuve en sautillant et en gazouillant; l'agile demoiselle y ouvre ses ailes diaphanes, et le papillon, dans un de ses caprices de papillon, ne craint pas de le traverser. Dans son cristal limpide, il reflète alors l'azur du ciel, le clocher d'une honnête paroisse, les fleurs des jardins, les verts rameaux des bois, les épis dorés des champs de céréales, les actives cohortes de moissonneurs, les belles vaches dont la clochette résonne dans les pâturages, et la barque qui, d'un village à l'autre, transporte un joyeux couple d'amoureux, ou une honnête famille de paysans.

Près de là, au pied d'un cirque de rocs surmonté d'une couronne de sapins, est un bassin de granit évasé comme une coquille, et dans ce bassin une eau profonde, claire, transparente. On l'appelle la Source bleue, et ce mot est seulement trop prosaïque pour désigner ce diamant des bois. Sur la terre humide qui l'entoure s'étend une ceinture de mousse veloutée, et l'eau pure qui



s'échappe à petits flots de son réservoir coule en murmurant sous des feuilles de menthe et des rameaux de framboisiers.

Cette Source bleue et ce lac de Saint-Point sont pour moi une image des légendes populaires. Ainsi qu'une eau limpide, ainsi qu'un pur miroir, ces légendes nous représentent la nature distincte d'un pays, la physionomie, les occupations habituelles, le caractère particulier d'une population. Le passé y apparaît à côté du présent, la tour en ruines du belliqueux manoir près de la pacifique habitation du laboureur, et l'ogive du vieux couvent près de l'église champêtre récemment construite. Ceux-là ne les connaissent guère, ces instructives légendes, qui ne les considèrent que comme des contes d'enfants. Le poète qui se plaît à les lire, le voyageur qui les recherche dans les différents lieux qu'il parcourt, s'étonnent de tout ce qu'elles renferment de fictions ingénieuses ou d'enseignements naïfs, et l'ethnographe sait bien qu'elles lui sont d'un grand secours pour l'aider à retrouver l'origine et la filiation d'un peuple.

Cependant elles ont été longtemps ignorées, oubliées, ou tout au moins fort négligées. Les latinistes de la Renaissance, les élegant écrivains du dix-septième siècle, les beaux esprits et les philosophes matérialistes du dix-huitième siècle, ne pouvaient prendre goût à ces productions sans art, à ces humbles émanations des esprits incultes, des croyances ingénues : pâles violettes des bois, roses mystiques des monastères, poésie primitive du pâtre et de l'ouvrier.

En réalité, l'étude des légendes ne date guère que du commencement de ce siècle. Les frères Grimm, ces deux célèbres philologues, ont surtout puissamment contribué à la développer et à la propager. A leur exemple, d'autres érudits allemands ont interrogé les souvenirs du vieillard, scruté les archives des paroisses, et par la tradition, verbale ou écrite, ont recueilli les légendes des diverses principautés de l'Allemagne. Le même travail s'est fait en Danemark, en Suède, en Norvège, dans le royaume bri-

tannique, surtout en Irlande, dans les Pays-Bas et dans plusieurs de nos provinces de France. En Suisse, M. J. Wyss est l'un des premiers qui entreprit de faire connaître quelques-unes des histoires populaires de son pays. Dernièrement trois autres écrivains, plus patients que M. Wyss ou plus hardis, en ont publié un assez grand nombre<sup>1</sup>.

Leurs collections nous donnent un cycle de légendes d'un caractère particulier, bien distinct de celui qui se manifeste en d'autres contrées. On ne retrouvera là ni l'exubérance d'imagination qui éclate en tant de couleurs brillantes et de scènes dramatiques dans les contes de l'Orient, ni les sombres fables mythiques des régions scandinaves, ni la variété de fictions idéales et de touchantes aventures des légendes germaniques, ni les féeriques images et les religieuses traditions de la verte Érin, ni la chevaleresque ardeur de France ou d'Espagne.

Les légendes helvétiques sont simples et calmes comme l'existence habituelle de ceux qui les ont adoptées, et se les sont transmises. Les phénomènes des Alpes, les différentes scènes des saisons, y reparaissent constamment. Le merveilleux s'y montre quelquefois, mais dans des proportions modérées, dans une alliance étroite avec les incidents de la vie réelle, et pour ainsi dire comme une émanation même de la nature, comme les feux follets qui le soir voltigent dans les prairies marécageuses, comme les vapeurs qui s'élèvent du sein des vallées, montent le long des bois, et se déroulent sur les flancs des montagnes, comme les nuages échevelés qui courent éperdus sous le souffle de l'ouragan ou les nuées d'argent, les nuées diaphanes qui dans un jour serain, se balancent mollement sur un ciel de pourpre.

C'est le sentiment de la nature qui anime et colore la plupart de ces légendes helvétiques; les hommes qui les ont faites étaient

<sup>1</sup> Kohlrusch. *Schweizerisches Sagenbuch*. 1 vol. in-8; Leipzig, 1854. — Rochholz. *Schweizersagen aus dem Aargau*. 2 vol. in-8; Aarau, 1856. — Th. Vernaleken. *Alpensagen*. 1 vol. in-8; Vienne, 1858.

les enfants de la nature ; ils vivaient sous son influence comme des fils dociles sous le rire joyeux ou le regard austère d'une mère. Dans l'isolement de leur hameau, pendant les longs hivers, dans leurs stations d'été sur les montagnes, ils admiraient naïvement les divers spectacles qui s'offraient à leurs regards. Dans leur placide ignorance des idées intellectuelles des grandes villes et des théories scientifiques, ils expliquaient par la conception d'une puissance mystérieuse, par une fable, l'action extraordinaire des éléments, le phénomène géologique ou météorologique qu'ils ne pouvaient comprendre. Dans la candeur de leur esprit, ils associaient à leurs émotions tout ce qui se mouvait, palpitait, bourdonnait, et se développait silencieusement autour d'eux.

Dans leurs légendes, les eaux, les bois, les plantes ont le sentiment de la vie. Il y a des arbres qui pleurent et qui saignent quand on les abat ; il y a des chapelles solitaires, voire même des châteaux orgueilleux, dont l'existence est liée à celle des quelques modestes arbrisseaux qui les entourent ; si l'arbrisseau meurt, l'édifice s'écroule. Sur les Alpes, croît une petite fleur à quatre feuilles, et à quatre pétales blanches, qu'on appelle la fleur du bonheur. A celui qui la posséderait, tout réussirait en ce monde : désirs d'ambition, désirs de fortune, et les désirs d'amour les plus turbulents, et les plus dévorants. Mais cette fleur magique ne se trouve que sur les cimes escarpées et on ne peut la cueillir que dans la nuit de la Saint-Sylvestre, quand le ciel est noir et la terre couverte de neige. Nul homme encore ne l'a trouvée ; nul homme ne doit jouir d'un bonheur complet.

Dans les mêmes légendes, les animaux ont des facultés que les zoologistes des écoles scientifiques n'ont pas encore eu l'habileté de reconnaître. Les oiseaux se souviennent du passé, annoncent l'avenir, et sont quelquefois les instruments intelligents de la justice de Dieu.

A chaque printemps, des cigognes revenaient nicher dans un village de l'Argovie. Les habitants de ce village aimaient à les

voir, et, dès leur bas âge, les enfants apprenaient à les respecter. Un jour pourtant, un brutal paysan pour faire parade de sa force lança une pierre à l'un de ces innocents oiseaux, et le tua. L'année suivante, les cigognes ne revinrent plus à leurs nids accoutumés, ni la seconde, ni la troisième, ni la quatrième année. On les voyait à l'époque habituelle de leur retour, passer au-dessus du village. Elles semblaient le regarder un instant tristement, puis elles s'éloignaient. Mais dans l'hiver de la cinquième année, le paysan qui avait tué une de leurs compagnes étant mort, les cigognes reparurent quelques mois après et reprirent possession de leur ancien gîte.

Dans une enceinte de rochers déserts, des voleurs égorgent saint Meinrad. Aucun être humain ne les avait vus, et ils comptaient bien que leur crime resterait impuni. Mais deux corbeaux étaient là qui vivaient habituellement près du saint ermite, et qui, le voyant étendu par terre, baigné dans son sang, se mettent aussitôt à la poursuite de ses assassins. Ils le poursuivent par monts et par vaux, silencieux, inflexibles comme les Euménides. En vain les meurtriers remarquant, dans le trouble de leur conscience, l'étrange persistance de ces témoins de leur crime, essayent de leur échapper en se glissant le soir dans les ravins, en se cachant dans des forêts. Le lendemain, en se remettant en marche, ils voient s'ouvrir près d'eux les ailes noires des oiseaux vengeurs. Ils espèrent que le mouvement d'une ville les délivrera de cette obsession. Ils se rendent à Zurich, et là, au beau milieu de la place, les corbeaux qui n'ont cessé de les accompagner se perchent sur le toit d'une maison en croassant, en poussant des cris lamentables ; les meurtriers croient entendre une voix implacable qui dénonce leur scélératesse à tous les passants. Ils regardent les corbeaux, et pâlisent, et, dans la frayeur qui les saisit, confessent eux-mêmes leur crime. Dans la cité même où ils croyaient trouver un refuge ils furent exécutés, et le corps de leur sainte victime fut transporté au couvent de Reichnau.

« Du temps que les bêtes parlaient, » a dit la Fontaine qui les fait si bien parler. Dans la nuit de Noël, les bêtes jouissent réellement du don de la parole et causent entre elles amicalement. Un paysan qui voulait s'assurer de la véracité de cette croyance populaire, entra au milieu de cette nuit solennelle dans son étable. Ses bœufs broyaient tranquillement le foin placé dans leur râtelier. Un instant après, l'un d'eux dit à son voisin : « Nous allons avoir encore cette semaine un rude travail. — Comment donc ? réplique l'autre, toutes les récoltes sont finies, et nous avons charrié les provisions de bois pour l'hiver. — Oui, mais nous serons obligés de conduire un cercueil au cimetière, car notre maître mourra cette semaine. »

A ces mots, le paysan épouvanté jette un cri et tombe évanoui. A son cri d'alarme, les gens de la maison arrivent près de lui, le relèvent et le couchent dans son lit. Le lendemain il racontait à sa famille ce qu'il avait entendu, et quelques jours après, un chariot attelé de deux bœufs le transportait en effet au cimetière.

Les serpents ont aussi de singulières facultés. Ils forment une sorte de république monarchique gouvernée, comme celle des abeilles, par une reine. Comme la vouivre de Franche-Comté, cette reine porte sur la tête une couronne de diamant qui grandit chaque année pendant dix ans, et lorsqu'elle va se baigner, elle la dépose au bord de l'eau. Mais malheur à celui qui oserait s'emparer de ce trésor ! Terrible est la colère de roi, dit la Bible. Terrible aussi est la colère de cette souveraine. Un sifflement lui suffit pour rassembler une légion de bêtes venimeuses dont la moindre blessure est mortelle. Mais si la race des serpents ne pardonne pas l'offense qu'elle a subie, elle se souvient aussi du service qui lui a été rendu.

Une vieille chronique rapporte que lorsque Charlemagne était à Zurich, il fit annoncer dans la ville et les environs qu'à l'heure de ses repas tous ceux qui auraient une plainte à lui adresser, ou un acte de justice à lui demander, n'auraient qu'à sonner une

cloche suspendue à une colonne devant sa demeure; à l'instant même, ils seraient admis en sa présence.

Un jour que le magnanime empereur était à table avec ses vaillants chevaliers, la cloche retentit d'une façon inaccoutumée. Charlemagne ordonne à ses valets de lui amener le nouveau solliciteur. Ils reviennent un instant après annoncer qu'ils n'ont vu personne. Cependant la cloche retentit une seconde et une troisième fois plus fortement encore que la première, et l'on ne voit encore personne. Mais, en y regardant de plus près, un des valets distingue un serpent qui se suspendait au cordon de la cloche pour la faire vibrer. En apprenant quel étrange pétitionnaire venait invoquer son secours, Charlemagne se lève et s'avance sur le seuil de la porte, disant que si l'occasion s'en présentait, il devait rendre justice aux animaux tout aussi bien qu'aux hommes. En face de l'éminent maître de tant d'États et de tant de peuples, le chétif reptile s'incline avec respect, puis le regarde d'un air suppliant et se met à ramper du côté du lac, et se retourne, après avoir pris cette direction, pour voir si l'empereur le suit.

Le bon empereur le suit pas à pas. Arrivé près d'une cavité rocailleuse, le serpent s'arrête, et Charlemagne découvre la grotte humide où l'infortuné serpent avait couvé ses petits. Cette grotte était occupée par un animal monstrueux. Charlemagne le fait tuer, et le serpent rentre avec un frémissement de joie dans sa demeure. Le lendemain, on le voit reparaitre au palais, non plus cette fois pour implorer une équitable protection, mais pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur. Il se glisse dans la salle à manger, se lève à la hauteur de la table et dépose dans la coupe impériale un diamant d'un éclat sans pareil.

La chronique ajoute que ce diamant, extrait des entrailles de la terre, était un talisman au moyen duquel on pouvait s'assurer à tout jamais l'amour que l'on souhaitait. Charlemagne le donna à sa femme, qui n'aspirait qu'à être aimée de lui par-dessus tout. Dès ce moment il se sentit attiré vers elle par un charme indicible

et insurmontable. Il ne pouvait se séparer d'elle, et oubliait ses guerres, ses projets de conquête, ses plans d'administration, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vu si belliqueux et si entreprenant.

Elle mourut, la belle impératrice; mais, quelques heures avant sa mort, elle avait pris soin de garder le diamant, dont elle connaissait le merveilleux pouvoir. Charlemagne continuait à l'aimer. Il ne permit pas qu'elle fût ensevelie; il voulait la garder constamment près de lui, jusqu'à ce qu'enfin le sagace archevêque Turpin, soupçonnant dans une telle passion quelque sortilège, s'avisa d'en chercher la cause. On découvrit la pierre magique cachée sous la langue de la morte, et à peine l'eut-on enlevée, que Charlemagne, passant la main sur son front, comme s'il s'éveillait d'un rêve, s'écria : « Que vois-je ? un cadavre hideux ! Qu'on l'emporte dans un caveau ! »

Que d'idées philosophiques au milieu de ces contes des anciens temps ! Combien d'hommes restent ainsi attachés par un fatal prestige à une femme dont le cœur a cessé de répondre à leur amour ! Une heure vient où le prestige disparaît, et alors ils reconnaissent avec un sentiment de honte leur folle hallucination.

Dans les légendes de la Suisse, les lacs, les fontaines, les rivières ont, comme les montagnes, les bois et les animaux, une teinte de merveilleux, ici, par l'effet d'un événement mémorable, ailleurs, par un épisode dramatique ou par un miracle.

A la surface du lac de Morgarten, on voit, dit-on, éclater des taches de sang, le 16 novembre, au jour anniversaire de la bataille que les premiers confédérés de l'Helvétie livrèrent là, en 1315, à l'armée de Léopold d'Autriche.

Dans un des districts de l'Argovie, une jeune, belle et vertueuse châtelaine, poursuivie par de féroces ennemis, se sauve dans les montagnes, gravit dans l'obscurité de la nuit un sentier escarpé, et tombe dans l'Aar. Mais le fleuve compatissant ne l'engloutit

point, il l'aide à se relever, il la porte légèrement sur ses flots, il la porte par ses longs circuits jusqu'au pied d'une demeure où elle trouvera un doux refuge. Le soir, à la clarté de la lune, parfois on distingue encore sur le courant de l'Aar la trace lumineuse des pas de cette noble femme dont les peuples de l'Argovie vénèrent la mémoire.

Sainte Vérena a aussi cheminé debout sur les flots de l'Aar, et les cloches des églises sonnaient d'elles-mêmes, la nuit comme le jour, dans les villages devant lesquels elle passait, et, à l'endroit où elle s'arrêta, du sein d'un sol aride elle fit jaillir une source limpide qui coule encore et guérit diverses maladies.

A d'autres eaux se lie une leçon de morale ou une touchante histoire.

Un avare, un cruel bailli a opprimé sans pitié les gens soumis à son pouvoir. Une veuve éplorée le conjure de lui accorder un délai pour s'acquitter d'une de ses redevances. Le bailli, pour toute réponse, ordonne à ses satellites de conduire cette femme en prison. La malheureuse, réduite au désespoir, le maudit et appelle sur lui la punition de Dieu. Aussitôt le ciel se couvre de nuages noirs, l'ouragan se lève, la foudre éclate, la terre tremble et s'entrouvre. Le château de l'impitoyable bailli s'abîme dans un gouffre béant, et à sa place apparaît une vaste et profonde nappe d'eau.

Ainsi que les naufragés de la vie, qui, dans les souvenirs du passé, sous les flots des années, s'obstinent tristement à rechercher les vestiges du bonheur dont ils ont joui, le sombre châtelain erre, dit-on, la nuit au lieu où s'élevait sa demeure, la cherche du regard dans l'onde qui l'a engloutie, puis soupire et s'éloigne.

Dans un autre village, une jeune femme meurt quelques jours après avoir accouché d'un fils. On l'ensevelit dans le cimetière, séparé de son habitation par un ruisseau. Le soir même, les gens du village entendent des gémissements qui se prolongent pendant plusieurs heures. La nuit suivante les mêmes plaintes recommencent. Tout le monde les écoutait, tout le monde en était ému, et per-



sonne ne pouvait en expliquer la cause. A la fin un vieillard s'avise d'aller regarder du côté du cimetière et s'aperçoit que le pont par lequel le village se rejoignait à l'enceinte funèbre avait été accidentellement brisé. Il était facile alors de comprendre d'où provenaient les mystérieux gémissements. La femme qui meurt en couches doit revenir, dit la légende populaire, chaque nuit, pëndant six semaines, visiter son enfant. La pauvre mère qu'on venait d'enterrer avait voulu revenir ainsi près de la couchette de son fils, et, le pont étant rompu, elle n'avait pu traverser le ruisseau et elle se désolait dans son deuil. On se hâta de placer quelques planches sur le cruel ruisseau. Le soir même, les lamentations cessèrent. La bonne mère sortait de sa tombe, rentrait dans son lit maternel, et, dans le silence de la nuit, se penchait comme un ange gardien sur le berceau de son enfant.

Jadis, le pays de Suisse était, disent les savants, tout entier englobé dans l'immense Océan. Les flots de la mer s'élevaient à quinze cents toises au-dessus des prairies sillonnées à présent par la charrue des laboureurs. Les hautes montagnes qui maintenant dominant au loin les collines et les vallées apparaissaient alors comme des îles éparses sur les vagues. Les rocs élevés ont gardé les traces de l'eau qui les a longtemps inondés. On y trouve des pétrifications de plantes et des coquillages qui jadis ont dû vivre et s'épanouir dans les profondeurs des flots. S'il faut en croire le livre que Justi a composé sur la formation du globe, et Wagner, le savant auteur de l'*Historia naturalis Helvetiæ*, on aurait même découvert dans une des cimes de l'Oberland les débris d'un navire avec ses mâts et ses ancres, et les ossements de quarante hommes d'équipage, pétrifiés : « Le doigt de Dieu, dit l'illustre Zschokke, a laissé son empreinte dans les diverses couches des montagnes, et du sein de nos grottes souterraines, la voix de la nature nous révèle qu'avant de devenir le séjour d'une peuplade humaine, la terre helvétique a éprouvé plus d'un bouleversement total. »

Dans des temps plus rapprochés de l'époque actuelle, l'état phy-

sique de la Suisse était encore différent de ce qu'il est aujourd'hui. De beaux arbres croissaient là où l'on ne voit plus que de chétifs arbrisseaux, et l'on cultivait des terrains qui maintenant ne produisent pas un grain de seigle. Dans le Valais, on a trouvé les restes d'un pont en pierre dans un endroit où l'on ne distingue pas à présent une issue, et des traces de routes sur des cimes qui ne touchent plus qu'à des abîmes. Haller raconte que dans sa jeunesse, il voyait encore chaque été reverdir des montagnes qui plus tard se sont couvertes de neiges éternelles. Dans un district du canton de Lucerne, où nul être humain ne se hasarderait à passer l'hiver, on a découvert les vestiges d'un hameau et d'un moulin. Entre le Faulhorn et le Rœthihorn, dans un large espace perpétuellement revêtu d'un épais amas de neige, il y avait autrefois de grands arbres et un village florissant. On dit qu'une jeune fille de ce village ayant un matin trouvé près de la fontaine un glaçon, l'apporta à son père comme une curiosité. Le père lui dit en secouant la tête : « C'est là une triste chose à voir; c'est l'indice des changements qui nous menacent, le signe des jours sombres et froids. »

En des phases régulières de la vie des peuples, l'homme inexpérimenté s'étonne d'une nouvelle manifestation et il n'en devine pas le sens. Le vieillard qui voit de loin, y discerne avec douleur le pronostic des jours sombres et froids que ses enfants devront souffrir.

Une ancienne tradition rapporte qu'une cité considérable s'élevait autrefois sur le Matterhorn, à l'ouest du mont Rose. Un jour, Ahasvérus passant par cette ville dans un de ses perpétuels voyages de juif errant, dit à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui avec surprise : « Quand je reviendrai ici pour la seconde fois, là où l'on voit à présent des maisons et des rues, on ne verra que des arbres et des amas de pierres; quand je reviendrai pour la troisième fois, toute la montagne sera couverte de neige et de glace. » Le Juif errant a gravi trois fois, ajoute la tradition, à la

cime du Matterhorn, et sa prédiction s'est réalisée. Le sol fécond, le sol paré d'une fraîche verdure et animé par une active population n'est plus qu'un désert de neige.

Les légendes suisses attribuent à une punition de Dieu ces révolutions géologiques.

Les habitants de la Blumisalp et de ces autres belles montagnes où des essaims d'abeilles produisaient un miel aromatique, où des vaches superbes, paissant toute l'année dans de gras pâturages, remplissaient d'un lait onctueux les seaux de la fermière, où le laboureur obtenait par un facile travail d'abondantes récoltes, ont été aveuglés par l'éclat de leur fortune et égarés par l'orgueil, ce péché de Satan. Ils se sont enivrés de la jouissance de leurs richesses, ils ont oublié qu'à la possession des biens de ce monde est attaché un devoir, un rigoureux devoir d'hospitalité et de charité. Au lieu de faire un sage et juste emploi de leurs trésors, ils ne s'en sont servis que pour se plonger dans une indigne mollesse ou dans des tourbillons de fêtes voluptueuses. Ils ont fermé leurs oreilles aux supplications des malheureux, chassé le pauvre du seuil de leurs demeures, et Dieu les a punis.

Un de ces mauvais riches s'était fait construire sur les pentes verdoyantes de la Blumisalp une maison splendide, pour y demeurer avec une courtisane. Le lait le plus pur était versé chaque matin dans la baignoire de cette femme, et les escaliers des terrasses de son jardin étaient faits, dit la légende, non point avec des blocs de granit, mais avec de bons et beaux fromages. Le Sardanapale des montagnes avait hérité de tous les domaines de son père, et tandis qu'il en faisait un tel usage, sa veille mère, reléguée loin au fond de la vallée, vivait dans la misère.

La pauvre vieille, ayant froid, ayant faim, vient un jour invoquer sa pitié, et il la repousse rudement. Elle lui dit qu'elle est faible et ne peut plus travailler, qu'elle est seule dans sa cabane, indigente sans secours, infirme sans appui ; elle le prie de lui accorder seulement les miettes de ses festins, et un refuge dans ses

étables à côté de ses animaux, et il lui ordonne de se retirer. Elle lui montre ses joues ridées par la douleur plus encore que par l'âge, ses bras amaigris, ses bras qui l'ont porté, quand il était petit, et il la menace de la faire chasser par ses domestiques.

Alors elle s'éloigne, la malheureuse ! Elle redescend vers sa cabane. Si cruel que soit l'outrage qu'elle vient de subir, elle ne peut maudire le fils qu'elle a enfanté, qu'elle a nourri et bercé. Mais tandis qu'elle chemine d'un pied débile, le front baissé, des sanglots qu'elle ne peut contenir s'échappent de son cœur oppressé, et des larmes amères coulent de ses yeux. Dieu compte les larmes de la mère outragée.

A peine était-elle arrivée dans le vallon, que l'ouragan vengeur éclate ! Le fils ignominieux voit son habitation frappée par la foudre, ses trésors, ses bestiaux consumés par les flammes. Lui-même ne peut échapper à ce feu du ciel ; il y périt avec sa honteuse compagne, et les champs dont les riches produits ne servaient qu'à solder ses débauches sont couverts d'une masse de neige qui ne fondra plus, et à la place où sa mère implorait vainement sa compassion, l'ébranlement du sol a creusé un abîme, et là où sont tombées les larmes de cette mère désolée, on voit à présent tomber goutte à goutte les larmes froides des glaciers éternels.

Une quantité de traditions de la Suisse nous présentent dans des scènes dramatiques ce même châtiment du vice et des duretés de cœur, et cette pensée morale, cette ferme croyance en une justice providentielle, ce dogme d'expiation, nous le retrouvons dans toutes les légendes populaires de l'Europe.

Il a été bon et souffrant et religieux, le peuple du moyen âge, qui faisait ces légendes, et toutes ses vibrations de cœur, et toutes ses émotions de joie, de gratitude, de piété, de douleur se reflètent dans ces récits fictifs qu'il compose naïvement et qu'il raconte dans les veillées du soir, et transmet comme l'héritage de sa pensée à ses enfants.

Dans l'élan de sa reconnaissance, il idéalise, il consacre la mé-

moire de ceux qui l'ont aidé dans ses travaux, et consolé dans ses peines; mais il cloue au pilori de son histoire, il flétrit d'une tache indélébile les avarés, les usuriers, les juges prévaricateurs, les larrons, les assassins, les impies, tous les mécréants, dont les vices, les crimes ou les égarements le révoltent, et les maîtres iniques qui outragent sa religion, ou oppriment sa faiblesse.

Dans cette juridiction du peuple, le foyer de famille est son tribunal, et sa légende est sa sentence. S'il ne peut voir punis sur cette terre ceux qui l'ont trompé, appauvri, écrasé, il les dévoue aux châtimens d'un autre monde, il les livre à l'enfer, il les condamne à des supplices que Dante lui-même n'avait pas imaginés, et il ne doute pas que ces supplices ne leur soient infligés par la main de Dieu.

Dans les nuits d'hiver, au milieu du sifflement des vents, il distingue des aboiemens de chiens, et des cris lamentables; c'est le féroce chasseur qui dans la frénésie de sa chasse dévastait autrefois sans pitié le champ du pauvre, ou profanait les saints jours de fêtes, et qui, en expiation de ces crimes, doit courir par monts et par vaux, par le froid et la neige, jusqu'au jour du jugement dernier.

Dans la profondeur des bois, parfois, à la clarté de la lune, il entrevoit la pointe d'une tourelle, la crête d'un rempart. C'est le château d'un rapace seigneur qui ne songeait qu'à amasser de l'argent, par toutes sortes d'exactions, et qui a été englouti avec ses trésors.

Sur la pente des montagnes, on entend des soupirs et des gémissemens qui annoncent une grande fatigue; c'est un bailli cruel qui asservissait les bûcherons aux plus rudes travaux, et qui doit endurer les tourmens de Sisyphe. Chaque jour il est obligé de monter jusqu'au haut d'une cime escarpée un tronc de sapin qui, lorsqu'il croit atteindre son but final lui retombe sur la poitrine.

Telle a été la vengeance du peuple; mais, par malheur, elle ne

lui a pas toujours suffi. Plus d'une fois il a pris les armes, il s'est révolté contre ceux dont il avait longtemps supporté avec patience le pouvoir. Il a ravagé les domaines de ses maîtres, démoli leurs châteaux et, dans l'aveuglement de sa rage, égorgé l'innocent avec le coupable.

Sanglantes jacqueries ! terribles guerres des paysans, effroyable discorde des révolutions ! « Malheur ! malheur ! dit Schiller, quand au milieu des populations l'étincelle a longtemps couvé, quand la foule brisant ses chaînes cherche par elle-même un affreux appui ; alors la révolte suspendue aux cordes de la cloche la fait gémir dans l'air, et change en instrument de violence un instrument de paix. »

« Liberté ! égalité ! » voilà les mots qui retentissent. Le bourgeois paisible saisit ses armes ; la multitude inonde les rues et les places, des bandes de meurtriers errent de côté et d'autre. Les femmes deviennent des hyènes et se font un jeu de la terreur. De leurs dents de panthères, elles déchirent le cœur palpitant d'un ennemi. Plus rien de sacré ; tous les liens d'une réserve pudique sont rompus. Le bon cède la place au méchant, et les vices marchent en liberté. Le réveil du lion est dangereux, la dent du tigre est effrayante ; mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est l'homme dans son délire. Malheur à ceux qui prêtent à cet aveugle éternel la torche, la lumière du ciel ; elle ne l'éclaire pas ; mais elle peut entre ses mains incendier les villes, dévaster les campagnes.

Il est triste d'arrêter sa pensée sur ces avalanches des révolutions humaines, bien plus longues et plus désastreuses que les avalanches des Alpes.

J'en reviens aux légendes.

Les Suisses ont, comme les anciens peuples de l'Orient, des légendes mythiques d'animaux fabuleux, symboles grossiers des forces brutales de la nature, et des légendes de différents génies représentant le principe du bien et du mal. Comme tous les peuples européens, ils ont un grand nombre d'histoires de diableries et de

sorcelleries. Leur diable est, comme celui des contes d'Allemagne, de Suède, d'Irlande, un pauvre diable qui fait vraiment un piteux métier. Il se donne une peine extrême pour subvenir aux folles dépenses d'un prodigue, et pour satisfaire aux besoins d'une communauté. Il va chercher des trésors dans les entrailles de la terre, il taille des routes sur les rochers, il construit des ponts sur l'abîme, le tout afin de gagner une âme, et cette âme lui échappe par la ruse de ceux qui l'ont employé à leur service. A la place de la créature humaine sur laquelle il comptait, on lui livre un chien ou une chèvre. S'il essaye de protester, on l'asperge d'eau bénite, et il s'enfuit tout honteux de sa déconvenue.

Les sorcières sont plus malignes. Elles apprennent dans leurs réunions du sabbat de très-vilaines choses, et leur inimitié est fort dangereuse. Elles peuvent plonger une mère dans la désolation en faisant mourir son enfant, et ruiner un pâtre en jetant un maléfice sur ses bestiaux. Comme Médée, leur antique reine, elles ont des passions ardentes; comme les sorcières de Macbeth, elles composent des mixtures infernales. Mais tôt ou tard, elles sont découvertes dans leurs ténébreuses opérations. Elles sont arrêtées, conduites en prison, appliquées à la torture. Alors elles avouent leurs promenades nocturnes du samedi, leurs relations familières avec Satan; tous les crimes qu'elles ont commis, et elles sont brûlées sur la place publique pour l'édification des fidèles et la consolation de ceux dont elles ont navré le cœur ou anéanti la fortune.

L'inflexible juge de Dôle, l'illustre Boguet, combien il en a fait brûler, au dix-septième siècle, dans notre province de Franche-Comté! Il y en avait qui comparaissaient à son tribunal avec un visage si doux et une expression si candide, qu'à les voir on était tenté de les considérer comme d'innocentes bergères; mais l'ingénieux Boguet ne se laissait point prendre à leurs belles apparences. Il les interrogeait avec un tel art, il les enlaçait dans un tel réseau de fines questions, qu'elles finissaient par déposer leur

masque et par avouer qu'elles avaient eu de fréquentes accointances avec Vert-Bois et Bois-Joli. Vert-Bois et Bois-Joli étaient les galants pseudonymes de Satan. Dès que l'habile magistrat avait obtenu cette première confession, le procès était bientôt résolu et l'arrêt prononcé.

Dans les traditions mythiques de l'Helvétie, il y a peu de figures de géants. C'est dans les plaines d'Allemagne que les géants se dressent de toute la hauteur de leur énorme stature, jouent avec des rochers comme avec des grains de sable, enlèvent en se promenant le laboureur avec son valet, sa charrue, ses chevaux, mettent tout cet attirail dans leur poche et l'apportent à leur petite fille comme un léger jouet d'enfant.

Mais, au milieu des Alpes, le peuple a devant lui les éternels géants des montagnes, qui rapetissent à ses yeux toute idée de géants humains.

C'est peut-être par un effet de cette impression que son esprit se complait dans l'image d'une foule d'êtres alertes, actifs, ingénieux, mais tout petits. On les appelle dans la Suisse française des *Servants*, et dans la Suisse allemande des *Maennlein*, des *Toggeli*, des *Twirgi*. Ils sont disséminés dans tout le pays. L'hiver, ordinairement, on ne les voit guère. Ils vivent alors pour la plupart dans des grottes mystérieuses. Mais dès que le printemps revient, ils sortent de leur retraite, se dispersent gaiement dans les bois et les vallées, gravissent les montagnes, s'asseoient au foyer du chalet, et il en est qui toute l'année restent dans la maison du laboureur ou du pâtre.

Il est au Mogol des follets  
Qui font office de valets,  
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,  
Et quelquefois du jardinage.

Les servants de la mythologie suisse sont plus occupés que ces follets du Mogol dont parle la Fontaine. Ils travaillent dans les



champs, surveillent les granges et l'étable, et s'occupent aussi du ménage. Lorsqu'il en est besoin, ils vont puiser de l'eau à la citerne, fendent le bois, entretiennent le feu de la cuisine et souvent bercent les petits enfants. Toujours occupés des intérêts de celui auquel ils se sont dévoués, et toujours en éveil, ils vont, viennent, trottent. C'est une bénédiction. Et pour les récompenser de tant de bons services, il suffit de placer pour eux, chaque jour, sur une tablette très-propre, une tasse de lait. Il en coûte plus cher pour nourrir un chat paresseux qui ne fait que se lécher les pattes ou dormir au soleil.

Tous les maennlein ne se dévouent point ainsi exclusivement à la prospérité d'une maison. La plupart, au contraire, ne peuvent s'astreindre à demeurer longtemps sous le même toit. Ils aiment la liberté. Mais s'ils se retirent loin des villages, sous le dôme des forêts ou sous la voûte d'une caverne rocailleuse, ce n'est point pour y vivre dans l'oisiveté. Un de leurs plus grands plaisirs est de travailler, et avec leur bienveillance et leur générosité de caractère, c'est pour l'homme qu'ils travaillent. Tantôt ils secondent le berger dans sa tâche; ils l'aident à conduire ses troupeaux par d'étroits défilés sur les hautes montagnes, et si une de ses vaches vient à s'égarer, ils vont eux-mêmes la chercher et l'empêchent de tomber dans les précipices. Tantôt ils s'associent à la tâche du faneur ou du moissonneur et abrègent considérablement sa besogne, car malgré leur petite taille, ils sont très-forts et accomplissent de pénibles labeurs. Tantôt ils font eux-mêmes toute une récolte, lorsque dans une de leurs sages prévisions ils la croient exposée à quelque désastre. Un matin, un paysan que ces braves petits bonhommes avaient pris en affection, voit à sa grande surprise ses champs de blé à moitié fauchés; le lendemain, tous ses épis étaient abattus, liés en gerbes et transportés dans sa grange. Puis un orage éclatait qui aurait complètement anéanti sa moisson si elle était restée sur son terrain. Les maennlein avaient, trois jours d'avance, pressenti cet orage. Ils savent une foule de choses,

ces gentils maennlein, ils connaissent les plantes qui guérissent les blessures, et celles dont l'homme peut faire une salutaire potion en diverses maladies, et celles qui sont les plus favorables au bétail. Ils connaissent aussi certains pâturages secrets que nul pâtre ne peut découvrir. Quelquefois ils y conduisent les vaches amaigries et débiles et les ramènent à leur propriétaire dans un état superbe. Quelquefois, par leur puissance surnaturelle, ils opèrent, en restant invisibles, une partie de leurs bonnes œuvres. Ils déposent discrètement près de la jeune fille qui va se marier une parure de noces, près du bûcheron fatigué une boisson rafraîchissante, près du pauvre laboureur un mets appétissant et réconfortant. Mais comme ils se plaisent à s'allier ouvertement à l'homme, le plus souvent ils n'usent point de leurs facultés magiques et se réjouissent de vivre pleinement avec lui.

Le soir, quand ils ont si bien agi et si bien travaillé, ils s'assoient au penchant d'une colline, sous les verts rameaux de sapins, et comme d'honnêtes ouvriers satisfaits de leur journée, ils se mettent à chanter.

Leur chant a un charme singulier et indéfinissable qu'on ne peut comparer à celui d'aucune musique humaine. Quand on entend, dans la solitude de la montagne, résonner leurs douces et vagues, et légères modulations, on dirait le souffle caressant de la brise dans les roseaux de Syrinx, le soupir des eaux, le murmure des bois réunis en un même accord harmonieux. On dirait la voix même, la voix mélodieuse de la nature exhalant, dans son recueillement du soir, sous le ciel étoilé, un hymne d'amour et une prière.

Les Maennlein de la Suisse, comme les Strœmkarlars de la Suède, enseignent quelquefois leur chant à ceux qui leur inspirent une affection particulière. Ainsi, quand un pâtre de l'Oberland étonne les voyageurs par l'habileté extraordinaire avec laquelle il fait retentir son alphorn; quand la jeune batelière de Thun ou de Brienz ravit un cercle d'auditeurs par la pureté et la flexibilité de

sa voix, il faut croire que ni l'un ni l'autre n'ont reçu des leçons d'un maître vulgaire. C'est un savant Maennlein qui leur a révélé quelques-uns de ses secrets.

Mais ils ne fréquentent plus comme autrefois les villages et les chalets, ces bienfaisants Maennlein. Ils deviennent rares, par plusieurs raisons, disent les bonnes gens de l'ancien temps. En premier lieu, s'ils sont naturellement bienveillants, serviables, généreux, ils ont aussi l'esprit irritable et vindicatif. Très-sensibles à un témoignage de gratitude, ils ne le seront pas moins à une injure, et une grossièreté suffit pour les faire partir de la maison ou des domaines où ils se plaisaient à résider. Or ils ont été plus d'une fois offensés par des rustres ou des étourdis, et ils se sont éloignés tristement en silence. Ensuite, ce qui les attachait surtout au paysan suisse, c'était son honnêteté de caractère, sa simplicité dans les habitudes journalières de la vie, sa droiture dans toutes les affaires, et l'on est forcé de reconnaître qu'au temps actuel ces vertus patriarcales sont un peu altérées. Enfin, il paraît que toutes ces cohortes de touristes de différents pays qui, chaque été, traversent à pied, à cheval, en litière, les montagnes jadis si calmes de la Suisse, impressionnent très-désagréablement les Maennlein, et que les bateaux à vapeur les offusquent et que les chemins de fer les épouvantent.

Voilà pourquoi ils se sont l'un après l'autre retirés dans leurs demeures souterraines, en s'écriant, dit-on : « O bœse Welt! O bœse Welt! » (Oh! méchant monde! oh! méchant monde!) Ils étaient les représentants de la vie rurale et pastorale dans sa pureté primitive; ils n'ont pu, comme les hommes, transformer leur caractère et s'assouplir à d'autres mœurs. Ils ont disparu.

On dit que leurs demeures sont très-brillantes. Le cristal et les pépites de métaux précieux y étincellent de tout côté. Ils y vivent paisiblement en famille; ils y font d'une main habile les divers ustensiles qui leur sont nécessaires, et y façonnent, comme les nains scandinaves, d'élégants bijoux. Autour de leurs habitations

s'étendent de verts pâturages où ils conduisent de belles petites vaches qui leur donnent un lait exquis.

Ainsi ils conservent dans les entrailles de la terre la satisfaction du travail et les innocentes joies de la vie agricole. Seulement ils ne voient plus l'homme. S'ils le regrettent, il a de son côté plus d'un motif pour les regretter. Des parois de leurs demeures, jadis ils détachaient parfois des lingots d'or ou d'argent et les lui donnaient. C'était pour récompenser une action honorable, ou pour réparer le désastre d'une famille, que les Maennlein faisaient un tel usage des richesses de leurs grottes. Les légendes suisses racontent d'une façon amusante ces générosités, tandis qu'au contraire elles joignent toujours une idée grossière, ou une image sinistre, à la fortune qui enflamme la cupidité de l'homme et qu'il essaye d'acquérir non point lentement par un honnête et patient labeur, par un sage esprit d'ordre, mais tout d'un coup, par une entreprise audacieuse.

Ainsi c'est le serpent, le fatal reptile du paradis terrestre, qui porte sur sa tête une couronne de diamants. C'est le démon qui achète avec des sacs de ducats une âme débile. C'est un farouche usurier qui, en punition de tous ses méfaits, est condamné à gémir sous ses piles d'écus jusqu'au jour où on viendra lui enlever ce fardeau métallique qui l'opprime. Mais l'espoir de sa délivrance ne lui est accordé qu'une fois dans un siècle, au milieu de la nuit de Noël. Celui qui veut tenter cette aventure doit avoir le courage de prendre entre ses mains une clef fulminante que lui présente un affreux chat noir, et s'avancer en silence vers un sentier et soulever une pierre sur laquelle repose un monstrueux crapaud. Que si, dans le cours de son opération, il profère seulement un mot, un cri, tout est perdu. La pierre retombe sur la fosse ténébreuse, et l'usurier doit attendre encore pendant un nouveau cycle de cent ans, une main plus ferme, un courage plus résolu.

Ailleurs, c'est une belle jeune fille enchantée dans une caverne sur des monceaux de perles, d'émeraudes et de saphirs. Mais

pour l'affranchir des liens magiques qui l'enchaînent dans cette caverne, il faut l'embrasser trois fois, et elle n'apparaît à celui qui a conçu ce chevaleresque projet que sous la forme d'un animal immonde, dont les yeux dardent un regard effrayant et dont le museau exhale une odeur infecte.

Près de Reinach, dans le canton d'Argovie, s'élève une colline couverte de broussailles qui renferme une quantité de trésors. Un soir, un pauvre berger passant sur cette colline aperçoit une femme revêtue d'une longue tunique blanche, qui, d'un geste impérieux, sans prononcer un mot, l'engage à la suivre. Il la suit, et elle le guide en silence par un étroit sentier, à travers des taillis épais, jusqu'auprès d'un roc solitaire, voilé par de sombres rameaux. Là, elle lui fait signe de se baisser, et, au beau milieu du roc, il découvre une cassette en fer pleine de pièces d'or. Elle l'invite du regard à puiser dans cette cassette; il obéit machinalement, et en se relevant il voit une énorme meule de moulin suspendue sur sa tête par un fil, et la maudite femme qui tient des ciseaux à la main et s'apprête à couper ce fil. Alors une terreur panique le saisit. Il rejette précipitamment par terre l'argent qu'il avait déjà amassé et s'enfuit.

Toutes ces fictions populaires ne sont-elles pas un curieux enseignement? ne nous offrent-elles pas dans leurs diverses scènes un symbole, ou des trames ténébreuses, ou des témérités que suscite l'appât de la fortune, des profonds dégoûts qu'il faut savoir surmonter pour la conquérir, et des mortelles anxiétés inhérentes souvent à sa possession?

Aux diverses traditions que je viens d'énumérer il faut joindre quelques histoires de villages. L'amour s'y montre, non point tel qu'on le voit souvent dans le beau monde des grandes villes, oublieux et mobile, mais tel que les âmes fermes le conçoivent, fidèle à ses promesses, inébranlable jusqu'à la mort. J'en choisis deux exemples, en raison de leur caractère essentiellement helvétique.

Une jeune fille après avoir longtemps, énergiquement résisté à la volonté d'un tuteur, qui exerce sur elle l'autorité absolue d'un père, finit par se résoudre en apparence à épouser un homme qui lui est odieux. Il y en a un autre qu'elle aime du fond du cœur, et à celui-là elle a juré de ne vivre que pour lui. La veille de son mariage, elle le prie de la sauver de l'union qu'elle abhorre. — Soyez tranquille, lui dit-il, ceux qui veulent nous désunir en ce monde nous réuniront à jamais dans l'autre. Il s'en va le lendemain matin sur les Alpes, et à l'heure où déjà les cloches annonçaient la cérémonie nuptiale, où l'on pressait la jeune fille d'achever ses préparatifs pour se rendre à l'église, il s'avance vers elle, il lui présente un beau bouquet de fleurs bleues, un bouquet de tiges d'aconit choisies parmi les plus vénéneuses. Elle le respire avec force, puis le lui rend; il le respire de même, et tous deux meurent empoisonnés par la même plante.

L'autre histoire doit également émouvoir les bonnes gens à qui une vieille femme la raconte, le soir à la veillée.

« Écoute, dit un fier baron suisse à un de ses jeunes vassaux, tu as eu la hardiesse de lever les yeux sur ma fille, l'audace de l'aimer, et l'insolence de lui déclarer ta passion. Je pourrais te châtier comme tu le mérites, mais ma fille dit aussi qu'elle t'aime, et me supplie d'avoir pitié d'elle et de toi. C'est mon enfant unique. Je me laisse attendrir. On te dit alerte et vigoureux; on dit qu'à la lutte, à la course et dans les autres jeux du village c'est toujours toi qui l'emportes sur tes rivaux. Eh bien, tu vois cette montagne, sur laquelle un de mes ancêtres a fait planter une croix; si tu peux sans t'arrêter une seule fois, une seule seconde, si tu peux porter ma fille jusqu'au haut de cette sommité, je t'accorde sa main. Acceptes-tu ?

— J'accepte.

— A demain.

— A demain. »

Le lendemain, les paysans du village se réunissent au pied de

la montagne pour assister au mémorable spectacle qui leur a été annoncé. Le jeune homme est avec eux, un peu ému, mais encouragé par ses compagnons, et sentant palpiter en lui-même un cœur résolu. Le baron s'avance à cheval, regrettant peut-être l'engagement qu'il a pris, mais espérant que l'audacieux plébéien échouera dans son entreprise. A côté de lui est sa fille pâle et tremblante, et priant Dieu d'assister celui à qui elle veut confier sa destinée.

Au mot d'ordre prononcé d'une voix farouche par le père, l'amant fidèle la prend dans ses bras avec une touchante expression de respect et de tendresse. Il la prend et se met en marche, d'un pas lent, mais assuré. Il gravit la montagne par le sentier escarpé, et ne s'arrête pas. Il va, il va, et les paysans qui le suivent du regard applaudissent à sa force, et le visage du baron se rembrunit.

Cependant, il doit cheminer sur un terrain sablonneux qui s'éboule, puis poser le pied sur des rochers glissants. A l'un de ces endroits difficiles, on le voit hésiter. Il fait un circuit, et ralentit sa marche, et paraît trébucher. Un cri de pitié s'élève du milieu de la foule qui l'observe, et dans les yeux du baron étincelle un rayon de joie cruelle. Mais la jeune fille murmure une douce parole à l'oreille de celui qu'elle appelle son fiancé, puis lui passe la main sur le front, et il se ranime, il franchit vigoureusement une rude aspérité. Puis de nouveau, il paraît fatigué, épuisé, il ne pose plus que péniblement un pied devant l'autre. Alors, la jeune fille incline encore vers lui sa belle tête, le regarde avec ses doux yeux bleus, puis lève les bras en l'air comme pour se rendre moins lourde. Ses forces se ravivent par la suprême puissance de l'amour. Il traverse les broussailles épineuses, il gravit les pointes de rocs aigus, il surmonte tous les obstacles de son âpre chemin, il arrive enfin à la cime de la montagne. Là, il reste un instant debout dans la joie de son triomphe, puis s'affaisse et tombe avec son cher fardeau. Des applaudissements enthousiastes ont salué

sa victoire, une clameur douloureuse retentit quand on le voit tomber.

Le baron s'élance à cheval vers la sommité de la montagne, et trouve les deux amants immobiles enlacés dans les bras l'un de l'autre au pied de la croix, à laquelle de leurs lèvres entr'ouvertes ils semblent adresser une dernière prière.

« Qu'on les sépare ! crie-t-il d'un ton impérieux à quelques paysans qui l'ont suivi. »

L'un d'eux s'approche, se met à genoux, et prenant entre ses mains les froides mains de la jeune fille et celles du jeune homme, dit au baron : « Dieu ne veut pas qu'ils soient séparés. Ils sont morts. »

Un grand nombre de légendes populaires des divers cantons de la Suisse proviennent assurément d'une autre contrée. Pour en retrouver l'idée première, il faudrait la chercher très-loin, en Allemagne, en Scandinavie, et jusque dans les régions de l'Orient, cette véritable *vagina* des races européennes et de leurs primitives traditions ; car, la légende voyage comme la poussière fécondante qu'une chaude brise transporte de dattier en dattier dans les oasis du désert du Sahara, comme la graine que le vent enlève au calice des fleurs et dissémine sur différents terrains, comme les noix du cocotier que l'Océan roule dans ses flots et jette sur les rives d'une île où elles germeront. Et la légende se modifie, prend une autre forme, en s'implantant sur un nouveau sol, comme le voyageur qui adopte le langage et le costume du pays où il s'établit.

D'autres traditions mythiques, morales, religieuses, romanesques appartiennent essentiellement à la Suisse. A quelle époque ont-elles été composées, et par qui ? Il serait difficile de le dire. L'historien et l'ethnographe s'appliquent pourtant, par une judicieuse raison, à en rechercher la date, car elle peut leur servir à constater l'époque d'une migration ou de quelque autre mouvement social. Quant à celui qui le premier a raconté ces naïves ou ingénieuses fictions, dans quel village, dans quel chalet solitaire pourrait-on dé-



couvrir son nom? Il ne songeait point à produire une œuvre littéraire. Il ignorait la gloire des palmes académiques, les marchés de la librairie, les bénéfices du feuilleton, et relatait tout simplement à un cercle d'amis ce qu'il avait entendu peut-être relater déjà par un de ses naïfs compagnons en termes moins lucides, ou ce qu'il avait éprouvé lui-même. Mais pourquoi m'arrêter à faire cette remarque? Si quelque homme a eu l'art de donner une forme plus précise à certaines traditions, en réalité, toutes ces traditions, toutes ces fables mythologiques, toutes ces images des phénomènes de la nature ne sont point l'œuvre d'un seul âge ni d'un seul individu. C'est l'œuvre de tout un peuple, et l'œuvre graduelle de plusieurs générations.

En Allemagne, M. Cl. Brentano a publié un recueil de poésies populaires auquel il a donné le titre de : *Wunderhorn* (Cor merveilleux). Les légendes héréditaires, les chants ingénus, les fictions primitives des différentes nations, c'est en effet le cor merveilleux qui, d'âge en âge, retentit jusqu'à nous, et nous étonne par ses singulières vibrations, et nous fait rêver.

---

## CHAPITRE NEUVIÈME

Meyringen. — Le Hassli. — Origine de ses habitants. — Légende de leur migration. — Gustave IV et Éric XIV. — Un intérieur de famille. — Prière du soir. — Le col de Brünig. — Melchthal. — Unterwalden. — Nicolas de Flue. — L'église de Saxelen. — Notre-Dame du Passant. — Engelberg.

C'est à Meyringen, dans la vallée de Hassli, que j'ai lu la plupart des légendes helvétiques. En le cherchant tout exprès, je n'aurais pu trouver un endroit meilleur pour faire une telle lecture. Cette vallée qui touche au lac de Brienz a le charme d'un poème idyllique ou d'une romantique légende. Dans un espace de quelques lieues, elle réunit tous les caractères de beauté alpestre qui émeuvent l'imagination : plaines fertiles, montagnes imposantes, chalets agrestes, forêts majestueuses, sommités aériennes couvertes de neiges éternelles, torrents et cascades. En face de Meyringen est le Reichenbach, cette sauvage chute d'eau qu'on entend de loin mugir entre les rocs et les sapins. Du haut du Hasliberg tombent l'Alpbach, le Muhlbach et le Dorfbach, trois impétueux ruisseaux pareils, à certains moments, à trois écharpes d'argent que l'on se plaît à voir miroiter au soleil, mais qui parfois épouvantent le paysan par leurs débordements, ébranlent les maisons, ravagent la vallée.

Près du village, sur un roc solitaire, sont les ruines du château

de Resti, une noble famille qui se fit aimer et bénir de ses vassaux. Cette famille est éteinte; sa demeure patrimoniale s'écroule, mais le souvenir de ses vertus s'est conservé dans le cœur du peuple. Odin, le Dieu suprême des Scandinaves, l'a dit dans son Havamal : « Tes amis meurent, tes parents meurent, toi-même tu mourras; mais ce qui ne meurt pas, c'est un bon nom. »

C'est une croyance généralement admise que les habitants de cette belle vallée de Hassli descendent d'une peuplade de Suédois et de Frisons, qu'une cruelle disette obligeait à une longue migration.

Muller, le savant historien de la Suède, relate cette tradition dans son œuvre classique. Les frères Grimm l'ont insérée dans leurs *Deutsche Sagen*, et les gens de Meyringen conservent dans les archives de leur commune une chronique qui raconte longuement les diverses aventures de cette migration. Cette chronique, écrite en langue allemande, porte la date de 1554. Mais elle a été composée d'après un ancien chant épique, qu'on appelle l'*Ostfriesenlied*, un de ces chants nationaux des peuples du Nord mentionnés par Tacite, par Jornandès, l'historien des Goths, et Paul Winifred, l'historien des Lombards. Je ne puis résister au plaisir de citer un extrait de cette chronique de Hassli, qui reporte ma pensée vers des régions que j'ai parcourues avec bonheur au temps de ma jeunesse.

« Vers le septentrion est le vaste royaume des Frisons et des Suédois, qui fut désolé par une grande famine. Les anciens du pays s'étant rassemblés pour aviser au moyen d'adoucir la rigueur de ce fléau, il fut décidé que tous les hommes tireraient au sort, et qu'un dixième d'entre eux quitteraient la contrée. C'est ainsi que les ancêtres des gens de Hassli quittèrent leur sol natal avec leurs femmes et leurs enfants, en disant adieu avec douleur à leurs foyers, à leurs amis et à leurs parents. Ils marchèrent en trois divisions commandées par trois vaillants chefs : Switer, Sweg et Hasius. Ils s'avancèrent jusque sur les bords du Rhin, où le comte

Pierre de Franconie essaya vainement de s'opposer à leur passage. Chemin faisant, ils priaient Dieu de les conduire dans un pays à peu près semblable au leur, dans un pays où ils cultiveraient la terre et élèveraient des troupeaux. Dieu les conduisit dans le district de Brochenburg, où ils fondèrent la ville de Schwitz. De là ils traversèrent la montagne Noire (le Brünig); ils pénétrèrent jusque dans le Weissland, c'est-à-dire la vallée de Hassli, qu'on appelle le Weissland, à cause des blanches sommités de neige qui la dominent, puis ils se répandirent dans le Simmenthal, dans les vallons de Frutigen, de Gessenay et de Bellegarde. Au delà étaient d'autres peuplades. »

Depuis cette époque lointaine, les descendants des émigrés du Nord sont restés dans le pays de Schwitz et de Hassli, et il n'est pas probable qu'une famine les en chasse, car le sol qu'ils occupent n'est pas aride, et ils ne sont pas indolents. D'âge en âge ils ont conservé la tradition de leur origine et se plaisent à la raconter.

Un jour, dans le village de Meyringen, on vit venir un étranger qui voyageait modestement dans une petite carriole, et s'installa dans une chambre d'auberge comme un humble touriste. C'était aussi un Suédois; c'était Gustave IV, le dernier souverain de la dynastie des Wasa. Dépossédé de son royaume, il venait visiter cette colonie issue de son royaume. Exilé de sa patrie, il trouvait là les héritiers d'une peuplade qui, après de longues aventures, s'était fait sur une terre étrangère une autre patrie. Peut-être qu'en observant dans son infortune ces paisibles paysans, il se rappelait les vers mélancoliques de son aïeul Éric XIV :

Et stort slott varder ofta skakadt  
Estaf de harda dunderstag  
Den som hægt vill, stærtes tillbaka  
Och faller i bedræffligt klag.

I stor haf ga stora vagor  
Stormvæder, klippez, och hardan vind

Den, som klok, blifver vid de laga  
Kaellor, som fins i dalen sin.

« Souvent on voit le château superbe ébranlé par la foudre. L'ambitieux qui veut monter trop haut retombe en arrière et déplore son imprudence. »

« Dans la grande mer sont les grandes vagues. C'est là que la tempête éclate, c'est là qu'on trouve les écueils. Le sage reste près de l'humble source d'eau qui coule dans la vallée. »

Les bourgeois de Meyringen témoignèrent une respectueuse sympathie au prince suédois, et firent faire une belle copie de leur chronique nationale pour la lui offrir.

Avec l'affection que j'ai gardée pour les contrées septentrionales, j'étais très-désireux de voir la population de la vallée de Hassli, et ce que j'en ai vu n'a pas diminué l'intérêt que d'avance elle m'inspirait. Elle est restée fidèle à plus d'une louable coutume de l'ancien temps. Elle est honnête, laborieuse et elle est belle. On la cite, à juste titre, comme une des plus belles de la Suisse. Les hommes sont généralement très-robustes; les femmes ont la taille élancée, la peau blanche et de longues nattes de cheveux blonds.

Les hommes attachent, comme les Scandinaves de l'ère des vieilles Sagas, une grande importance à la force physique. A certains jours de fête, ils se réunissent sur une vaste pelouse et luttent l'un contre l'autre, au milieu d'un large cercle de spectateurs. Les jeunes filles se marient avec une haute couronne ornée de rubans et de paillettes d'or, comme en Norvège, dans le Gudbrandsdal. Comme leurs ancêtres du Nord, les paysans de Hasli ont l'amour de la musique, des légendes traditionnelles et des chants populaires.

J'aurais voulu retrouver parmi eux quelques autres indices de leur origine dans leurs mœurs ou dans leur langage.

Un soir, après une promenade du côté des bois et de la cascade de Reichenbach, je revenais vers la bourgade de Meyringen, en faisant encore, dans ma rêverie, différents détours. A la bifurcation de deux sentiers, je m'arrêtai devant une rustique habitation. Par la simplicité de sa structure, par les bois de sapins qui l'ombrageaient, par le modeste enclos qui l'entourait, par un joli petit étang arrondi comme un miroir sur ses facettes, elle me rappelait les solitaires demeures qui plus d'une fois avaient séduit mes regards et ma pensée en diverses provinces de Suède.

Je cherchais en moi-même un prétexte pour y entrer, et l'idée me vint d'y demander une tasse de lait, cette bonne, salubre boisson des montagnes, le plus naturel, le meilleur de tous les prétextes. Une jeune femme aux yeux bleus et à la figure virginale, qui, en ce moment, donnait une leçon de lecture à un petit garçon, se leva à mon approche en prenant son enfant par la main, comme pour se protéger contre cette brusque invasion d'un étranger.

J'étais depuis quelques jours tellement occupé de mes réminiscences de la Suède, que, sans y songer, je lui adressai la parole en suédois. Elle me regarda d'un air étonné et avec une sorte d'expression mélancolique, comme si elle regrettait de ne pas me comprendre.

Je me hâtai de m'expliquer dans la langue de son pays. Aussitôt sa physionomie s'éclaira d'un rayon de joie et de confiance. « *Bleibe da*, dit-elle à son enfant, *ich komme gleich wieder* (Reste-là, je reviens tout de suite); » et d'un pied léger elle courut vers la chambre où était déposé la dernière traite de sa vache.

Quand elle revint avec une tasse de faïence blanche remplie d'un lait onctueux, elle me trouva assis sur un escabeau en bois, tenant par la taille son enfant, qui m'observait d'un air à la fois doux et timide et n'osait répondre aux questions que je lui adressais.

« Un bon petit enfant ! me dit-elle, qui se plaît un peu trop à courir, mais qui apprend pourtant ses leçons. Tandis que son père

coupe du bois dans la forêt, c'est moi qui suis sa maîtresse d'école. Je lui enseigne à lire et je lui apprends à répéter quelques-unes des choses que mes parents m'ont apprises..... Voyons, Fritz, récite à monsieur la prière du soir que t'a recommandée ta grand-mère! »

A ces mots, Fritz baissa la tête en faisant une petite moue un peu maussade. Évidemment la tâche qu'on lui demandait ne lui plaisait pas. Sa mère lui donna un baiser sur le front pour l'encourager. Moi, je tirai de ma bourse une pièce de vingt sous que je lui mis dans la main. Il la regarda en souriant, et l'offrit à sa mère.

« Vois-tu, dit-elle, comme ce monsieur est bon. Allons, un peu de courage, récite ta prière, et, à la prochaine foire de Meyringen, je t'achèterai un joli cheval. »

Alors l'enfant poussa un long soupir, comme un homme qui se prépare à accomplir un travail difficile, joignit ses mains et murmura d'une voix un peu troublée quatre strophes allemandes dont je ne puis reproduire dans une traduction l'aimable naïveté.

« Je suis las, je vais me reposer et fermer mes deux yeux. Oh! notre Père, que ton regard s'abaisse sur mon lit.

« Si j'ai fait quelque faute, sois indulgent, mon Dieu. Que mes péchés soient pardonnés par ta grâce, par l'effet du sang de Jésus!

« Donne ta bénédiction à tous mes parents, et reçois, mon Dieu, sous ta protection, tous les hommes grands et petits.

« Accorde le repos aux cœurs malades, le sommeil aux gens fatigués. Fais que la lune brille au ciel et éclaire le monde dans la nuit. »

Après avoir récité ces vers, Fritz alla se jeter tout confus dans les bras de sa mère.

« *So! so!* lui dit la jeune femme en lui passant doucement la main dans les cheveux, *du bist artig gewesen* (tu as été gentil), et ton père va revenir et sera content de toi. »

Au même instant le père rentra, la hache sur l'épaule, avec la bonne, placide et riante expression de physionomie d'un honnête ouvrier qui, ayant bravement achevé son labeur de la journée, revient avec joie goûter le repos de son foyer.

Sa femme s'avança gaiement à sa rencontre, et lui dit en quelques mots le petit épisode de sa soirée. Il me salua d'un air amical, puis vint s'asseoir à côté de moi, et prit aussi une tasse de lait en attendant son souper. Nous causâmes quelque temps ensemble de ses travaux de bûcheron, des principales productions du pays, et, quand je sortis de cette hospitalière habitation, le père, la mère, l'enfant, me reconduisirent jusque sur le seuil de la porte, et m'invitèrent à revenir bientôt.

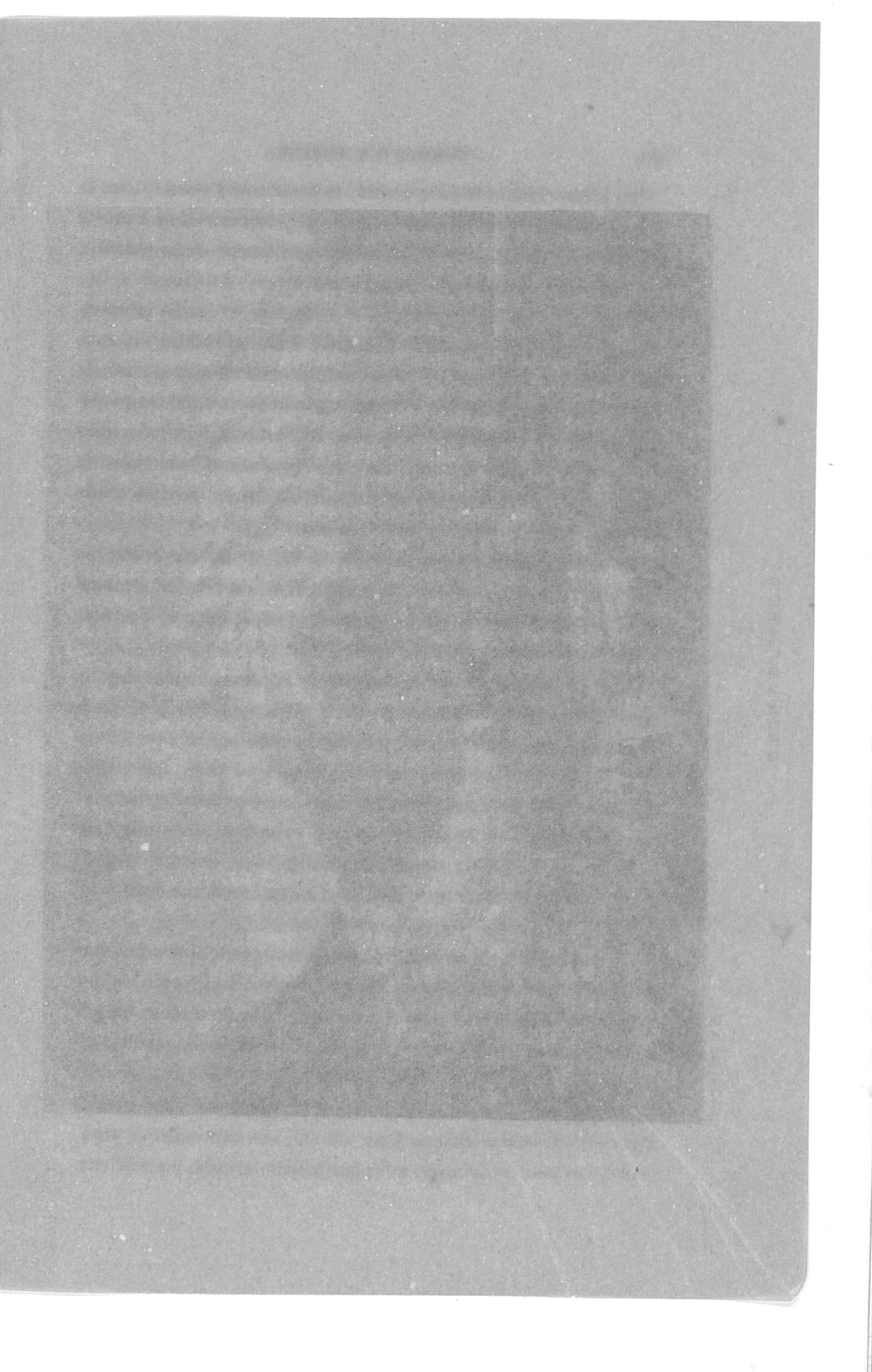
Tout était calme et silencieux dans la vallée; la lune brillait au ciel et argentait les flots de l'Aar. La prière de l'enfant semblait exaucée. Moi, j'emportais le souvenir d'une chaste et agréable idylle.

Elles deviennent rares, en Suisse, ces idylles solitaires. Les légions de touristes pénètrent partout, et partout éveillent quelques idées, ou suscitent quelques désirs qui, peu à peu, modifient ou dénaturent l'ancienne physionomie du pays. Les gentils Maennlein qui jadis vivaient dans une sorte de confraternité avec les pâtres des montagnes, ont eu bien raison de se retirer dans leurs grottes paisibles. A tout instant, à présent, ils seraient obligés de quitter le foyer du chalet pour céder leur place à un John Bull ou à un Yankee.

Les auberges de Meyringen sont déjà trop petites pour la quantité d'étrangers qui y affluent chaque année. Il est probable que quelque ingénieux spéculateur projette de bâtir un ou deux grands hôtels, sur les bords de l'Aar, en face de l'Alpbach, ou du Reichenbach.

Meyringen est le point de jonction de plusieurs chemins des Alpes; d'ici partent chaque jour, en été, des caravanes de voyageurs, qui pour le Grimsel, qui pour le Grindelwald, pour Brienz,





Au même instant le père contra, la hache sur l'épaule, avec la hache, l'air d'un homme d'un bon sens et de physionomie d'un honnête ouvrier qui, après s'être reposé de son labeur de la journée, se repose maintenant devant la porte de son foyer.

Le père se leva, et se pencha vers moi, et me dit en quelques mots le petit épisode de sa vie. Il me salua d'un air amical, puis vint s'asseoir à côté de moi, et me passa une tasse de lait en attendant son souper. Nous discutâmes quelque temps ensemble de ses travaux de bûcheron, des usages, des coutumes du pays, et, quand je sortis de cette hospitalière habitation, le père, la mère, l'enfant, me reconduisirent jusque sur le seuil de la porte, et m'invitèrent à revenir bientôt.

Tout était calme et silencieux dans la vallée. La nuit tombait au ciel, et les étoiles commencent à paraître. Les montagnes semblent exister dans un monde à part, et on se sent en quelque sorte isolé.

Elles deviennent rares, en Suisse, ces idylles solitaires. Les légions de touristes pénètrent partout, et partout éveillent quelques idées, ou suscitent quelques desirs qui, peu à peu, modifient ou dénaturent l'ancienne physionomie du pays. Les gentils Maendalen qui jadis vivaient dans une sorte de confraternité avec les pères des montagnes, ont eu bien raison de se retirer dans leurs caillots paisibles. A tout instant, le présent les ferait obligés de quitter le foyer ou d'aller pour aller leur place à un autre lieu, ou à un autre.

Les caberets de Meyringen sont déjà trop petites pour la quantité de visiteurs qui y affluent chaque année. Il est probable que quelque temps après on aura projeté de bâtir un ou deux grands hôtels, sur les bords de l'Arve, en face de l'Alpacher ou du fleuve.

Meyringen est le point de départ de plusieurs chemins des Alpes. On y part en quatre ou cinq jours, des caravanes de voyageurs, qui pour le moment se dirigent vers le Grindelwald, pour Brien-



Rouargue frères del et sc.

GRINDELWALD.



ou pour le Saint-Gothard, et d'ici je vais à Lucerne par le Brünig.

Il est agréable à traverser, ce col du Brünig, peu escarpé et sans danger aucun. Il ne s'élève qu'à trois mille et quelques cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On dirait un passage ouvert tout exprès pour habituer les jeunes voyageurs à gravir les montagnes, comme les poneys pour habituer un enfant à l'exercice de l'équitation. De beaux bois le décorent, et par les clairières des forêts, à certains endroits, d'un côté, les regards plongent sur les méandres de l'Aar et la vallée de Hasli, au fond de laquelle s'élèvent, avec leur diadème de neige, l'Eiger, le Werterhorn, le Faulhorn; de l'autre côté, sur la plaine de Lungern, et les vallons et les lacs qui se rejoignent comme des colliers d'émeraudes et de perles à la ville de Lucerne, cette vénérable métropole du lac des Quatre-Cantons.

A peu près au milieu du Brünig est la limite du vaste État de Berne et du petit pays d'Unterwalden, qui n'a que douze lieues de longueur et ne compte guère qu'une trentaine de mille habitants. Sur le chemin bernois s'élèvent des poteaux destinés à diriger la marche du voyageur. Les Anglais ne manquent pas de remarquer que sur le chemin d'Unterwalden on ne voit plus aucune de ces œuvres d'agents voyers. Ils ne savent pas que les bonnes gens d'Unterwald n'ont point voulu ériger ces poteaux et ces bornes milliaires, parce qu'ils se font un charitable devoir de guider eux-mêmes l'étranger dans tous les sentiers où sa fantaisie le conduit. Sur la lisière du territoire de Berne est un bureau de douane; sur celle du territoire d'Unterwalden est une chapelle. Ces deux établissements indiquent la différence de caractère des deux États.

Le canton de Berne est le premier de tous les cantons suisses par son étendue et par sa population. Sa capitale est la résidence des diplomates étrangers, le siège de la diète, le Washington de la Confédération helvétique.

Le canton d'Unterwald, avec ses honnêtes familles de pâtres, de bûcherons, de laboureurs, n'a pas tant de prétentions, et pourtant il a été célébré par l'histoire et par la poésie. Il est l'un des noyaux de cette rude coquille d'où est sortie la constitution politique et sociale de toute cette région des Alpes, soumise jadis à la domination de l'Autriche. Il est l'un des trois cantons qu'on désigne encore par le nom d'*Urcantonen*, c'est-à-dire les cantons primitifs, les premiers javelots du faisceau de la Confédération. Les deux autres sont Uri et Schwitz.

A quelque distance du Brünig, dans le Melchthal, vivait un brave paysan, nommé Henri an der Halden. Un jour qu'il s'en allait labourer ses champs, un satellite du gouverneur autrichien Landenberg vint lui enlever ses bœufs, disant que les paysans pouvaient bien s'atteler eux-mêmes à leur charrue. Henri, déjà vieux et d'un naturel timide, n'osait résister à ce rapt brutal ; mais son fils Arnold se précipita sur l'envoyé du gouverneur, lui mutila les mains, puis, craignant aussi la colère de celui qui régissait cruellement le pays, il se sauva dans les montagnes. Des soldats furent envoyés à sa poursuite, et ne purent l'atteindre. Landenberg, furieux de l'acte de rébellion commis envers un de ses agents et de l'évasion du coupable, fit arrêter l'innocent père d'Arnold, et lui fit impitoyablement crever les yeux.

Quelque temps après, dans la nuit du 17 novembre 1507, Werner Stauffacher, du pays de Schwitz, Walther Furst, d'Uri, et le fugitif Arnold, d'Unterwalden, se réunissaient au pied des rocs du Seelisberg, dans l'étroit vallon de Grütli, et, en se joignant les mains, juraient à la face du ciel d'affranchir leur contrée de la domination étrangère.

Schwitz, Uri, Unterwalden, sont restés catholiques. Les fiers protestants manifestent aujourd'hui un superbe dédain pour cette petite peuplade qui a gardé ses anciennes croyances. Ils doivent pourtant à ses aïeux la liberté dont ils s'enorgueillissent.

Unterwalden a une autre gloire catholique : un simple fils du



peuple, qui donna l'exemple des vertus civiques les plus parfaites, des austérités les plus rigoureuses, de la piété la plus fervente, et, dans des circonstances graves, exerça sur la Suisse une salubre influence. Nous voulons parler de saint Nicolas de Flue. Son nom de famille était Lævenbrugger. Celui de Flue, qui signifie rocher, lui vint de l'endroit où il demeurait, près de Saxelen. Il se maria jeune et n'eut pas moins de dix enfants. Il cultivait lui-même son domaine et y vivait humblement et sagement. Il ne pouvait cependant rester étranger aux divers événements qui se passaient autour de lui. Dans la guerre de 1460, qui réunit la Thurgovie à la confédération suisse, Nicolas se distingua par son courage et son humanité. Dans d'autres occasions, il rendit d'importants services à ses compatriotes. Il n'avait reçu aucune éducation; il ne savait pas même lire. Mais telle était la justesse naturelle de son esprit, qu'il résolvait sans effort les questions les plus délicates. Il fut investi des fonctions de magistrat et s'acquitta de cette nouvelle tâche avec une sagacité et une intégrité que chacun se plaisait à louer.

Quand il eut ainsi longtemps rempli ses différents devoirs de citoyen, de père de famille, de soldat et de juge, à l'âge de cinquante ans il abandonna son bien à sa femme et à ses enfants et se retira dans la solitude. Là il couchait sur la terre nue et une pierre lui servait d'oreiller. Là il priait et jeûnait d'une façon miraculeuse. La légende dit qu'il passait quelquefois des semaines entières sans prendre de nourriture.

Cependant ceux qui se souvenaient de la sagesse de son esprit, et qui étaient dans quelque embarras, venaient lui confier leurs peines, et ils le trouvaient toujours affable et doux, écoutant d'une oreille complaisante leur récit, et les éclairant par ses judicieux avis, ou les consolant par sa douce sympathie.

Il vivait ainsi depuis douze ans lorsqu'après la bataille de Nancy, dans laquelle périt Charles le Téméraire, la discorde éclata parmi les Suisses pour le partage du butin enlevé à l'armée bourguignonne.

En apprenant cette malheureuse division, l'ermite de Saxelen sentit se réveiller dans son cœur toute l'ardeur de son patriotisme. La diète des confédérés était réunie à Stanz. Il quitte aussitôt sa cellule, se dirige vers cette bourgade et entre tout à coup dans la salle des conférences.

Il entre dans son pauvre appareil de cénobite, la tête nue, les pieds nus, son chapelet suspendu à sa ceinture, son bâton de pèlerin à la main, mais ferme et vigoureux comme au temps où il combattait lui-même contre les ennemis de l'Helvétie, et sa barbe blanche rappelle à ceux qui le voient combien d'années il a passées dans la pratique de toutes les vertus, et l'éclair d'une noble pensée brille dans ses yeux.

A l'aspect de ce vénérable vieillard, tous les délégués des différents cantons se lèvent spontanément par un même sentiment de respect, et il s'avance en face d'eux, et il les engage, au nom du Seigneur tout-puissant qui leur a donné la victoire, à faire cesser des dissensions indignes qui compromettent leur honneur et peuvent anéantir leur force.

Les députés l'écoutèrent, en baissant la tête, dans l'humiliation de leur erreur, puis se tendirent l'un à l'autre la main, et la paix fut faite.

Cette dernière œuvre accomplie, Nicolas retourna sur son roc solitaire. Il y mourut en 1487 et fut canonisé.

Ses reliques sont déposées dans l'église de Saxelen. Des peintures à fresque représentent dans cette église quelques-uns des principaux événements de sa vie. De nombreux *ex voto* décorent l'autel qui lui est spécialement consacré. Parmi ces pieuses offrandes, on remarque des croix de Saint-Louis. Elles ont été suspendues à la châsse du saint par quelques-uns de ses descendants qui s'étaient voués au service de nos rois de France et y avaient gagné cette noble décoration.

Il n'y a peut-être pas dans tout l'Unterwalden un foyer où l'on ne trouve une image de saint Nicolas de Flue. Elle devrait se trou-



ver en bien d'autres cantons. Ce vertueux laboureur, ce généreux citoyen, est le vrai saint du paysan ; il devrait être le patron vénéré de tous les paysans suisses.

Non loin de là, au bord d'un sentier solitaire, tournoyant sur la pente d'un abîme, est un petit oratoire consacré à Notre-Dame du Passant.

Notre-Dame du Passant ! Quel doux nom ! quelle touchante pensée ! Le passant, c'est tout le monde ; c'est le riche et le pauvre, l'enfant et le vieillard, la jeune fille au cœur joyeux et la veuve revêtue d'un habit de deuil, l'ouvrier et son maître, le croyant et l'impie, puisque tout ne fait que passer en ce monde, puisque la vie n'est qu'une pérégrination : *Vita hominis peregrinatio*.

Et là, dans sa petite chapelle, est la Vierge du Passant, qu'on ne voit pas peut-être, ou qu'on ne salue pas, qui pourtant regarde avec bonté ceux qui marchent d'un pied léger, ceux qui cheminent péniblement, et protégé à leur insu ceux-là mêmes qui l'oublient.

Les gens d'Unterwalden ont manifesté leur piété par plusieurs autres fondations religieuses, et ils se glorifient à juste titre de leur couvent d'Engelberg. Ce couvent, occupé par des Bénédictins, est situé dans une enceinte de montagnes, à trois mille cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer. Par sa situation au milieu des rocs et des cimes sauvages, il rappelle l'austère Chartreuse du Dauphiné ; par sa structure imposante, il fait songer au beau cloître de Melk, qui s'élève sur les rives du Danube. Comme ce cloître célèbre, il possède une bibliothèque précieuse qui fut dévalisée en 1799 par nos soldats, mais dont il a cependant reconquis en 1815 la principale partie. Comme le cloître de Melk, il renferme aussi une école où l'on peut faire d'excellentes études.

Il date du onzième siècle, ce majestueux couvent d'Engelberg, et il a été très-riche. Les diverses commotions révolutionnaires lui ont enlevé une grande partie de ses revenus. Mais il n'en subsiste

pas moins dans sa grandeur séculaire, et n'en continue pas moins ses œuvres de prédication catholique, de charité fraternelle et de professorat.

Au-dessus du plateau où il fut fondé par le noble baron de Seldenbüren, s'élève à dix mille sept cents pieds le pic de glace du Titlis. Du haut de cette cime, sur laquelle plus d'un homme résolu a posé le pied, on peut voir, par un temps clair, la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

Cette chère cathédrale, que j'ai tant de fois contemplée, il me serait assez agréable de la saluer de si loin, dans le cours de mon voyage en Suisse. Mais je ne suis pas assez brave pour essayer de gravir au sommet du Titlis, et j'aime mieux la revoir longuement, dans sa solennelle beauté, du milieu des vastes plaines de l'Alsace.

Plus d'une autre montagne de l'Unterwalden mérite aussi d'attirer l'attention du voyageur, et ses bois, ses agrestes hampeaux, ses frais pâturages, plaisent à tous les regards. On y vit d'une vie paisible, éloignée de toutes les rumeurs du monde, de toutes les agitations de la politique. On s'y ferait volontiers un gîte, au revers d'une verdoyante colline, à l'ombre des sapins. Mais le lac des Quatre-Cantons est là tout près, chatoyant, fascinant. Qui pourrait résister à la tentation de s'embarquer sur ce lac et d'aller voir Lucerne?

---